



Class D7

Book S68

GPO

34671

NOUVEAUX ESSAIS D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE

VUES SUR L'HISTOIRE

LES SCIENCES POLITIQUES — LES SCIENCES SOCIALES

TAINÉ — LE DUC D'AUMALE

LA PAPAUTÉ AU MOYEN AGE ET AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

LA JEUNESSE DE RICHELIEU — LE PÈRE JOSEPH — LA JEUNESSE DE FRÉDÉRIC

LA GUERRE DES CALABRES — NORVINS — LE ROI DE ROME

LE PROCÈS DU MARÉCHAL NEY

SOUVENIRS DE 1871

PAR

ALBERT SOREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

—
Tous droits réservés

6

528

2283

NOUVEAUX ESSAIS

D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de reproduction et de traduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1898.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE :

Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande.

Deux vol. in-8°. (*Epuisé.*)

La question d'Orient au dix-huitième siècle : Le partage de la Pologne et le traité de Kainardji.
2^e édition revue par l'auteur. Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

Essais d'histoire et de critique. *Metternich*; — *Talleyrand au Congrès de Vienne*; — *Mirabeau*; — *Elisabeth de Russie*; — *Bernis*; — *La diplomatie secrète de Louis XV*; — *Les colonies prussiennes*; — *L'alliance russe et la Restauration*; — *La censure sous le premier empire*; — *La politique française en 1866 et 1867*; — *La diplomatie et le progrès*. Un vol. in-18, 2^e édit. Prix : 3 fr. 50.

Lectures historiques. *Un partisan*; — *Un émigré*; — *Mémoires de soldats*; — *Le drame de Vincennes*; — *Talleyrand et ses Mémoires*; — *Une agence d'espionnage sous le Consulat*; — *Le consulat de Stendhal*; — *Napoléon et Alexandre*; — *Deux précurseurs de l'alliance russe*; — *M. Thouvenel et la question romaine*; — *La révocation de l'édit de Nantes*; — *Bossuet historien de la Réforme*; — *Tolstoï historien*. 2^e édition. Un vol. in-8°. Prix : 3 fr. 50.

L'Europe et la Révolution française.

PREMIÈRE PARTIE : *Les mœurs politiques et les traditions*. 4^e édition. Un vol. in-8°. Prix : 8 francs.

DEUXIÈME PARTIE : *La chute de la royauté (1789-1792)*. 3^e édition. Un vol. in-8°. Prix : 8 francs.

(*Ouvrage couronné deux fois par l'Académie française, grand prix Gobert.*)

TROISIÈME PARTIE : *La guerre aux rois (1792-1793)*. 2^e édition. Un vol. in-8°. Prix : 8 francs.

QUATRIÈME PARTIE : *Les limites naturelles (1794-1795)*. 2^e édition. Un vol. in-8°. Prix : 8 francs.

Bonaparte et Hoche en 1797. Un vol. in-8°. Prix : 7 fr. 50.

NOUVEAUX ESSAIS D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE

VUES SUR L'HISTOIRE
LES SCIENCES POLITIQUES — LES SCIENCES SOCIALES
TAINÉ — LE DUC D'AUMALE
LA PAPAUTÉ AU MOYEN ÂGE ET AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE
LA JEUNESSE DE RICHELIEU — LE PÈRE JOSEPH — LA JEUNESSE DE FRÉDÉRIC
LA GUERRE DES CALABRES — NORVINS — LE ROI DE ROME
LE PROCÈS DU MARÉCHAL NEY
SOUVENIRS DE 1871

PAR

ALBERT SOREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS

LIBRAIRIE PLON

E. PLON, NOURRIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1898

Tous droits réservés

D7
.S68

348671
26

574 Dep. 15. 1928

A MON FILS

ALBERT - ÉMILE

*Je dédie ce petit livre
où j'ai rassemblé les quelques vues
que trente années d'observation et d'études
aux affaires étrangères, aux assemblées,
aux archives,
m'ont ouvertes sur l'histoire.*

NOUVEAUX ESSAIS D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE

VUES SUR L'HISTOIRE

LES DÉTAILS ET L'ENSEMBLE

I

Nous avons, en histoire, le préjugé du détail; ce préjugé est destructif de l'art et de la science historiques. Qui n'a lu, qui n'a entendu, qui n'a répété ces phrases : « Comment prétend-on restituer l'histoire du passé, qui est morte et enterrée dans les livres, alors que l'on ne peut savoir celle du présent, qui vit en nous et autour de nous? Il n'y a de vrai que les choses vues et les notes prises sur le vif; or, deux personnes qui assistent au même événement ne le voient point des mêmes yeux et ne le notent point du même crayon. Du plus petit fait divers au plus gros fait politique, réunissez tous les témoignages, compilez tous les récits, entassez les chro-

niques des journaux les mieux informés : plus vous accumulerez de documents, moins vous aurez de réalité ; si vous êtes prudent, vous conclurez que, s'il s'est passé quelque chose, il est téméraire de vouloir le connaître et impertinent d'essayer de le comprendre. »

Les sceptiques en tirent cette opinion que tout s'en va au hasard, que tout se fait par compère et commère ; qu'il faut écouter les anecdotes, parce qu'elles sont amusantes, les raconter, parce qu'elles font de l'effet, mais se garder d'y croire, parce qu'elles sont incertaines ; de même, en histoire, il convient de s'en tenir aux mémoires qui divertissent, de négliger les historiens qui ennuient, de ne se point fatiguer l'esprit à chercher des explications où il n'y en a pas, à pénétrer les secrets de la Providence, à deviner les énigmes du destin, à suivre dans leurs spéculations vaines les rêveurs qui ont tâché de former des faits un système enchaîné, d'y démêler les effets et les causes, d'ordonner les événements, de dégager le permanent dans les faits, le dominant dans les caractères et de manifester la raison d'être du passé en le développant sous nos yeux. Tout est confusion dans le présent, tout est brouillard dans le passé ; tout s'écoule, tout fuit. L'image qui se dessine dans nos yeux s'y évanouit aussitôt ; l'image qu'évoque l'historien n'est qu'un fantôme ; il n'y a d'à peu près sûr et d'intéressant que le petit fait personnel, et ce petit fait est insignifiant, car il est, en soi, inintelligible : il n'est l'effet d'aucune cause déterminée, il ne produit aucune conséquence appréciable, il ne nous apprend rien sur l'ensemble des choses. A quoi bon remuer cette poussière d'anecdotes douteuses, sinon pour s'en divertir et ramener à la mesure, c'est-à-dire au néant, les prétendus meneurs et les prétendus juges des hommes ? Montaigne

avait raison : « C'est un contrerolle de divers et muables accidents et d'imaginations irrésolues. »

L'objection est spécieuse; la réponse est d'une grande simplicité. Le contemporain ne voit pas plus l'histoire que le nageur ne voit l'océan où il se baigne : de petits flots au milieu desquels il se débat, un courant contre lequel il lutte ou qui l'emporte, rien de plus. L'homme est un passant qui marche avec d'autres et les regarde aller, comme il est regardé d'eux, sans plus savoir où ils vont qu'ils ne savent où il va. Les événements se déroulent autour de nous ; nous en discernons rarement l'origine, nous n'en connaissons jamais la fin ; dans cet enchainement de causes et d'effets, les causes nous sont cachées, les effets invisibles. Nous sommes réduits à observer les accidents, c'est-à-dire les détails qui nous semblent sans lien ; n'apercevant que cela, nous nions qu'il y ait autre chose, éblouis que nous sommes par les figures changeantes et bariolées qui se succèdent en désordre et s'effacent l'une l'autre dans notre chambre noire.

L'extraordinaire seul nous frappe ; nous ne notons que l'inattendu : un orage, la grêle, un cyclone, un tremblement de terre ; tandis que nous demeurons insensibles au mouvement de rotation du globe. La foule admire un coureur, un acrobate, une machine nouvelle qui roule plus vite que les autres, et elle ne réfléchit pas aux prodigieuses évolutions qui l'emportent avec notre univers. Il faut quelque science et quelque effort de raison pour se rendre à l'hypothèse de la gravitation universelle ; il ne faut qu'un peu d'imagination pour croire que, si la terre tourne, c'est que quelque dieu la meut ou, tout bonnement, que le vent la pousse dans l'espace comme il pousse les bateaux sur la mer. C'est

la vision, c'est la conception commune. Celles du savant et de l'historien sont tout autres.

L'historien ne considère que des faits accomplis; ils ont un commencement, un cours, une fin; ils ont leurs rapports avec d'autres faits qui les motivent et les déterminent; parmi ces faits, il en est qui se dégagent au-dessus des autres, qui ont des origines plus anciennes, un cours plus continu, des suites plus durables. Il y en a qui sont passagers, il y en a qui sont permanents.

L'historien distingue ces faits permanents, il les extrait de la foule des autres; il les compare; il cherche les relations qu'ils ont entre eux, c'est-à-dire leur explication.

Tout ce qui n'est pas ces faits principaux ou ne contribue pas à les expliquer, il le néglige comme inutile. Ce que les contemporains ne pouvaient discerner, la raison d'être des choses, apparaît alors à ses yeux. Il sait qui passe, d'où l'on vient, où l'on va, et il le sait positivement. Si, au lieu de s'attacher à ces mouvements d'ensemble, à ces mouvements prolongés et liés, il ne veut tirer des témoignages du passé que des mouvements individuels, des gestes fragmentaires, des paroles détachées, il ne ressuscite que la confusion, et, pour remettre son lecteur dans l'état d'âme des contemporains, il le rejette dans la foule d'autrefois, incohérente et bourdonnante, aveuglée et étourdie.

II

Cependant, nous sommes tous de la foule, et, en tout temps, la foule est avide des bruits qui courent, des

nouvelles qui se murmurent à l'oreille. Elle est insatiable de confidences; elle a la passion du mystère dans les événements et de l'extraordinaire dans les explications. Il n'est point d'anecdote folle qui ne trouve un badaud pour la croire, pourvu que le badaud s'imagine être le premier à la recueillir ou le seul à la connaître. D'où le prestige des mémoires, qui est celui du théâtre et du roman : l'illusion que le drame se joue pour nous seul et que nous sommes dans le secret alors que les acteurs eux-mêmes n'y sont pas. On sait bien qu'il y a des machines, des dessous et des coulisses où l'on ne pénètre pas, un auteur qui a tout arrangé; mais qu'importe si l'on n'en voit rien, si les décors et les *trucs* sont bien ménagés, si l'aventure est amusante, si l'intrigue est bien filée, si les péripéties surprennent, si les héros sont sympathiques, si les traîtres sont de la race, de la figure, de la profession que l'on n'aime pas, si, enfin, la scène à faire est faite à notre goût?

Ainsi procèdent, en général, l'auteur de mémoires et le chroniqueur : ils ne s'embarrassent pas de réflexions importunes; ils n'exigent de leur lecteur aucune attention incommode. Ils ne lui demandent point de juger l'ensemble des affaires, jugement scabreux et difficile. D'ailleurs, tous ceux qui en ont jugé avant notre auteur se sont trompés. Ils ignoraient le fin des choses. Notre auteur le révèle, et tel que toute l'histoire en est bouleversée. Il n'a qu'une philosophie rudimentaire; elle est accessible aux cerveaux les plus frivoles : il rapporte tout à une cause finale qui est sa personne. Comme il met le lecteur de compte à demi dans ses intérêts et dans son aventure, le lecteur le laisse volontiers se vanter à l'infini : il se trouve flatté d'être le confident d'un homme qui a tout vu, tout su, tout deviné, tout combiné

et qui aurait tout conduit le mieux du monde si quelque fâcheux hasard, l'intervention de quelque sot ou de quelque scélérat, n'avaient inopinément dérangé les choses.

Le *si* est le premier et le dernier mot de l'histoire anecdotique et la grande recette de fabrication des mémoires à succès. *Si* Louis XVI avait eu le génie de Frédéric II, la Révolution française eût été évitée; et nous voilà débarrassés des principes de 1789, de la Terreur, de l'émigration, de Mirabeau, de Robespierre, de Danton, de Mme Roland, de la guerre, de Napoléon. *Si* Napoléon avait eu le bon sens et la prudence de Louis-Philippe, il n'aurait pas fatigué l'Europe par ses victoires, il aurait ménagé l'Autriche, gagné le cœur des Anglais, supprimé la Prusse, conclu l'alliance avec la Russie, fait le bonheur de l'Allemagne, assuré à tout jamais la suprématie de la France, et ne serait pas mort à Sainte-Hélène. *Si* Louis-Philippe avait eu le génie guerrier de Bonaparte, il ne se serait pas exposé à l'affront de 1840, et les banquets de 1848 ne se seraient pas terminés par une révolution. L'auteur de mémoires nous montre que rien n'était plus simple : il en est sûr, il a donné le conseil décisif au moment opportun; il nous décrit la scène, il rapporte les paroles; il produit, au besoin, l'inventaire du mobilier. Il était là pour nous raconter l'aventure, comme nous sommes là pour le croire. Point de général battu qui n'eût disposé de la victoire *si* l'ennemi l'avait laissé manœuvrer. Point de diplomate dupé qui n'eût déconcerté ses adversaires *si...* ces adversaires ne s'étaient pas mêlés mal à propos de brouiller son jeu. C'est, en histoire, l'esprit de l'escalier; c'est, en politique, l'esprit du fumoir; mais c'est de cet esprit-là que s'approvisionnent les nouvellistes et dont se délectent les curieux.

N'en concluez pas que je dédaigne les mémoires et que j'en méconnaisse la valeur : j'en fais mes délices, et je m'en sers constamment ; mais je tâche de ne pas me laisser piper à l'apologie personnelle ; je me méfie du prestidigitateur qui, par l'attention qu'il attire sur lui-même, s'efforce d'escamoter l'événement et, pour en présenter une version nouvelle, toute à son avantage, arrive à le supprimer. Je contrôle l'histoire ainsi refaite, après coup, par les intéressés, avec les documents immédiats, directs, contemporains, qui ont date certaine et fixent le fait brutal, indiscutable, qui est arrivé, que rien ne changera plus. Austerlitz a été une victoire, Waterloo une défaite : toutes les révélations du monde n'y feront rien, et c'est sur l'événement qu'il faut en juger. Les nouveautés, en histoire, ne portent jamais que sur l'explication du fait ; si elles tendent à dénaturer le fait, elles sont illusoires ; si elles le rendent invraisemblable, il faut les mettre en doute ; si elles le rendent impossible, il faut les écarter des livres et, tout au plus, les reléguer dans les appendices, au cabinet des curiosités.

Et pourtant, sans les mémoires qui y réveillent les échos de la vie, l'histoire est comme sourde et muette ; sans les détails et les anecdotes, elle demeure terne et décolorée. Il n'y a de notion de l'ensemble que par l'étude des faits particuliers ; il n'y a de restitution intelligible de cet ensemble que par la résurrection de quelques-uns de ces faits. Ils ne sont pas l'histoire, mais ils sont les éléments de l'histoire. Il faut les recueillir, les critiquer, les trier, les grouper, en prendre comme une moyenne supérieure ; puis, pour en former un tableau, choisir les plus caractéristiques et les reproduire, non à titre de preuve, mais à titre d'illustration. Gardons-nous de confondre avec la méthode d'investigation ce qui

n'est qu'un procédé de style. Personne n'a vu de plus haut et plus en grand que Michelet, en ses premiers livres d'histoire de France, et personne n'a exposé ses vues en images plus précises, en traits plus particuliers. Taine a parfois prodigué les exemples, mais il n'a jamais entendu présenter que des exemples, et personne n'a plus remué, plus fouillé le sol avant d'en extraire ces petits faits, probants, « bien choisis, comme il disait, importants, significatifs, amplement circonstanciés et minutieusement notés, spécimens instructifs, têtes de ligne, exemplaires saillants, types nets auxquels se ramène toute une file de nos analyses ».

S'il renverse son appareil, s'il considère les choses par le gros bout de la lorgnette, s'il prend le reflet pour le rayon, l'historien tourne au chroniqueur et se noie, comme se noie le ministre qui se pique de gouverner sur des commérages. Il n'est pas plus d'histoire par les anecdotes qu'il n'est de politique par les notes de police. Bien loin que, par ces notes, on doive juger des affaires, c'est par leur rapport avec l'ensemble des affaires qu'il faut apprécier la valeur de ces notes. « Les petits faits, disait Voltaire, ne doivent entrer dans le plan que lorsqu'ils ont produit des événements considérables. » C'est qu'alors ils ne sont point les causes de l'événement; ils n'en ont été, dans le temps, que l'occasion, que la circonstance; ils n'en sont, dans l'histoire, que la représentation et le symbole, et ils ne sont intéressants qu'à ce titre.

Si nos explications détruisent la proportion entre les faits, c'est que nous prenons le moyen pour la cause, et que nous nous trompons. De grandes causes expliquent seules que de petits moyens ou de petites gens aient produit de grands événements.

Je cite volontiers Voltaire parce qu'il n'est pas suspect de complaisance aux spéculatifs de l'histoire : « Les faits principaux, écrit-il, peuvent être vrais et les détails très faux .. Il faut voir les choses en grand par cela même que l'esprit humain est petit et qu'il s'affaisse sous le poids des minuties. »

C'est tout l'objet de la science de l'historien et tout le secret de son art. Les documents contemporains nous présentent la vérité réduite à la mesure de chacun, l'historien reprend et restitue cette vérité dans son étendue. Il nettoie la cathédrale des mesures qui l'offusquent, il la dégage dans la majesté de sa masse, dans la netteté de ses dentelures et la détache sur le ciel. Il considère enfin la foule mouvante aux portes de l'église et dans la nef; il descend dans cette foule, il interroge, il regarde; il tâche de discerner les grands mouvements qui l'agitent, les besoins, les passions qui la mènent. Ces mouvements ont leur ordre, ces passions leurs motifs, et prétendre qu'on ne peut ni les connaître, ni les comprendre, ni les peindre, sous prétexte que la foule est faite d'individus et que ces individus ne savent le plus souvent ni ce qu'ils font, ni ce qu'ils disent, serait aussi paradoxal que de conclure à l'impossibilité de peindre la mer parce qu'elle est faite de vagues incessamment mobiles, dont il n'y a jamais deux semblables entre elles, et dont aucune n'est, une seconde de temps, identique à soi-même.

L'ART ET LA SCIENCE

I

L'histoire est-elle une science, est-elle un art? Question mal posée et d'ailleurs assez vaine. L'histoire tend à devenir une science, la science des sociétés; elle a toujours été, elle sera toujours un art, l'art de démêler les passions des hommes et de les peindre. L'historien n'existe pas, s'il n'est un savant pour observer la réalité, critiquer les témoignages, analyser et réunir les faits selon leurs rapports de dépendance, comparer, composer, enchaîner, comprendre, juger; s'il n'est un artiste pour rendre ses connaissances intelligibles, traduire, expliquer, décrire; si, en un mot, il ne sait pas retrouver la vie dans le passé et montrer ce passé vivant à ses contemporains.

La science a ses méthodes, l'art a ses règles, et elles sont ici les mêmes. S'il n'est d'observation que des faits particuliers et passagers, il n'est de science que des faits permanents et des faits généraux; il n'est d'art que par l'étude directe de la nature et par la représentation des caractères dominants, dans les hommes et dans les choses.

L'œuvre d'investigation a donc le même objet que l'œuvre d'exposition : chercher ces faits, dégager ces caractères et les représenter.

La mémoire de l'homme est naturellement méthodique, historique, artiste. Toute la méthode, tout l'art de l'historien consistent à exercer, à perfectionner cette faculté naturelle de retenir l'image des objets, de réunir les images, de les grouper, d'en former une image totale et persistante. L'homme compose l'histoire comme il compose les souvenirs de sa propre vie. A mesure que le recul s'opère, les grands faits dominants subsistent seuls, massifs, à la fois points de repère et fond de tableau ; puis, sur ce fond se détachent, sorte d'illustration de la vie passée, les détails significatifs et suggestifs qui réveillent, par leur trait aigu, les impressions endormies de cette vie passée. Considérez Paris vu de Montmartre, de Saint-Cloud ou dans l'incomparable encadrement des hauteurs de Bicêtre : ce sont, au fond, des collines perdues dans la brume, des dômes, des clochers, un immense panorama fuyant qui se déroule ; il ne ressemble à aucun autre, ni à Rome, ni à Moscou, ni à Londres ; c'est Paris, mais comme mort et pétrifié, arrêté dans votre perspective, comme sur le tableau ou la gravure. Cependant un son de musique, un cri qui passe, et tout à coup votre imagination, perçant le rideau des monuments, vous représente tel coin de rue, un arbre se dressant sur le mur d'un vieil hôtel ; et, de vision en vision, à l'image totale du Paris de tout le monde s'ajoute celle de votre Paris à vous. Tandis que l'image d'ensemble et de loin semblait morte, celle-là vit et ressuscite dans le grand décor, avec les couleurs, les sons, les figures que vous avez connus. Ainsi dans l'histoire : les grandes lignes de l'événement, qui font que Valmy, Fleurus, Austerlitz,

l'éna ne se confondent pas et qui en fixent la notion ; puis, pour chaque journée, l'épisode particulier, le détail vivant, qui donnent la scène des premiers plans et vivifient l'ouvrage.

Cette composition instinctive de la vision et de la mémoire humaines, l'historien doit s'y conformer ainsi que le peintre s'y conforme.

Qu'est le peintre ? Un homme qui voit mieux que les autres, plus à fond, plus en grand ; qui arrête la vision fugitive chez les autres, la retient, la concentre, la complète, la fixe en sa perspective.

Qu'est l'historien ? Une intelligence plus curieuse et plus pénétrante, une mémoire plus étendue et plus durable : il a vu plus de gens, plus de choses, en a retenu davantage ; il a comparé plus d'objets et saisi plus de rapports entre les hommes et les affaires. Réduire l'historien à accumuler les petits faits, à entasser les documents sans les trier, les assembler, les classer ; prétendre qu'en s'essayant à composer il sort de son rôle, tombe dans la spéculation, s'écarte de la vérité, c'est ramener toute peinture à la photographie instantanée, car du moment qu'il y a pose, il y a choix, arrêt et, par suite, une sorte de composition. Une étude de peintre, la moindre, la plus « impressionniste », est encore, quoi qu'on fasse, un effort d'art humain. Pourquoi condamner l'historien à ramper sur les poussières de la vie, quand tout art n'existe, quand tout artiste ne se manifeste que par les grands traits, les caractères et les ensembles ?

Une feuille isolée, desséchée en un herbier, appliquée devant un appareil et projetée sur un panneau blanc, ne donne pas plus l'idée de l'arbre que le document tout sec et tout nu, l'anecdote arrachée et servie toute crue, ne donnent l'idée d'un événement, d'un homme, d'une

négociation, d'une bataille. Vous aurez beau visiter minutieusement et manier la plus précieuse collection d'uniformes, équipements et harnachements de cavalerie du premier empire, vous ne verrez jamais le cavalier. Allez au Louvre, arrêtez-vous devant les tableaux de Géricault : l'homme, son caractère, ses passions, son allure vous apparaîtront, et quand vous lirez quelque récit des prouesses d'un Lasalle, d'un Franceschi, d'un Marbot, vous imaginerez le guerrier et le cheval. Vous verrez.

L'historien peint la foule des hommes de même que le peintre la forêt. Les écoles et les procédés ont varié avec le génie, les temps; le caractère de l'œuvre est demeuré le même. Il n'y a qu'une méthode, mais les applications diffèrent à l'infini. Chaque époque a sa conception de l'histoire comme elle a sa conception du portrait, du paysage, du drame et du roman (1). L'homme exprime la réalité du passé comme il tire la fiction du présent. L'histoire de Bossuet est sœur jumelle de la tragédie de Racine : il n'y a point de foule; le peuple en est absent ou bien il y est relégué au fond de la scène, sous les espèces de quelques coryphées; les hommes ne s'y meuvent qu'en char ou en carrosse, sur la voie romaine, droite, unie, cimentée, et les drames ont toujours pour

(1) Voir les *Notes sur les historiens français au dix-neuvième siècle*, placées en tête des *Extraits* des ouvrages de ces historiens, par M. Camille JULLIAN. Paris, Hachette, 1897. Cette étude comparée des maîtres, des idées, des écoles, des méthodes, des procédés, manquait à notre littérature historique. Camille Jullian l'a faite avec une compétence, une fermeté, une largeur de vues, une délicatesse de goût que l'on ne saurait trop louer. C'est une introduction magistrale à un choix excellent de morceaux de Chateaubriand, Augustin Thierry, Barante, Guizot, Thiers, Mignet, Michelet, Tocqueville, Quinet, Duruy, Renan, Taine, Fustel de Coulanges : le tout forme un admirable petit recueil que tout bon Français peut lire avec fruit et considérer avec fierté.

théâtre un palais. La chronique de Dangeau est le squelette des Mémoires de Saint-Simon, et Saint-Simon se ramène à un commentaire luxuriant et touffu de La Bruyère.

Comparez l'histoire de la République romaine dans Bossuet et Montesquieu avec ce qu'elle est dans Fustel et dans Mommsen. Ces historiens diffèrent moins encore par l'érudition, sommaire chez les premiers, débordante chez nos modernes, que par la vue même et la notion qu'ils se font de la société romaine. Les grandes crises des nations ont leur retentissement dans le passé. La Révolution française a apporté dans la conception de l'histoire des sociétés disparues une modification presque aussi profonde et universelle que celle qu'elle a produite dans l'organisation des sociétés vivantes. Voltaire nous semble aussi loin de Michelet et de Macaulay que la monarchie de Louis XIV l'est de l'empire napoléonien et de la démocratie qui inonde aujourd'hui toute l'Europe.

Tout est peuple dans cette Europe où les nations règnent et gouvernent; tout se meut par masses; les crises sociales remplacent les révolutions de palais. Il faut remanier même les métaphores : les fleuves au cours majestueux, les canaux magnifiques doivent être renvoyés au conservatoire des vieux décors. Ce ne sont plus que flux et reflux, courants, tempêtes, et parfois calme morne et plat de la vie humaine. Autres spectacles, autres yeux, autres artistes, et cependant c'est toujours l'art; bien aveugle qui ne l'apercevrait pas dans les descriptions de Tolstoï, et confondrait le peuple de Rembrandt ou celui de Delacroix avec les fantoches ataxiques du cinématographe.

II

Comme le peintre analyse et fixe en lignes les formes, décompose et fixe en taches immobiles les couleurs que nous voyons passer, frémir et fuir devant nos yeux, l'historien dégage en leur suite et enchaîne en leurs rapports les événements que les contemporains accomplissent sans les connaître ou considèrent sans les comprendre. Il leur donne les proportions, il les place en leur recul; ce faisant, il nous les rend intelligibles et mémorables. Il les ramène aux conditions de l'esprit humain. Le spectacle des choses humaines a son optique qui est sa règle de vérité. C'est ainsi, et ainsi seulement, que nous voyons et comprenons la nature; l'humanité n'apparaît pas, ne se dessine pas, ne se laisse pas autrement observer et comprendre.

Regardez les montagnes de loin : devant vous, aux premiers plans, le sol se gonfle, s'amoncelle; puis, au-dessus des étages de forêts veloutées de gazon, de rochers bruns, les cimes se détachent nettes, blanches, dominatrices. Chaque sommet semble fait pour encadrer à la fois et relier les autres; et tous, sur le ciel, forment une suite, un ensemble, une *chaîne*, infinie dans la variété de ses lignes, imposante dans son harmonieuse unité.

Mais il ne vous suffit pas de contempler de loin : la montagne vous attire. Vous la voulez plus proche, plus intime. Vous pressentez derrière ces remparts de pierre un monde mystérieux qui vous tente. Vous pénétrez entre les replis des monts, et, tout d'un coup, la chaîne

a disparu, les sommets se dérobent. Vous montez : les vallées succèdent aux vallées : ce sont des aperçus tour à tour sinistres et délicieux ; précipices, prairies vertes coupées d'eaux limpides, torrents au fond des abîmes, forêts profondes et moussues, rochers arides, sources vertes et fraîches, fleurs à cueillir, coins d'ombre exquis, tout vous arrête et vous charme. Cependant vous cherchez en vain la montagne : vous y passez, vous y rampez, vous y grimpez, vous ne la voyez plus.

Il en va de la sorte jusqu'au moment où, parvenu à un tournant, la perspective se reforme, la chaîne se reconstitue et se déroule à vos pieds. Alors, du sommet où vous êtes, les chemins par où vous avez passé s'évanouissent à leur tour ; les éboulements hérissés que vous avez escaladés avec tant de peine se fondent en une muraille de rochers, les arbres se perdent dans la forêt ; les torrents ne paraissent plus qu'une ligne argentée sur les grandes pentes vertes ou brunées, où les cascades se détachent étincelantes au soleil.

Vous avez retrouvé la montagne, la vraie, celle que vous aviez aperçue de loin, celle qui a un nom, celle qui laisse l'image définitive ; quant aux incidents du chemin, il ne vous en reste que des visions incertaines qui se confondent entre elles et s'évanouiront tout à l'heure de votre mémoire. Quelques-unes seulement émergent et subsistent, associés à la grande image totale : c'est la source où vous vous êtes désaltéré, le coin d'ombre où vous vous êtes assis, mieux encore le tournant où vous vous êtes arrêté, saisi de quelques souvenirs, éclairé tout à coup de quelque rayon inattendu.

Le chroniqueur note tous les incidents de la course, décrit tous les détours, analyse ses impressions au passage et s'y délecte, cause, rêve, relève des croquis, se

peint et se décrit lui-même sous tous les aspects et nous dit : Voilà la montagne ! Ce n'est qu'une ascension. L'historien cherche le point de vue d'ensemble, pousse au sommet dominant et décrit la chaîne. Plus il la voit de haut, plus il la voit vraie. C'est qu'avec nos instruments grossiers, notre esprit mobile et troublé sans cesse, ne fût-ce que par l'inquiétude de savoir et le scrupule obsédant de l'exactitude, nous n'avons de chance de connaître avec quelque sûreté que les choses que nous connaissons de loin, par masses et par ensemble.

De toutes les sciences de la nature, aucune n'approche autant de la certitude que la science des astres.

Toute science a ses étoiles, vers lesquelles il faut percer et regarder sans cesse afin de relever le point, comme disent les marins, et de discerner la route. Pour l'historien, ce sont les grands faits immuables, les grands mouvements suivis des masses, les longues traces sillonnées de la caravane humaine. Son instrument de prédilection et d'étude peut être la lorgnette de théâtre de Saint-Simon, la loupe mobile de Sainte-Beuve, le microscope de Stendhal ; mais il n'y a qu'un instrument de contrôle et de direction, le télescope. Si l'histoire devient une science, elle le deviendra de la sorte, et c'est par ce chemin seulement qu'elle en approchera de plus en plus. En attendant elle demeure un art : elle vit d'observation, elle procède par récits et tableaux. Qui dit observation dit étude érudite et scrupuleuse des choses ; qui dit récit dit choix, composition ; qui dit tableau dit groupement et vue d'ensemble. Il n'y a pas plus d'observation sans critique que de récit sans ordre, de peinture sans perspective, de paysage sans ciel et sans horizon.

FATALISME ET LIBERTE

I

L'historien raconte ce qui est arrivé; mais, dit-on, l'événement accompli et l'événement recueilli ne sont que l'écume et l'épave des événements possibles; ils émergent sur un océan toujours mouvant de faits inconnus dont l'origine nous échappe, dont les conséquences nous sont cachées. L'historien supprime l'imprévu de l'histoire, qui devient en partie une création de son esprit. Il ne se contente pas de noter les événements; il les raconte, c'est-à-dire qu'il les ordonne, les développe et en montre la raison d'être; mais, ce faisant, il les dénature; car ils se sont produits en tumulte, sans explication, incohérents, fragmentaires, passagers et insaisissables; l'ordre qu'il leur imprime après coup est artificiel; l'explication qu'il en propose est toute personnelle.

Enfin, ajoute-t-on, l'historien ôte de l'histoire les deux principales causes par lesquelles on se plaît, en général, à se l'expliquer et qui l'une et l'autre suppriment, en réalité, toute explication : l'une métaphysique,

la Providence ; l'autre terrestre et subalterne, le hasard. « Hasard, hasard, disait Sainte-Beuve, on ne fera jamais ta part assez grande, ni l'on ne donnera jamais des coups de canif assez profonds dans toute philosophie de l'histoire ! » Sceptiques et croyants, joueurs et mystiques, croyants de la Providence et superstitieux du hasard, se coalisent de la sorte pour ramener l'histoire à la chronique et rabattre, dans la personne des historiens, l'effort orgueilleux de l'homme pour comprendre sa destinée.

Cette intelligence de sa destinée, les déterministes ne la lui refusent point, mais ils la réduisent à une formule de mécanique : l'homme ne fait point sa vie, il la subit ; il n'explique point sa destinée, il l'enregistre ; il ne la juge point, il la décrit et la résume. Ne sachant ni d'où il vient, ni ce qu'il est, ni où il va, il se doit contenter de noter au passage des actes, nécessités par des causes inconnues, dans lesquels il n'est pour rien, sur lesquels il ne peut rien.

La Providence a ses ultras, qui sont les grands de ce monde, s'estiment préposés par Dieu à l'exécution de ses desseins et, en conséquence, s'en attribuent le secret et le monopole, s'en réservent l'interprétation, s'en font les oracles, les fractionnent et les découpent en pièces selon leurs passions et leurs calculs. La Providence « est particulièrement invitée au congrès de Vérone. Pourvu qu'elle y fasse son devoir ! » disait certain abbé, en 1822. Le hasard a ses fanatiques, et ils sont légion : c'est l'armée des brouillons, des myopes, des boiteux, des trébucheurs, des aventureux, des paresseux d'esprit, des infirmes de volonté. Le déterminisme a ses radicaux, auxquels il importe peu que leurs propres pensées soient nécessitées ou non, pourvu que leur *moi* nécessite le *moi* des autres, qu'ils gouvernent la foule fatale-

ment assujettie aux lois dont ils ont la formule. Mais pour l'immense majorité des hommes, la Providence est un dogme, le hasard un mot, le déterminisme une théorie. Les croyants laissent au clergé le soin de commenter le dogme ; les adeptes laissent aux savants le soin de prouver la théorie. Tous se réclament du hasard, qui est la chose de tout le monde, l'expédient universel des esprits à court et des spéculateurs aux abois, qui sert à tous parce qu'il ne signifie rien, et ouvre la porte à toutes les illusions parce qu'il l'ouvre sur un miroir à facettes où chacun voit se refléter à l'infini ses propres désirs.

Cependant ces hommes vivent, ils s'intéressent à la vie humaine, aux spectacles qu'elle a donnés et qu'elle donne. Depuis qu'elle existe, l'humanité s'est plu à se raconter à soi-même ses misères, ses épreuves, ses aspirations. C'est l'origine de l'histoire, c'en est encore le grand intérêt. Et tout le monde la lit : le public pour se distraire des fatigues et des ennuis du présent ; les politiques pour s'instruire ; les spéculatifs pour y découvrir soit les desseins d'un Dieu, soit le jeu du hasard, soit la liaison nécessaire des effets et des causes.

Je ne discuterai point du hasard, ce serait contradiction : le hasard n'est pour ceux qui n'y croient pas que l'inexpliqué, et pour ceux qui y croient, que l'inintelligible. Je ne discuterai point sur la Providence : ce serait irrévérence autant que vanité. A tous, aux plus prétentieux des docteurs, aux plus humbles des croyants, aux pharisiens et aux pauvres d'esprit, aux princes qui s'en font une raison d'État pour écraser les peuples, aux peuples qui s'en font une exhortation divine à la patience, tout a été dit, et à tout jamais, par saint Paul : « Ses jugements sont impénétrables et ses voies sont incompréhensibles. » Historien, c'est-à-dire cherchant

à raconter, à expliquer à des hommes vivants la vie d'hommes qui ont vécu avant eux, je m'en tiens sur ces mystères à la mesure courante de la vie, et je n'ai point l'ambition de lire au livre du destin.

... Ce livre qu'Homère et les siens ont chanté,
 Qu'est-ce que le hasard, parmi l'antiquité,
 Et parmi nous la Providence?
 Or, du hasard il n'est point de science;
 S'il en était, on aurait tort
 De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
 Toutes choses très incertaines.
 Quant aux volontés souveraines
 De celui qui fait tout et rien qu'avec dessein,
 Qui les sait que lui seul? Comment lire en son sein?

II

Soit; mais si vous écarterez le hasard, c'est que vous estimez que tout est explicable; si vous écarterez les causes premières, c'est pour vous attacher aux causes secondes; pour expliquer vous enchaînez; le mot même vous trahit : vous enlevez la liberté du cours des choses humaines; avec la liberté, vous détruisez la conscience, la responsabilité, la morale : vous êtes fataliste. Permettez. De ce que je retrace les faits accomplis et que je les motive, que je montre comment ils sont arrivés et en donne la raison d'être, s'ensuit-il qu'ils *devaient* fatalement arriver et arriver de la sorte? Parce que je décris et explique un phénomène que j'ai pu observer, dont j'ai pu suivre le cours, mesurer les effets, je ne prétends pas que ce soit le seul phénomène possible. Je raconte

les événements qui sont arrivés, les seuls connaissables. Les autres m'échappent. Mais sous prétexte que les choses auraient pu se produire autrement, devons-nous renoncer à les connaître? Sommes-nous réduits à considérer l'humanité dans l'histoire comme des prisonniers qui, de la lucarne de leur tour, verraient passer la foule des hommes libres sans entendre ce qu'ils disent, sans connaître ce qui les meut et où ils vont? à voir dans les événements humains un spectacle où nous ne sommes guère admis que durant les entr'actes et dont le sujet nous demeure caché, une anarchie irréductible à l'ordre de la pensée?

Je voudrais m'en expliquer en toute franchise, mais aussi en toute humilité. Je n'ai aucune prétention à résoudre, à poser même les éternelles énigmes. Je m'arrête sur le seuil, devant la porte à tout jamais fermée. Je ne soulève point le heurtoir inutile. Je me retourne vers le chemin que j'ai parcouru, que parcourent les hommes, mes semblables. Je m'interroge, je les questionne, je me reconnais en eux. Quand je parle de liberté humaine, j'en parle au sens commun du mot, celui où, dans la vie de tous les jours, le prennent les hommes.

Si j'essayais de percer au delà, je perdrais toute certitude, « parce qu'il faudrait, pour en juger, connaître tout ce qui se passe dans le plus intérieur de l'homme, que l'homme même ne connaît presque jamais ».

Restons sur terre. Toutes les relations entre les hommes, toutes les lois et les polices des sociétés humaines reposent sur ce postulat que l'homme est libre en sa conscience et responsable de ses actes. Toutes nos libertés publiques ne sont que l'exercice de cette liberté fondamentale, et plus nous élargissons notre régime démocratique, plus nous parlons, écrivons, agissons,

jugeons, acclamons, condamnons, comme si nous étions libres, et comme si les autres l'étaient. L'histoire étant le récit des choses humaines, cette liberté-là s'y retrouve à chaque page; je ne me charge point d'en découvrir une plus raffinée. Je la vois dans le passé, comme je la vois dans le présent; comme je la vois, je la montre et j'en fais la règle de mes jugements. Je n'en discute point en métaphysicien. J'en parle en homme qui a vécu parmi les hommes, a vu de près quelques événements, a observé les autres hommes, s'est analysé soi-même et a porté, dans l'étude du passé, les mêmes procédés d'observation et d'analyse.

Je crois donc que l'homme est auteur en même temps que spectateur et acteur du grand spectacle de l'humanité. Je crois que les peuples, c'est-à-dire les hommes collectifs, sont, dans les conditions naturelles imposées à la vie humaine, les artisans de leur destinée, et que chaque homme, dans les conditions imposées à sa vie, demeure responsable de ses actes. Mais je crois aussi qu'il y a des conditions permanentes qui s'imposent à la vie des sociétés humaines et à la vie de chaque homme; qu'il y a un lien et un rapport entre la vie des générations, un enchaînement dans les choses humaines, une raison d'être dans le développement des sociétés; que le présent procède du passé et qu'il est gros de l'avenir; que le passé est ce qu'il est, et, par suite, nécessaire, car nous n'y pouvons rien changer; que tout élément que nous y introduirions par hypothèse en bouleverserait toutes les conditions; que, par suite, les conjectures rétrospectives sont non seulement hasardeuses, mais impertinentes et vaines; que le présent, au contraire, étant, dans une certaine mesure, ce que nous le faisons, il nous appartient dans cette même mesure; que, s'il s'y

trouve des conditions permanentes imposées, il y a des conditions temporaires qui peuvent être modifiées; que, si le passé est entièrement fatal, l'avenir demeure en partie contingent; que cet avenir enfin, étant conjectural, peut être un objet d'effort et d'espérance. Changer les choses humaines dans le passé est une absurdité; les modifier dans l'avenir n'est pas une utopie. L'histoire, en dégagant les conditions des faits accomplis, enseigne à la politique les conditions des faits à accomplir. C'est dans ces conditions, les unes immuables et les autres mobiles, que s'exerce la liberté humaine et que s'engage la responsabilité des hommes.

III

Mais entendons-nous bien sur les mots. Il ne faut pas se montrer plus exigeant pour la liberté humaine dans l'histoire que pour le libre arbitre en psychologie et en métaphysique. Les partisans les plus fermes, les plus convaincus du libre arbitre n'ont pas soutenu que, même dans sa conscience, l'homme fût partout, toujours, absolument libre. Ils ont, dit l'un des plus pénétrants parmi les contemporains qui agitent ce grave problème, « toujours admis un domaine de la nécessité à côté du domaine de la liberté... Il se dégage peu à peu des flux et des reflux, des tendances et des désirs, une direction générale de l'être, une manière à peu près stable de se conduire dans les circonstances ordinaires de la vie, un caractère... qui tend à devenir de plus en plus fixe par la répétition des mêmes actes, mais qui peut aussi se

dissoudre et changer... C'est un organisme vivant qui évolue et subit sans cesse des variations... Ainsi se fait la continuité de notre existence; rien sans doute n'y change absolument et tout à coup, mais rien non plus n'y est immobile, assuré, irrévocable. » L'instant de la conscience, le passage du passé inéluctable à l'avenir encore libre, de ce qui dépend de nous, et de nous seul, à ce qui ne dépendra plus de nous, mais dépendra uniquement des conditions de notre existence, c'est l'instant de la décision et de l'action : « la décision, par laquelle nous terminons la délibération en disant que tel parti est préférable à l'autre; l'action, par laquelle les conséquences de la décision se déroulent en séries mécaniques dans le monde intime (I). »

Ainsi dans la vie intérieure de chaque homme, dans la vie collective des hommes et dans leur histoire. Le point est donc de distinguer ce fonds commun de la vie humaine, qui est la part de la destinée et de la nécessité; ces moments de délibération, de décision et d'action, qui sont la part de la liberté; le rapport de l'un et de l'autre et leur action respective.

Dire que la liberté a ses conditions, ce n'est ni la nier, ni la diminuer, c'est la définir. Il y a une atmosphère en dehors de laquelle l'homme ne peut vivre, et c'est dans cette atmosphère seulement qu'il est libre de se mouvoir. Plus haut, plus bas, dans l'air qui est trop fluide, dans l'eau qui est trop dense, il suffoque. Il est libre de se jeter à l'eau et de s'élançer, en ballon, dans l'air, mais, passé la limite, il meurt. Les sociétés humaines ont ainsi leur atmosphère, et l'histoire la décrit; elle y suit et elle y montre le retentissement des

(1) FONSEGRIVE, *Essai sur le libre arbitre*, 2^e édition. Paris, Alcan, 1896, p. 380, 407, 424, 452.

actions des hommes. Elle isole et manifeste ces grands coups dont parle Bossuet et dont les contre-coups portent si loin. C'est le passage qu'il faut dégager.

Je prends un exemple incomplet et grossier, mais qui, par comparaison, marque bien le joint. Un homme est au sommet d'une montagne rocheuse; il a un pic, une cartouche de dynamite; il creuse un trou de mine, il dispose la cartouche : tous ces actes se sont faits librement, et aucun n'emporte encore de conséquence. L'homme est maître de s'en tenir là. Il ne s'y tient pas, il pousse plus loin, il fait le mouvement définitif, et l'explosion se produit. Dès lors il n'est plus maître de rien. La pierre s'ébranle, selon la force de l'explosif, et roule, selon sa masse, selon les formes de la montagne et la résistance du sol; elle roule sur des pentes désertes et s'y arrête inoffensive; ou bien elle roule sur des vallons habités, elle ricoche, elle se précipite, elle écrase, elle tue, elle anéantit le travail humain, détruit des hommes, porte la ruine et la douleur; et tout cela est nécessaire, à partir du moment où l'explosion s'est produite.

Traduisons en actions humaines et transportons-nous dans le milieu où se meut la politique et où se fait l'histoire. Un chef d'Etat, un ministre, un conseil souverain délibèrent, décident, agissent. Ils prononcent la parole irrévocable qui déchaîne la guerre; jusque-là ils ont été maîtres de leur action, comme ils l'étaient de leur pensée; mais la parole qu'ils ont prononcée leur échappe aussitôt, et les conséquences qu'elle produit dépendent non plus de leur volonté, mais des passions, des intérêts, des traditions, du caractère, en un mot, de l'histoire des peuples auxquels cette parole s'adresse et qu'elle va mettre aux prises.

Les quelques lignes d'écriture qui, en 1870, entraî-

nèrent la mort de tant de milliers d'hommes et modifièrent, par leurs conséquences, toutes les conditions de la vie politique, de la vie économique, de la vie sociale en Europe, — ce télégramme du 13 juillet par lequel M. de Bismarck lança dans le monde la double invention d'un roi provoqué et d'un ambassadeur insulté, — ces lignes d'écriture auraient pu n'être pas tracées, d'autres lignes auraient pu être écrites ce jour-là, dans un tout autre esprit ; mais une fois jetées au télégraphe, celui qui les écrivit ne pouvait pas plus les arrêter qu'il ne pouvait en régler les effets. Ces effets étaient nécessités par l'état des âmes où retentissaient les paroles désormais inéluctables, c'est-à-dire les passions héréditaires, les intérêts engagés, les forces, les infirmités qui faisaient que la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie, la Russie, l'Angleterre étaient, à ce moment-là, par les conséquences lointaines de toute leur histoire, des nations, des États, des gouvernements d'un caractère particulier et qui ne pouvaient être changés (I).

(I) « D'accord avec le ministre de la guerre, M. de Roon, M. de Moltke déclara que jamais la Prusse n'avait été mieux en mesure d'entreprendre la guerre. Le roi, cependant, n'y semblait pas encore entièrement résolu : il n'avait pas brisé avec M. Benedetti, il s'était borné à lui faire dire qu'il considérerait l'affaire comme terminée. L'apparence modérée de cette déclaration, jointe à la courtoisie du souverain, ne donnait point à l'incident d'Ems le caractère évident d'une rapture : il y aurait eu moyen peut-être de reprendre la négociation sous une autre forme : or, à partir du 13, M. de Bismarck jugeait la guerre utile et n'entendait plus la laisser échapper. Il ne s'agissait que de forcer la main au roi et de précipiter les événements. A neuf heures du soir, des crieurs se répandirent dans Berlin ; ils distribuaient *gratuitement* un supplément de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* ; on y lisait en gros caractères le télégramme suivant, daté d'Ems dans la journée... Cette légende devait enflammer à la fois les esprits en Allemagne et en France... La même fable trompa les populations des deux pays. » *Histoire diplomatique de la guerre franco-allemande*. Paris, Plon, 1875, t. I^{er}, p. 158-160.

Autre exemple, plus étendu : le jour où, en 1795, les chefs de la République, obéissant aux illusions les plus magnanimes, aux ambitions les plus généreuses, cédant à un enthousiasme qui était tout le génie expansif de la France dans la Révolution, et suivant, du même coup, des calculs politiques qui étaient la tradition et une des grandes raisons d'État de l'ancienne France, décidèrent, après des délibérations nombreuses, traversées d'incertitude, prises et reprises durant des semaines, que la République française aurait pour limites les limites de l'ancienne Gaule romaine et que la Révolution ne serait finie, du côté de l'Europe, que le jour où ces limites seraient imposées à l'Europe, reconnues et respectées par elle, ils firent un acte libre et concerté, si jamais il y eut en histoire des actes de ce genre. On peut suivre les vicissitudes de leurs conseils; on sait ce qui les décida, quels motifs l'emportèrent et firent pencher la balance. La France était dans un de ces rares moments où une nation dispose de ses destinées et où ses chefs sont en mesure de lui imprimer, sciemment et volontairement, telles ou telles directions (1).

Des desseins différents furent proposés pour régler la paix. Le dessein qui prévalut emportait des conséquences qui pouvaient être prévues et qui le furent; il impliquait des moyens d'exécution qui furent discernés et discutés, au moment de la décision, mais les unes et les autres dépendaient du génie de la France, de son caractère national, du caractère de son histoire, en même temps que du génie, du caractère national, de l'histoire de tous les peuples de l'Europe avec lesquels cette résolution mettait la France aux prises. Les

(1) *L'Europe et la Révolution*, t. IV, ch. IV : « Les conditions de la paix générale »; ch. VI : « La France et l'Europe en 1795. »

membres du Comité de Salut public avaient à tenir compte de ces conditions qui s'imposaient à eux ; ils n'en disposaient pas. Ils les examinèrent, ils les jugèrent, ils ne les modifièrent point. La guerre à outrance avec l'Angleterre, la guerre prolongée avec l'Autriche, la transformation, le bouleversement de l'Allemagne, la suppression des petits États, la suprématie des armées dans la République, la transformation de la dictature civile en dictature militaire, furent la conséquence de la décision qui fut prise, et ces conséquences en emportèrent d'autres qui se développèrent à l'infini.

C'est vers ces tournants décisifs que l'historien doit diriger son regard ; c'est là qu'il doit s'arrêter, scruter minutieusement les âmes des hommes qui décident, développer à grands traits les lignes du pays où ils opèrent et où leurs coups vont porter. C'est là qu'il faut se donner « le spectacle des choses humaines » ; c'est là que nous côtoyons ces abîmes où, selon Pascal, « le nœud de notre condition prend ses replis et ses tours ».

L'ACTION DES HOMMES

SUR LEUR DESTINÉE

I

J'ai montré la liberté humaine agissant dans la décision. Il faut aller plus loin et montrer que, même en ce qu'elle a de fatal, la condition de l'homme est encore respectable. Il demeure digne jusque dans les nécessités qu'il subit, car il n'est encore, pour la plus grande part, nécessité que par lui-même. Les forces contre lesquelles il lutte, aussi bien que celles dont il dispose, en son histoire, ne sont pas toutes des forces aveugles. Les obstacles qu'il affronte ne sont pas tous des obstacles matériels. La nature physique n'est que le théâtre, les forces physiques ne seront de plus en plus que l'instrument des combats entre les hommes. Ils bataillent pour la vie, pour la possession de la terre, pour la suprématie du monde, pour l'indépendance des nations, pour la libre conscience des individus. Au fond de toute l'histoire, comme cause permanente, on trouve l'homme; comme condition permanente, les sociétés humaines. La nécessité en histoire

est donc faite d'humanité accumulée, des passions, des traditions, des intérêts, des besoins, des efforts, des guerres, qui forment peu à peu le caractère des peuples. Ce caractère, en se fixant dans les individus, s'imprime à l'ensemble d'une nation et transforme, très lentement, en une sorte de fatalité héréditaire ce qui n'a été, au moment de la formation, qu'une série d'actions isolées et libres.

Mon expérience, les observations que j'ai pu faire sur l'histoire des institutions, sur le développement des lois, la suite des luttes entre les États, des rivalités entre les nations, se rencontrent ici avec la conception supérieure du philosophe qui, contemplant les choses humaines dans leur ensemble, cherche à les ramener à l'ordre de la pensée. C'a été pour moi un singulier réconfort intellectuel que de voir les quelques avenues que je m'étais ouvertes déboucher, en quelque sorte, dans une voie plus large et infiniment prolongée. Je fais allusion, en particulier, au *Traité de la contingence des lois de la nature*, de M. Émile Boutroux, un des livres les plus lumineux, écrit par un des esprits à la fois les plus nets, les plus étendus, les plus humains aussi et jusqu'à la souffrance, les plus « pascaliens », en un mot, de notre moderne philosophie. L'activité humaine, nous dit-il, arrive à se déterminer soi-même par la répétition des mêmes actes, et elle dégénère en tendance aveugle, fatale, uniforme, qui engendre des phénomènes dans un ordre constant. Vus du dehors, ces phénomènes semblent n'être que l'expression d'une loi positive. La statistique envahit l'histoire de l'homme, et les conclusions des statisticiens sont sensiblement confirmées quand ils opèrent sur de larges bases, « parce que les hommes qui percent la couche épaisse de l'habitude pour réveiller et déployer

leur libre arbitre sont en nombre insignifiant, en comparaison de ceux que gouverne l'habitude, forme anticipée de la nature. Mais ce sont les premiers qui, en réalité, sont les arbitres du monde : les actions mécaniques du nombre ne sont que les contre-coups de l'impulsion qu'ils ont donnée. »

Qui observerait de très loin, comme d'une autre planète, les mouvements qui s'opèrent à la surface de notre monde et les constaterait sans en plus pénétrer les mobiles intimes que nous ne pénétrons ceux des abeilles ou des fourmis, verrait, périodiquement, des flots d'êtres humains monter vers de vastes demeures, s'y engouffrer, en ressortir, avec la régularité d'un flux et d'un reflux. S'il ignorait les conditions de notre nature, les événements de notre histoire, cet observateur ramènerait à quelque phénomène purement mécanique cette manifestation sociale, la plus élevée, la plus intellectuelle, le culte de la divinité. L'éducation, la tradition l'ont rendu habituel ; cependant, pour chacun de ceux qui s'y livrent ainsi habituellement, il y a une impulsion tout intime, toute morale, et, à l'origine, chez ceux qui donnèrent l'impulsion primitive, il y a eu un acte de foi intense, souvent un acte de martyr.

Ainsi chaque manœuvre apporte sa pierre et son mortier à l'édifice qui sans lui ne serait rien et qui, construit de ses mains, lui oppose la masse désormais indestructible de ses murs. L'homme crée incessamment la fatalité qui s'impose aux générations. La route où se déroule la caravane humaine est cimentée de la poussière des hommes. C'est ce qui fait que l'histoire n'est pas, ne saurait être assimilée à une mécanique, et que la dignité de cette science l'élève au-dessus des sciences physiques. Elle est et doit demeurer une science morale.

Cet écho des actions humaines dans toute l'histoire de l'humanité, ces ricochets formidables du passé au présent sont la manifestation de la morale et sa sanction dans les affaires humaines. La fatalité y remplit le rôle de la Némésis des anciens. Elle est la grande justicière qui poursuit à travers les générations la faute des ancêtres; elle juge les actions par leurs effets et les montre punies par leurs conséquences. Mais ces conséquences, si elles sont inévitables au moment où elles se produisent, ne sont pas irrévocables à tout jamais et, pour avoir été nécessaires, ne sont pas nécessairement éternelles. Le milieu où elles s'opèrent est un milieu humain, produit par les actions successives des hommes; il peut être modifié dans l'avenir, comme il s'est formé dans le passé.

Dans la mesure où l'homme a été libre de ses actes, il se peut racheter des peines que ses actes lui ont encourues. Mais l'acte est d'un moment, le racliat veut des effets infinis et prolongés. Peu importe que le passage soit étroit, le couloir tortueux et bas, si la lumière est au bout avec l'espérance! Le point est que l'homme se sente, envers soi-même et envers l'humanité, une responsabilité dans le présent, un devoir possible pour l'avenir, et qu'il arrive à les connaître.

II

Un homme, même du plus prodigieux génie, un Pierre le Grand, un Napoléon, est impuissant à changer d'un coup le milieu humain; mais il peut, par des lois bien

faites, en préparer les transformations. Ce qu'un homme, même très grand, ne peut faire, une génération d'hommes, même très humbles, l'accomplit. Il n'y a point de fatalité historique qui tienne contre l'action d'un peuple. De petites volontés, de petits efforts réunis, accumulés, accordés ensemble, défont et refont, comme elle s'est faite, ce qu'on nomme la fatalité de l'histoire. C'est ainsi et dans cette mesure que l'homme se peut dire maître de la destinée humaine. « La puissance des hommes n'est rien comparée à celle de l'océan, dit le maître que je citais tout à l'heure; mais elle est intelligente et organisée, elle s'exerce à propos. Il n'est pas nécessaire que les libertés (d'un être) bouleversent les choses pour que celles-ci leur prêtent un concours efficace. Le monde est ainsi disposé qu'une intervention insensible, mais appropriée, peut tourner en auxiliaires les forces les plus ennemies... Et ceux-là mêmes qui se bornent à suivre le courant sentent vaguement, au fond de leur âme, une puissance de changement. Qu'ils essayent de l'exercer... et elle se fortifiera au point de produire des changements qui déconcerteront le calcul. » La même volonté qui crée une habitude peut la modifier. Tout l'art social est là.

On ne peut atteindre l'humanité que par les infiniment petits qui la composent. Les foules, qui mènent le monde et le mèneront de plus en plus, trahissent en leurs sursauts soudains le secret de l'histoire des peuples; mais elles n'ont des forces inconscientes de la nature que la puissance irrésistible et l'apparence. Cette mer a ses flux, ses reflux, ses tempêtes; mais c'est une mer où chaque goutte est une âme, une conscience, une volonté, par suite un être accessible et perfectible. L'histoire, sous ce rapport, me semble consolante aux démocraties;

elle y révèle le secret de vie aux nations qui ne veulent pas mourir.

La prépondérance et le prestige des grands hommes en sont diminués. Les grands hommes s'évanouissent dans l'histoire, comme s'est évanoui l'Olympe des anciens; c'est le Paradis perdu de l'orgueil humain. L'humanité personnifiait, en ses maîtres, ses forces et ses œuvres, comme elle personnifiait en des êtres imaginaires les forces et les œuvres de la nature. Au fond, les grands hommes n'ont jamais été que les conducteurs des peuples, et ils ne les ont jamais conduits que là où le génie de ces peuples les poussait et selon la pente des terres où ils cherchaient leur destinée.

Il y a une nature des choses humaines, des courants, des récifs; il y a des coups de vent qui passent; il y a des forces muettes et latentes. Les habiles les discernent, les forts les exploitent, et ils en sont poussés; les brouillons, les faibles, les indécis, les infatués en sont emportés et anéantis. Les premiers hâtent les progrès de leur peuple, les seconds en précipitent la ruine; mais tous ne travaillent et n'agissent jamais que dans le mouvement de l'histoire, et ceux qui frappent les plus grands coups, les plus inattendus en apparence et de la portée la plus lointaine, comme Napoléon, ne le font encore qu'en joignant à l'impulsion séculaire du peuple l'impulsion identique de leur génie. On peut barrer le cours du fleuve, en accumuler, en décupler la force; on peut creuser le lit et régler le cours des eaux; on peut le dériver enfin, mais ce ne saurait être que dans la direction de sa chute, et non en remontant le flot. Les grands hommes sortent des événements et ils les suscitent; ils ne sont grands que dans la mesure où ils expriment les sentiments, passions, intérêts, traditions de leur

peuple; ils ne sont forts que dans la mesure où ils s'en servent; ils ne sont bienfaisants que dans la mesure où ils les servent. Leur génie consiste à deviner les tournants de l'humanité et à y diriger les hommes; à réunir les fils flottants et à former le nœud. C'est ainsi que, par leur action supérieure, raisonnée et libre, ils retardent ou hâtent les événements. Quant aux joueurs qui s'en fient au hasard, ils ne sont et ne peuvent être que les jouets aveugles d'une fatalité qu'ils ne comprennent pas. L'histoire est comme cette table du temps de Rabelais, en laquelle « a dextre estoit exquisitement insculpé, en lettres latines antiquaires, ce vers iambique senaire :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

Les destinées menent celui qui consent, tirent celui qui refuse ».

Ainsi « toutes choses se meuvent à leur fin ». Ainsi l'homme sème, l'humanité féconde et fait germer. Ainsi se partage dans l'histoire le rôle des individus et celui des nations; ainsi y apparaît, aux grands passages, la liberté, et dans le cours général des choses, la nécessité; mais, pour la dignité de l'homme, pour la justice du monde, pour la consolation et le progrès de l'humanité, cette nécessité même est œuvre humaine.

HISTOIRE ET MORALE ⁽¹⁾

Les personnes qui n'aiment pas l'histoire parce que les historiens les ennuient ou les gênent, l'accusent volontiers d'être immorale, d'engendrer le scepticisme, de ne conclure à rien ou, ce qui est pire, de conclure contre la justice, le devoir et la pitié. Les censeurs de profession la frappent des mêmes anathèmes que l'art, le roman et le théâtre. Le fait est que l'histoire n'est pas une école de vertu, non plus que le théâtre n'est une école de bonnes mœurs et que les musées ne sont une école de pudeur.

L'historien n'a même pas la ressource du poète qui apaise par un dénouement honnête les inquiétudes éveillées par une action qui l'était peu. Il ne dispose ni du dieu vengeur, machiniste du drame antique, ni du gendarme, machiniste du drame moderne...

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude...

Si Tartuffe a surpris quelque lettre de cachet, si Orgon est emmené à la Bastille et Dorine enfermée à la Salpê-

(1) Voir, dans le beau livre de M. Th. FUNCK-BRENTANO : *l'Homme et sa destinée* (1 vol. Paris, Plon, 1895), le liv. I^{er} : « La science et la morale » ; ch. I^{er} : « Fatalité et liberté » ; ch. IV : « La responsabilité et la liberté » ; ch. VII : « Le connu et l'inconnu en morale. »

rière, l'historien est tenu de le dire. L'histoire n'est pas une morale en action.

S'ensuit-il qu'elle soit une action sans morale? un jeu de l'esprit, plus que frivole, corrupteur, un amusement pervers de la curiosité; qu'elle ne présente que le tableau désolant d'une lutte sans merci, où l'égoïsme, l'avarice, l'orgueil, la perfidie l'emportent toujours, parce qu'ils ne rencontrent ni scrupules dans les consciences, ni frein dans la société, où la force enfin fait seule le succès et où le succès fait seul la loi? L'homme n'a guère, aux déceptions de la vie, d'autre distraction que le spectacle de la vie, et ce spectacle ne ferait que lui rendre la vie plus amère! Misérable condition des hommes, divertissement plus misérable encore!

C'est s'arrêter à l'écorce des choses, prendre l'horizon pour une frontière et s'imaginer que le soleil disparaît de la nature, parce qu'il s'évanouit à nos yeux. Si nous mesurons l'histoire à notre mesure, c'est-à-dire aux proportions et aux incidents d'une vie humaine, la morale y paraît peu ou n'y paraît pas. Si nous nous élevons à la mesure de l'histoire, qui est celle de la vie d'un peuple, la suite des affaires se dessine; les événements dégagent leurs rapports; l'importance des hommes diminue, la valeur des idées grandit; les petits détails, toujours incertains, s'effacent; les grands faits permanents, seuls sûrs et évidents, se découvrent, et l'on apprécie chaque homme et chaque événement par ses relations avec l'ensemble. On voit alors que dans cette suite rien n'est vain et sans conséquence: tout porte ses effets et rien ne vaut que que par ses effets. Un bien et un mal se manifestent, on reconnaît des récompenses et des châtimens. L'historien le déclare, le prouve et en tire la leçon: en cela il fait œuvre de moraliste.

Il ne s'attache pas à la figure passagère des hommes : il considère les peuples qui subsistent, se survivant sans cesse à eux-mêmes, seul objet réel de la science des sociétés humaines. Dans ces sociétés, la succession des ancêtres ne reste jamais en déshérence. Les descendants ne sont pas libres de l'accepter ou de la refuser. Ils la subissent. Toute erreur se paye, tout excès se compense, tout crime s'expie. Les annales des nations sont les comptes séculaires d'une rançon. Peu d'hommes vivent assez longtemps pour en faire l'expérience par eux-mêmes ou en donner l'exemple ; mais les dynasties témoignent pour les rois ; les peuples libres témoignent pour eux-mêmes, et l'histoire des uns et des autres étale incessamment « ces revers équitables » dont parle notre poète et par où sont confondus tous les grands de la terre, les peuples comme les rois.

Montesquieu a défini cette juste et nécessaire évolution des choses, et montré que les gouvernements se ruinent par la corruption de leur principe. Bossuet y discernait le conseil même de la Providence. « Vous verrez, disait-il à son élève, l'enchaînement des affaires humaines, et par là vous connaîtrez avec combien de prévoyance et de réflexion elles doivent être gouvernées. »

Et c'est tout ! diront nos sceptiques, apôtres très intolérants de principes auxquels ils ne croient pas, fort intéressés d'ailleurs à faire les difficiles sur l'article de la justice et à n'admettre de vertus que des vertus impraticables. Morale de convention, reprennent-ils, morale toute littéraire ; morale non de l'histoire, mais des historiens, gens de peu ou gens de parti pris, pleins de préventions et de partialités, qui concluent pour leurs maîtres ou moralisent pour leur patrie : ils ne tirent point cette morale de l'histoire, ils l'y mettent. Morale très limitée

et qui s'arrête aux lignes de douane, article d'exportation que le monde entier fabrique pour l'étranger et que personne ne veut recevoir chez soi; parfaitement inutile d'ailleurs, car, si les historiens rendent des arrêts, ni les peuples ne s'y soumettent, ni les princes ne les respectent, ni aucune force armée n'en assure l'exécution.

Prenez garde : l'objection porte trop loin, et, pour ruiner la morale de l'histoire, elle tendrait à ruiner toute morale. Les leçons des historiens n'empêchent, en effet, ni les violents d'abuser de leur force, ni les intelligents d'abuser de leur esprit, ni les volontaires de commander, ni les débiles de se soumettre, ni les perfides de tendre leurs filets, ni les sots d'y tomber, ni les impudents de mentir, ni les niais de les croire; mais quelle morale les en a jamais empêchés? La religion chrétienne place au delà de cette vie la sanction de ses préceptes, et des philosophes tirent précisément des injustices de ce monde leur argument le plus plausible en faveur d'une vie à venir. L'histoire discerne dans les révolutions des sociétés humaines comme les tâtonnements d'une éternelle justice, et elle montre dans la survivance des peuples comme une image raccourcie de la survivance des âmes.

Elle dit à ceux qui prétendent mener les autres hommes : « Votre pensée vous appartient, vos paroles ne vous appartiennent plus. Elles vont où le vent les porte, et elles sèment la révolte, l'enthousiasme, la folie, l'obéissance, le dévouement, selon les oreilles où elles tombent, et les âmes qui les recueillent. Le canon est entre vos mains; l'obus n'obéit qu'aux lois de la mécanique; il éclate en l'air, il s'enfonce dans les terres molles, il atteint l'ennemi, il ricoche sur vos soldats. Vous pouvez prévoir les conséquences de vos paroles et de vos actes, vous taire ou vous abstenir; la parole proférée, l'acte accompli, les

conséquences sont fatales, et vous ne les pourrez plus retenir. Soyez donc justes, clairvoyants, réfléchis, sages : soyez vrais, car tout manque de franchise, de justice ou de sagacité, votre peuple le payera et le contre-coup frappera des générations. »

Elle dit aux peuples : « Vos maîtres et vos chefs passent ; vous demeurez ; la politique se fait par vous et à cause de vous ; si elle ne se fait pas pour vous elle se fait contre vous ; quels que soient vos prête-noms, c'est vous qui payerez. Mais le passé ne déploie pas que des catastrophes. Le mal qu'un homme a commis, un homme meilleur le corrige ; le détriment qu'une génération a causé, une génération plus attentive et plus dévouée le répare. L'avenir demeure aux hommes de bonne volonté. Les peuples n'ont jamais paru plus grands que dans leurs épreuves et dans leurs relèvements. »

Cette conception est la première que les hommes se soient formée de leur destinée. La civilisation n'a fait que la dégager et la préciser, en l'humanisant davantage. Les poètes en avaient fait un mythe ; les religions en ont fait un dogme ; l'histoire en a fait une loi. Et cette loi n'est pas muette : elle anime les hommes contre le découragement ; elle soutient les longues espérances ; elle imprime dans les esprits, au-dessus des prétentions de la force qui s'épuise de son propre ouvrage, la notion d'un droit qui dure et qui, s'il ne prévaut pas toujours, se venge tôt ou tard ; elle enseigne que tout triomphe est vain, qui ne se justifie pas. L'homme se sent d'autant plus relevé devant lui-même et vaillant devant sa destinée, qu'il prend plus d'humanité, c'est-à-dire qu'il prend une conscience plus claire de ses devoirs.

D'où vient que ces enseignements sont contestés par tant d'hommes, et que si peu en profitent ? C'est qu'ils

sont à longue portée ; c'est que chacun s'imagine qu'il suffit de nier la loi pour s'en affranchir ; c'est que le scepticisme est trop commode aux chefs d'État, l'insouciance trop facile aux peuples, et que les nations, maîtresses d'elles-mêmes, n'usent souvent de leur liberté que pour s'aveugler sur leur destinée.

« Rappelez-vous, dit Rémonin à l'*Étrangère*, ce que vous dit un vieux philosophe : Vous serez vaincue, le bien est plus fort que le mal.

« — Pourquoi voit-on alors si souvent le mal l'emporter sur le bien ?

« — Parce qu'on ne regarde pas assez longtemps. »

C'est la morale de la comédie ; c'est aussi celle de l'histoire, et c'est une morale.

LES SCIENCES POLITIQUES

Discours adressé à M. Boutmy, le 13 mai 1896, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de l'École libre des sciences politiques.

MON CHER DIRECTEUR,

Je dois à ma qualité de doyen l'honneur et la joie de porter la parole en cette belle solennité des noces d'argent de l'École. Nous les célébrons dans cette demeure construite par vous, au milieu de générations d'élèves formées par vous. Vous vivez en votre œuvre; elle est vivante autour de vous; chaque année qui nous courbe un peu plus sur notre tâche rajeunit au contraire cette école et lui apporte un sang plus frais. Elle ne périra pas; elle sera notre témoin, elle sera surtout le vôtre, et c'est pourquoi le premier sentiment qui me presse aujourd'hui, c'est de vous dire à quel point, nous, vos collaborateurs, nous demeurons vos obligés. A l'heure où toutes les bonnes volontés cherchaient leur emploi et risquaient de s'égarer en tentatives isolées, vous nous avez devinés, trouvés, appelés de toutes parts. A plusieurs vous avez révélé leur véritable vocation, à d'autres vous avez

ouvert une voie nouvelle; si quelques-uns, dont je suis, vous doivent d'être devenus ce qu'ils sont, il n'en est aucun parmi nous qui puisse dire que, sans vous, il serait devenu tout ce qu'il est. Sans l'École une part de nous-mêmes, la meilleure peut-être et la plus intimement dévouée au pays, serait restée stérile.

Vous avez été frappé de ce qu'il y avait de vain dans l'enseignement oratoire, de desséchant dans l'enseignement livresque et d'engourdissant pour l'esprit dans l'enseignement dogmatique et déductif, leçons mornes de choses mortes. On n'enseigne bien, c'est-à-dire on n'exprime de soi-même et on ne transmet aux autres, en paroles animées, que les pensées directement recueillies de la vie, les choses vues et éprouvées, les préceptes tirés de l'expérience des faits. Je ne veux point médire de l'enseignement que l'on distribuait dans ma jeunesse : j'ai rencontré, après le collège, où j'avais eu des éducateurs parfaits et qui ne seront pas dépassés (1), j'ai rencontré, dis-je, des maîtres, — un entre autres : Quicherat, à qui je demandais des notions sur l'art du moyen âge et qui m'a révélé la grande méthode d'exposition historique, montré comment on suit le développement de la pensée et de la vie humaine à travers les monuments de l'humanité. J'entrevois dès lors une étude des choses sociales qui ne fût point un manuel de géométrie politique, aussi différent de la vie que la libre course le long des grèves, dans les forêts, la montée vers les sommets où se découvrent les grands horizons, et ces conversations à l'infini où l'homme se donne la joie de

(1) Avant tous, mon premier maître, mon vieil et cher ami Auguste Himly, dont les leçons, les conseils, les exemples m'ont été une initiation à l'histoire et une direction, et près de qui j'ai l'honneur de siéger à l'Institut.

penser, en même temps qu'il éprouve la joie de vivre, dans le grand air, — différent de la promenade du collègue, à pas comptés, trois à trois, sous l'œil du maître, monotone et assujettie, traversant, le long des mêmes rues, la foule des hommes qui passent, travaillent, souffrent, et que l'on ne connaît pas.

Quelle surprise et quel intérêt lorsque j'entendais un banquier parler de finances, un commerçant de protection et de libre-échange, un avocat traiter une question de droit, un ingénieur expliquer ses constructions, un diplomate raconter les négociations et les hommes : je sortais des formules, je voyais la vie humaine, le travail humain, la lutte intelligente ; je comprenais, je me sentais vivre moi-même, et, m'échappant de la cage des programmes, je devinais la réalité au delà de l'examen et au-dessus des diplômes. Je ne me contentais plus de forger ma pensée en la forme voulue, pour donner à la question banale la réponse commandée, je voulais travailler à mon tour par moi-même, agir, et je me disais : Il faut être, un jour, quelqu'un comme ces hommes-là.

Vous l'avez ressenti, et vous en avez conclu — c'est là votre supériorité et ce qui vous a fait notre Directeur — qu'il y avait, — au moins pour cette partie de l'éducation nationale qui concerne la vie publique, le bon exercice des droits du citoyen, le sain emploi de la liberté et le bon service de l'Etat, — il y avait une sorte de révolution à faire dans l'enseignement, et que le vrai professeur dans l'École que vous rêviez d'instituer serait celui qui, ayant commencé par apprendre à pratiquer par lui-même les choses de la vie, apprendrait ensuite à les enseigner à autrui.

Vous avez cherché ces professeurs-là ; vous en avez trouvé d'illustres qui vous donnaient plus que leur con-

cours, leur exemple : tel notre cher et tant regretté Léon Say, qui, remontant la route consacrée, se faisait professeur de politique après avoir été homme d'État : il était, en l'une et l'autre tâche, un maître pour les maîtres.

Vous en aviez, vous en avez encore autour de vous, collaborateurs précieux, patrons et garants de notre École naissante, qui nous arrivaient avec le prestige des grandes chaires magistrales du Collège de France, de l'École de droit, de la Sorbonne, mettant la tradition au service d'une science renouvelée par l'originalité des vues et du talent. Mais pour les autres, les jeunes de ce temps-là, les inconnus, vous aviez à leur apprendre leur art, — car cet art, s'il exige la vocation, a ses méthodes et ses exercices, et il obéit à la règle commune des arts, où l'excellence n'appartient qu'à ceux qui y apportent l'expression réfléchie mais personnelle, spontanée de la nature vivante, de la réalité. Quel conseiller vous avez été pour ces professeurs improvisés, prévenant, insinuant, encourageant surtout, ne corrigeant qu'avec des délicatesses infinies et préoccupé, non d'établir votre supériorité et de faire prévaloir votre système, mais d'amener doucement chacun à se révéler à soi-même et à tirer de soi-même toutes ses ressources !

Vous nous avez ainsi pénétrés de ce souffle qui est l'âme de cette École. Sans rien sacrifier de l'exactitude minutieuse dans l'exposé des faits, de la critique exigeante des documents et des idées, de l'exposition précise, de l'enchaînement rigoureux, nous avons reconnu avec vous que cette part de l'enseignement n'en est cependant que le corps : il y a un esprit qui l'anime, qui le mène, et c'est l'essence même de la méthode. Dans tout commerce d'âmes, depuis celui du cœur, l'amitié, où tout est confiance, jusqu'à celui des assemblées, des

foules, où tout est entrainement, ce qui ne s'exprime pas avec des paroles est toujours ce qui porte le plus. C'est ce qu'on appelle l'*influence* : elle a son secret, et c'est peut-être le dernier mot de l'enseignement. C'est la communication mystérieuse entre le professeur et l'élève, l'appel réciproque des intelligences, l'impulsion continue d'une idée maîtresse qui domine toutes les parties d'un cours et s'imprime, de toutes parts, dans l'esprit de l'élève, parce qu'elle est toujours présente à l'esprit du professeur. Ce sont ces paroles suggestives, et comme nourries de pensées, qui échappent au maître, qu'il n'a pas préparées, qu'il ne retrouvera plus, que l'élève saisit au vol et qui sont pour lui le trait de lumière dont tout le reste est éclairé; c'est la phrase, quelquefois une digression, qui va s'isoler dans la mémoire de l'auditeur, y fermenter pour ainsi dire, et d'où sortira un travail original, — que dis-je? une carrière.

Ainsi le vent emporte les semences; elles germent où le vent les porte; mais il n'est de graines fécondes que du tronc robuste et de la branche saine.

Nous ne sommes pas les jardiniers d'une exposition de fleurs. Notre objet n'est pas de distribuer des diplômes et de peupler de nos diplômés les bureaux des administrations. Il est plus haut : il est de répandre dans le pays des hommes, des citoyens. Et il ne suffit pas pour cela de dérouler devant les jeunes gens les expériences du passé, d'en tirer les leçons et le conseil, d'y dégager l'accidentel et le permanent, de façon que, dans la confusion des affaires présentes, l'œil s'habitue à discerner ce qui passe et qu'il faut négliger, de ce qui demeure et sur quoi seul on fonde.

Nous aurions fait, en vérité, peu de chose, si nous avions simplement adapté aux examens administratifs les

procédés célèbres de la grande industrie pédagogique qui pousse chaque été, vers les salles d'examen, des flots de plus en plus serrés de candidats de plus en plus bourrés de formules. L'examen n'est que le premier chapitre, le vestibule : c'est en vue du lendemain que nous travaillons. Notre enseignement ne donnera sa mesure et ne portera ses fruits que plus tard, quand nos élèves, jetés aux affaires, n'ayant plus à répondre à des questions, mais à résoudre des questions, forcés de juger par eux-mêmes et de décider, devront trouver dans leur mémoire les notions, dans leur esprit les ressources, dans leur caractère le ressort qui font l'homme d'action. Nous ne pratiquons pas la culture intensive, la culture de laboratoire ou de ferme modèle ; nous préparons, à la bonne terre de France, des cultivateurs qui travaillent au dehors, résolument, sous le ciel incertain, et que ne déconcertent ni les sautes du vent, ni les tempêtes.

Comprendre et savoir est beaucoup. Vouloir est davantage, et c'est le degré supérieur de toute éducation politique, la condition sans laquelle le reste est inutile. Veut-on encore, en France ? Oh ! sans doute, on veut arriver, tout le monde, partout, très vite, par tous les moyens, non à la fois, ce qui est impossible, mais au moins, en se pressant, se chassant, se culbutant les uns les autres. Arriver, pourquoi ? Pour être là, rien de plus, la plupart du temps. De ceux qui se poussent ainsi, sans autre valeur et sans autre dessein, le présent s'en soucie trop, la postérité s'en vengera et ne s'en souciera plus. Le flux de la mer apporte à chaque marée sur la grève des coquilles et des algues ; le reflux les y laisse, elles s'y dessèchent, et il n'en reste ensuite qu'un peu de sable dont les enfants construisent leurs forteresses.

Le vrai vouloir, le grand vouloir humain, celui sans

lequel il n'y a ni peuples forts, ni peuples prospères, ni peuples gouvernables, ni homme de gouvernement, ne connaît point cet égoïsme et cette âpreté. C'est à celui-là qu'il faut s'exercer.

Après avoir appris à connaître le bien de son pays, il faut apprendre à vouloir ce bien et à y contribuer. Le corps social n'est point un être ayant une vie propre, indépendante de la vie des hommes qui le composent ; il ne vit que par le concours des volontés individuelles. C'est pourquoi la science politique est une branche des sciences morales et se confond souvent avec la science des bonnes mœurs.

C'est la grandeur de l'homme, mais aussi sa responsabilité lourde, d'être condamné à vouloir son propre bien.

Rien ne peut le dispenser de cet effort. Toute défaillance de la volonté n'est pas seulement coupable, chez l'individu, elle est funeste à tout le peuple. J'aperçois de ce côté le principal péril de demain et, par suite, pour nous, le principal devoir d'aujourd'hui.

La science n'est qu'une lumière. Qu'importe qu'elle éclaire mon chemin, si je n'y veux pas marcher ? Qu'importe que les lois me donnent la liberté d'action, si je ne veux pas agir ? Je n'aurais à m'en prendre de ma propre défaillance, ni à une science que je n'aurais point su comprendre, ni à une liberté dont je n'aurais point su profiter. Et si, lassé de mon inertie, désespéré de moi-même, je me fais de mon infirmité une sorte de loi de salut public et me réfugie, comme on dit, dans le principe d'autorité, c'est-à-dire que, de ma volonté débile, j'en appelle aveuglément à la volonté d'un autre homme, je n'échapperai point encore par cet expédient à ma condition humaine, car ce qu'on appelle autorité n'est, en soi, qu'un mot vide, il n'est rien et ne peut rien. Il n'y

a d'autorité efficace que celle que crée la volonté commune et que soutient cette volonté. L'autre, qui procède de l'abdication de tous, n'est qu'un fantôme, un épouvantail, une armure qui sonne creux quand on la touche, qui chancelle, se disloque et s'écroule quand on la frappe.

S'il y a une science politique, j'oserais dire que c'en est le principal précepte, et pour revenir à vous, mon cher Directeur, c'est ce que vous avez appris à enseigner dans les commencements critiques de cette École, ce que nous devons continuer d'enseigner encore dans les jours heureux, car la vie sociale n'est qu'une alerte continuelle, et le sommeil y porte la mort. Si donc nous avons fait quelque chose, nous l'avons fait par là, et si, après nous, un jour, dans la France apaisée, prospère, donnant au monde de beaux exemples de liberté et de justice, continuant de peupler la terre de chefs-d'œuvre, quelque historien des temps difficiles cherche la trace des bons ouvriers qui, sans jamais désespérer de l'intelligence et du cœur de la jeunesse française, ont obscurément, modestement, creusé le sillon et ensemencé le champ, il trouvera une médaille commémorative de cette journée, il y lira votre nom et il personnifiera en vous toute votre École (1) ; nous aurons ainsi notre part collective dans l'honneur qui vous sera rendu ; mais vous aurez la première, la plus belle, et ce sera justice.

(1) Au revers de cette médaille, œuvre exquise de Roty, on voit une figure de la France, debout, tenant le drapeau d'une main, et de l'autre déposant une palme sur la chaire du professeur, avec cette légende :

*Scholæ in luctu publico ope indemnita conditæ
Virorum civiùmque nutritici Patria memor.*

L'ENSEIGNEMENT
DES SCIENCES SOCIALES

DANS LES UNIVERSITÉS FRANÇAISES

*Discours prononcé, le 3 novembre 1897, à l'ouverture
de l'Université de Lille.*

Je pense qu'en appelant à présider votre séance de rentrée un ami des Universités nouvelles, mais un ami étranger à votre Université lilloise, alors que vous trouviez auprès de vous, parmi vous, tant d'hommes mieux désignés par leur rôle dans la République, par la connaissance directe qu'ils ont de vos intérêts, de vos ressources, de vos affaires — votre Conseil a désiré, avant tout, que votre président consacrat l'idée fondamentale de votre institution et en définit, une fois de plus, le caractère tout ensemble scientifique et national.

L'Université est constituée à l'image de la science qu'elle sert, qu'elle enseigne, qu'elle propage, qu'elle développe : de la science, multiple comme les faits dont elle vit, les observations qu'elle recueille, les expériences qu'elle tente; une comme la loi — la vérité — où con-

duisent l'observation, l'expérience et la comparaison des faits.

Unité dans l'œuvre finale, diversité dans les éléments, ces caractères se marquent dans toute l'histoire de France, dans tous les monuments de notre génie national. Ils doivent, par conséquent, se réfléchir dans l'enseignement qui a pour objet supérieur de continuer cette histoire, de conserver ces monuments, de perpétuer ce génie en l'adaptant aux conditions nouvelles de la société.

Université, vieux mot français, belle idée française où se confondent l'universel et l'un. Nous ne l'avons pas, ainsi qu'on le répète trop souvent, empruntée au dehors ; nous l'avons retrouvée chez nous. Nous nous efforçons de la rajeunir selon notre génie. Ce n'est pas une momie desséchée que nous tirons des souterrains où elle gisait enfouie, pour la dresser, toute morte, en une vitrine de musée ; c'est le charbon, c'est le minerai d'une mine délaissée longtemps que nous tirons, avec les ressources de l'industrie moderne, pour les employer aux besoins de la vie moderne.

La première République, — vous le savez, Messieurs, vous avez tous lu les pages magistrales qu'a consacrées à cette histoire un de vos fondateurs (1), — la première République, s'identifiant et poussant à l'extrême, jusque dans la science et dans l'art, l'esprit d'unité de l'ancien État français, avait concentré toute la vie intellectuelle au centre, dans l'Institut ; c'était risquer de tarir les sources du fleuve qui coule magnifiquement entre les palais de notre capitale, mais dont les eaux viennent des montagnes, des forêts, des prairies de nos provinces.

La troisième République a corrigé tout à la fois et

(1) Louis LIARD, *l'Enseignement supérieur en France*. Paris, 1888.

complété l'ouvrage, en rétablissant les Universités, appelées à entretenir, à renouveler ces sources, à les maintenir fécondes et fraîches. Cette œuvre est maintenant en vos mains, Messieurs. Elle sera ce que vous la ferez, et, j'en ai la ferme confiance, vous ferez bien.

Votre existence, vos ressources vous viennent de la démocratie française. Ce n'est pas ici que j'aurais besoin d'y insister, dans cette grande, démocratique et libérale cité de Lille qui a su construire à la science et aux lettres des demeures si largement ouvertes à la lumière, si hospitalières à la jeunesse. Mais ici, comme partout, le plus humble des contribuables vous apporte son obole. Les Universités contractent en naissant une dette envers notre peuple. Que lui doivent-elles ?

Sans doute, et tout d'abord, des serviteurs utiles de la société et de l'État, légistes, professeurs, médecins, fonctionnaires, industriels ; mais ce n'est que satisfaire aux nécessités de la vie quotidienne. Il ne suffit pas de mettre en œuvre les ressources existantes, il faut en créer de nouvelles ; il ne suffit pas de marcher par la vitesse acquise, il faut créer de nouveaux foyers de mouvement ; pour que la vie continue, il faut qu'elle se transforme sans cesse ; c'est à vous d'y pourvoir.

Mais il ne suffit pas encore à l'homme d'entretenir la vie ; l'homme y veut la dignité. Il ne la trouve que dans la pensée, il ne l'atteint que par la réflexion sur soi-même, la haute culture intellectuelle. Autrefois, on disait du temps que l'on passait au collège : faire ses humanités. Je crains — et je souhaite ardemment que l'avenir me démente — que, malgré nos efforts, cette belle expression ne perde de plus en plus sa signification profonde et son exactitude. Je crains que notre société de plus en plus impatiente, hâtive, encombrée, pensant court, par-

lant bref, en style télégraphique, ne lisant que les dernières nouvelles dans la dernière édition du dernier journal, ne voyageant que de nuit afin de gagner du temps, mais ne trouvant plus ni le loisir ni l'occasion de rêver, de considérer le paysage, de laisser la nature humaine se reposer en nous et la nature des choses nous pénétrer de son fécond recueillement, je crains que notre société ne néglige de plus en plus, pour les connaissances immédiatement pratiques, ce commerce de langage et de pensée avec les grands morts qui ont exprimé de l'être humain, confus et grossier, ces choses sublimes : l'âme, la conscience humaine. Je crains que l'instruction donnée dans les collèges se précipitant, s'essoufflant vers les concours, n'ôte des études toute grâce, tout épanouissement de pensée, ne se renferme dans des formules de plus en plus abstraites et condensées, des étiquettes de choses mortes, des graines desséchées, des produits chimiques, des dates, des noms, un répertoire mnémotechnique de réponses à des questions commandées, administrativement.

C'est à vous de défendre les humanités, de les recueillir, de les conserver. Plus l'éducation du collègue s'encombre et se dessèche, plus nous devons donner, dans nos Universités, d'air et de clarté, appeler à nous les esprits curieux, aspirant à une intelligence plus directe, plus large du spectacle du monde ; plus nous devons proclamer, montrer que rien ne finit avec le collègue, que tout, au contraire, commence après le collègue : la vraie éducation humaine, celle qui apprend à l'étudiant à être à la fois soi-même et citoyen ; à être homme dans l'humanité et pour elle ; à devenir meilleur Français en France, à y maintenir la tradition de haute pensée, de pensée libre et de libre recherche. Il vous appartient de garder en honneur le travail désintéressé.

C'est calomnier notre démocratie que de la croire dépouillée d'aspiration vers l'idéal. Cet idéal couve en elle, elle en est agitée, elle l'attend; le péril même pour elle est de le chercher avec trop d'impatience, de donner trop vite créance à ses désirs et corps à ses imaginations. Mais elle le veut, elle en possède tous les éléments. Le génie du peuple français se dénaturerait s'il cessait d'être humain, universel; notre démocratie n'a qu'à être soi-même, c'est-à-dire la France consciente, pour s'approprier ce génie. A vous encore, Messieurs, de le dégager en fouillant la terre de nos vieilles provinces, la terre nourricière d'où est sortie la plante exquise et robuste qui fait notre admiration et notre gloire.

Nous ne diminuons ni la science ni le savant en rattachant la science au génie national, en fixant, pour ainsi dire, le savant sur la terre natale, et par les laboratoires que nous édifions à ses recherches et par les monuments mêmes que nous élevons à sa mémoire. Qui a plus agi, qui agit plus encore, après plus de deux siècles, sur la pensée française que le physicien Pascal? Qui peut dire les influences que, par contre-coup, par analogie, les méthodes, les exemples, les découvertes d'un Pasteur, transportées de l'étude des organismes vivants à l'étude des sociétés humaines, ont exercé sur nos sciences historiques et sur nos sciences sociales?

On décore ces sciences du beau nom de sciences morales; elles considèrent l'homme dans ses rapports avec ses semblables; elles sont par excellence les sciences de la cité. C'est ici qu'il importe au savant d'être de son temps et de son pays. Ce sont les sciences de la vie; il faut qu'elles entrent vivantes dans l'Université.

La vie! la vie! observée, aimée, recueillie de partout, répandue avec largesse, abondante, ardente, mais aussi

réfléchi et consciencieuse, pleine de lumière et pleine de devoirs, voilà ce que nous devons apporter, avant tout, dans l'enseignement de ces sciences, et ce qui en doit principalement ressortir pour nos élèves. Ce sont des sciences qui se forment. Leur reprocher de n'avoir point de doctrine fixe, c'est leur reprocher de n'être point achevées. Critiquer la contradiction, la mobilité des systèmes, c'est constater que l'on en est encore aux tâtonnements, aux hypothèses. La tâche serait trop aisée — et elle serait, soyez-en sûrs, depuis longtemps accomplie — si les problèmes humains se pouvaient résoudre en forme géométrique, par déduction de quelques axiomes. Mais ici la vérité ne se découvre que par échappées; elle est à la fin et non au commencement de l'étude.

Donc nous chercherons. Que trouverons-nous? Je n'ai point l'impertinence de le prédire. En matière scientifique, qui prétend faire des prophéties ne compose que des programmes; il ne dévoile point l'avenir, il met tout simplement le passé en prescriptions. Mais si nous ne pouvons préjuger les découvertes, nous en pouvons connaître et déterminer les conditions et les moyens. Je l'essayé avec vous, Messieurs, puisque vous m'avez convié à vous dire ce que je pense des affaires qui nous intéressent le plus.

Je ne prétends pas parler de choses que je sais. Que sais-je? Mais je parlerai du moins de choses que j'ai tenté d'apprendre et de comprendre, que j'ai étudiées par moi-même, vues de mes yeux, vécues en un mot.

J'enseigne depuis vingt-cinq ans l'histoire des relations de la France moderne avec l'Europe, et avant de rechercher cette histoire dans le passé, j'ai vu, dans une des crises les plus terribles que la France ait jamais traversées,

comment cette histoire se fait dans le présent. J'ai appris à lire les documents diplomatiques en voyant comment on les écrit, et j'ai appris à traduire les mots abstraits et ternes en réalités menaçantes et redoutables, lorsque j'ai éprouvé tout ce que la rhétorique glacée des chancelleries masque trop souvent de passions, de haines, de convoitises et de perfidies. Depuis vingt et un ans, je suis témoin, collaborateur de l'œuvre législative. J'ai vécu la vie des assemblées, et, sans me croire capable de faire des lois, j'ai été le spectateur très attentif, très intéressé de la façon dont elles se font. Si j'ai pu dans mon enseignement prononcer quelques paroles utiles, si j'ai écrit dans mes livres quelques lignes profitables, je le dois à cette expérience d'une vie, permettez-moi de le dire, tout imprégnée de réalité.

C'est l'excellence et la dignité de l'histoire de tirer de la vie scrutée, ressentie, l'intelligence, le sentiment, la vision de la vie passée; de tirer de cette vie passée, de tirer de la poussière humaine, de tirer de la mort même, je ne dis pas le mot de la vie, mais le mot de passe de la vie d'hier à la vie de demain et, sinon le secret de l'avenir, au moins le viatique de l'espérance. Labeur austère, labeur étrangement complexe et difficile et qui le deviendra de plus en plus; mais il n'y en a point qui ait plus glorieusement manifesté notre esprit national, constitué et transformé notre science française.

Nous avons nos maîtres et nos modèles, historiens qui comptent parmi les plus grands du monde, et de plus très français. Nous avons Guizot, organisateur des études historiques, en ce pays, qui a jeté les fondements, dressé le plan et construit quelques-unes des plus larges galeries de l'édifice; Michelet, qui a décoré avec splendeur cet édifice, Michelet, qui a percé les nuées, recueilli

les rayons du soleil et ressuscité des morts ; nous avons Tocqueville, Taine, Fustel, qui ont dressé la grande voie, la grande chaussée continue où nous faisons, après eux, notre étape.

La route est longue, l'haleine est courte et la charge pesante. Point d'histoire sans érudition, point d'érudition sans critique ; mais à mesure que l'on avance vers les temps modernes, l'érudition devient plus ardue, la critique plus compliquée. Il faut plus de maîtrise de soi-même pour se dégager des passions contemporaines qu'il ne fallait de perspicacité pour deviner les passions d'autrefois. Il faut plus de patience pour trier les documents qui encombrant les archives modernes que d'adresse pour ranger et classer les monuments mutilés de l'histoire ancienne ; une portée d'intuition plus puissante pour ordonner le chaos des matériaux contemporains, qu'il ne fallait de divination pour relier les fragments dispersés du passé. Cependant ces choix, ce groupement, ce ne sont que les préliminaires de l'ouvrage. Ils ne nous mènent qu'au seuil et au vestibule. Il faut comprendre et expliquer ; il faut non seulement exposer les objets, mais en rendre le caractère et la suite intelligibles. On l'attend de nous, et on en a le droit.

Or, comprendre le passé c'est le revivre ; l'expliquer, c'est le ranimer. L'histoire réelle ne s'est pas accomplie en vue des musées, des archives, des bibliothèques ; elle ne s'est pas écrite : elle s'est vécue comme se vit l'histoire qui se fait autour de nous, avec nous, en nous-mêmes. Ces documents desséchés sont la dépouille d'êtres incertains, agités, ballottés comme nous. Nous voulons nous les rendre proches ; je ne vois de moyen de les rappeler à la vie qu'en leur transfusant quelque chose de notre sang. L'historien prend la vie où elle est,

dans le présent, et il vivifie du souffle de son âme les âmes évanouies. Remonter ainsi le cours des générations c'est revenir au naturel des événements passés, en ajoutant à la réalité cette belle lumière que l'éloignement seul apporte, que les artistes sentent, perçoivent et rendent, qui donne aux choses leurs perspectives et leurs proportions, éclaire et met en relief les lignes principales, laisse les accessoires se dégrader dans l'ombre.

Je voudrais, Messieurs, avec nos maîtres, que cette conception de l'histoire ne s'appliquât point seulement à ce que, très à tort et très mal à propos, on renferme sous ce nom : les guerres, les négociations, les révolutions politiques, les intrigues des cours, les biographies ; je voudrais qu'elle s'étendit de plus en plus à l'étude de toutes les institutions que les hommes se sont données, de tout ce qui a été, dans tous les temps, la substance même de l'histoire, à l'étude de la vie sociale dans l'humanité.

Elle s'y impose. Nos révolutions ont jeté, par reflet, une clarté soudaine sur les profondeurs des révolutions passées. On y a découvert, par delà les cabales et les complots de quelques factieux, des crises économiques générales, des crises du travail et de la circulation des richesses, qui mettaient tout en branle dans la société et dont les conjurations n'étaient que le spectacle, dont les séditeux n'étaient que les acteurs. La définition fameuse des lois par Montesquieu a reçu alors tout son sens et pris toute sa portée. Les lois sont nées de ces grandes crises, elles ont amené souvent des crises nouvelles. L'histoire des institutions, l'histoire du droit, l'histoire des lois est devenue pour nous, sinon comme l'a déclaré un grand historien, la sociologie même, au moins la grande école, le laboratoire de la sociologie.

Un code de lois, au premier coup d'œil, ne présente qu'un recueil de définitions abstraites et de prescriptions sèches. C'est le dernier mot de l'esprit classique, au sens où le prenait Taine. Les hommes n'y paraissent point, pas même leurs ombres. L'homme, même tout abstrait de l'humanité, s'y échappe encore et s'y découpe en sous-abstractions de soi-même, aussi éloignées, aussi épurées si vous le voulez, de la réalité humaine, que la ligne et le point géométriques le sont des choses très concrètes que nous désignons de ce nom dans le langage de tous les jours : le point où je suis, la ligne de cette corniche, de ces montagnes. Ici c'est le mineur, l'époux, l'épouse, le tuteur, l'ascendant, le collatéral, le commerçant, le prévenu, l'accusé, le condamné. Mais sous ces termes généraux, sous cette épure de l'édifice, c'est pourtant de la société humaine, des hommes qui nous ont précédés, de ceux que nous coudoyons, de ceux qui viendront après nous, de leurs intérêts, de leurs affections, de leurs passions, de leurs besoins, de leurs travaux, de leurs droits, de vous et de moi, qu'il s'agit. C'est une société, c'est une civilisation qui s'est distillée, réduite à ses éléments simples et s'est analysée en ces articles de loi.

Voulez-vous remonter de l'analyse à l'objet réel, du rapport abstrait à la nature des choses dont il dérive ; voulez-vous rendre les lois intelligibles dans toute leur ampleur, dans toute leur efficacité, montrez-nous-en les origines ; traduisez les termes abstraits en choses vivantes, restituez en ces termes l'humanité complexe, ondoyante, mais familière, mais passionnée, que les rédacteurs, par nécessité de leur art, pour définir, classer et simplifier, en ont ôtée. Les juriconsultes savaient la vie ; ils ont légiféré pour des hommes qui la savent. Nous avons à l'enseigner à des jeunes gens qui l'ignorent.

Et quel plus fécond enseignement leur proposer que celui-là : l'homme créant son droit, édifiant sa civilisation? On s'extasie, dans les annexes des expositions, devant les petits décors en toile peinte et les figures de cire qui représentent l'histoire du travail humain; on s'arrête à contempler l'homme des cavernes aiguisant des silex, tirant du choc de deux pierres la première étincelle, et l'on admire le génie humain, partant de ce premier coup de main sur la nature pour arriver aux immenses machines pacifiques qui nourrissent des millions d'hommes et aux instruments de guerre qui, dans quelques minutes, fauchent la récolte humaine de plusieurs générations.

Combien plus noble et plus dramatique est le spectacle de l'homme tirant de son instinct social, obscur, inconscient encore, les lois qui font les sociétés civilisées; déployant, pour se dépouiller de sa quasi-animalité primitive, plus de constance et plus de génie qu'il n'en a fallu pour arracher de la mine le fer dont se construit la locomotive et le charbon dont elle s'alimente; luttant opiniâtrément contre soi-même afin de devenir soi-même; réprimant en son être confus, farouche, la faim, la convoitise, la luxure; domptant sa propre force, contenant celle d'autrui, fondant le respect de la faiblesse, le respect de la femme, du vieillard, de l'enfant, le respect du travail et de la propriété, la dignité de la vie, le droit enfin! Par quels combats, par quels chemins escarpés, l'humanité sanglante, exténuée, a-t-elle passé, traînant après soi le bloc de marbre brut dont l'artiste a tiré l'image pure de la loi! Que de sacrifices, que d'épreuves et de réflexions pour amener l'âme égoïste, avide, orgueilleuse, à chercher ses fins dans cet idéal arraché pour ainsi dire de ses entrailles par un enfantement plus labo-

rieux encore que celui des mères : la pitié, la justice !

L'histoire des lois nous fait, en quelques heures, parcourir les chemins où l'homme a rampé pendant des siècles, et nous le suivons à la peine, comme le voyageur, de la route qui s'élève en courbes lentes et savantes sur les flancs de la montagne, découvre les sentiers rocaillieux dessinés au bord des précipices et le long des torrents par les pieds nus et les sandales des hommes qui, les premiers, se sont ouvert les passages.

La loi s'est élaborée dans le passé comme elle s'élabore dans le présent. Les législateurs d'autrefois ont été des hommes, comme ceux d'aujourd'hui, mêlés à la vie de leur temps, et législateurs d'autant plus clairvoyants et bienfaisants qu'ils étaient mieux pénétrés de la vie contemporaine. C'est ainsi que je cherche à me les représenter, si je veux me rendre compte de leurs œuvres : non en toge, en rabat et perruque, immobilisés en portraits de galerie ou figés en statues de péristyle, mais à leur table de travail, près des fenêtres qui s'ouvrent sur la rue où passe la foule des hommes.

C'est toute la tragédie, toute la comédie humaine que met en scène sous nos yeux l'histoire de nos lois. Ne craignons point de le dire et de le montrer. La loi naît du conflit des passions humaines, et nous l'enseignons à des hommes qui la retrouveront, tout animée de ces conflits, dans les études de notaire, dans les études d'avoué, dans les tribunaux. Elle nous vient de la vie, elle retourne à la vie, ne la desséchons pas au passage.

Ne laissons pas aux seuls avocats le privilège de vivifier le droit. Ne laissons pas aux moralistes, aux romanciers, aux dramaturges le privilège de poser, dans leur réalité poignante, les questions qui touchent du plus près l'être humain, puisqu'elles l'atteignent dans son travail, dans

son bien, dans sa liberté, dans ses affections, ses convictions, sa famille. Un Balzac, un Dumas fils, — je ne parle que des morts, — ont tiré de ces conflits des intérêts et des passions leurs ouvrages les plus pathétiques, et s'ils ont soulevé tour à tour tant de discussions et tant d'applaudissements, c'est qu'ils traduisaient en récits, en spectacles, des problèmes qui agitaient tous les esprits, et qu'ils les mettaient, par cette traduction palpitante en langue vulgaire, à la portée de toutes les intelligences et de tous les cœurs. Notre littérature vit de ces problèmes, elle en vivra de plus en plus. Si elle doit se rajeunir et prendre une figure propre au temps que nous traversons, c'est qu'elle saura retrouver dans nos crises sociales une forme nouvelle des drames éternels de la passion et de la misère humaine.

Osons, Messieurs, dans les rencontres, nous inspirer de ces exemples : notre temps veut apprendre comme il veut vivre ; il faut, pour l'enseigner, lui parler son langage ; ce n'est pas introduire le drame et le roman dans nos salles de cours, c'est y amener l'histoire et la réalité.

Prenons y garde d'ailleurs. Si nous ne savons point appeler l'intérêt et le captiver, si nous n'arrivons pas à vivifier nos méthodes, les esprits jeunes nous échapperont.

Je vois nos jeunes philosophes, nos jeunes jurisconsultes incliner, par une curiosité naturelle et un sentiment juste des besoins de notre temps, vers l'observation des sociétés humaines, les modernes surtout, et l'étude de l'art social appliqué aux crises de l'industrie et du travail. Nous ne devons point les laisser s'engager seuls dans ces voies encore obscures et périlleuses, qui côtoient des abîmes. J'aperçois là, avec un pli du temps présent, une indication importante pour nos Universités.

Nulle part, plus qu'en ces études sociales, l'isolement n'est redoutable; nulle part nous ne devons tenir la jeunesse plus en garde contre ces deux défauts flatteurs à l'orgueil, flatteurs à l'impatience, et, avouons-le, très insidieux à notre race : l'*a priori* et l'à peu près, l'un qui fausse la conception, l'autre qui dénature la recherche; tous deux qui vicent la méthode en plaçant au commencement ce qui doit être à la fin; en transformant nos aspirations, nos désirs, nos passions en principes absolus; en substituant l'illusion à l'induction; en abaissant notre art à prouver, par des faits expressément choisis, une doctrine préconçue, alors que la seule doctrine vraie, la seule scientifique est celle qui ressort des faits patiemment, librement observés.

C'est ici que le voisinage de nos cours devient aussi fécond qu'il semble nécessaire. Il faut que, s'il veut faire de la sociologie, le jeune historien fréquente l'école de droit et s'y pénètre de la substance sociale de l'histoire; il faut que le jeune jurisconsulte fréquente les cours d'histoire et y apprenne à démêler l'humanité vivante sous la lettre des lois; il faut que le jeune philosophe sache du droit et de l'histoire, s'imprègne de réalité humaine, et apprenne à connaître, par les conditions mêmes de la vie des sociétés, les conditions possibles des réformes sociales.

Tout est lié dans les choses humaines, et il n'y a qu'une méthode pour en acquérir la connaissance. L'art social ne se forme point autrement que la médecine ou l'histoire. S'il doit y avoir un jour une science sociale proprement dite, ce sera par l'application, aux faits sociaux, des procédés des sciences exactes, des sciences de la nature.

En premier lieu, l'observation. Nous avons trop sou-

vent le spectacle d'une théorie qui, flottante et superbe, s'en va d'un côté, comme un ballon poussé par le vent qui passe, et d'une société qui continue, dans une direction différente, sa marche terre à terre, courbée sur le sol où l'on naît, où l'on vit, où l'on meurt. Suivons-la, Messieurs, entrons dans la caravane. — Ce sont ici des mouvements qui ne découvrent leurs lois qu'à ceux qui marchent, et des contrées que l'on n'explore point à vol d'oiseau.

Si brèves ou si prolongées que doivent être les crises de ces sciences futures, elles n'en sortiront que par les voies qu'ont suivies les autres sciences; elles ne se dégageront que par l'œuvre de vrais savants, ceux qui ne promettent rien, qui donnent beaucoup; qui doutent souvent — surtout d'eux-mêmes; — qui ne laissent rien à l'arbitraire; qui ont la patience de scruter les infiniment petits, ces artisans anonymes de la vie et de la mort, mais qui ne les détachent point de la vie universelle, qui cherchent au contraire dans leurs évolutions imperceptibles une concordance avec les mouvements de la nature entière, découvrent dans la goutte d'eau l'image du monde et lèvent les yeux de leur microscope pour regarder aux astres. Ceux-là, qui poursuivent la vérité pour elle-même, n'arrivent à servir l'humanité qu'à force de désintéressement dans l'étude de la nature. La nature ne livre son secret, la loi qui permet d'exploiter ses forces cachées, qu'à ceux qui sont à la fois subtils et minutieux dans les recherches, larges dans la comparaison, hardis dans l'induction maitresse qui dégage les rapports souverains des phénomènes. L'intelligence n'a pas d'autre voie pour atteindre à la vérité. Il n'est d'observation et d'expérience que du particulier; il n'est de science que du général.

Mais si la méthode est la même pour les sciences sociales que pour les autres, l'application aux phénomènes sociaux en est infiniment plus laborieuse. Personne ne l'a mieux montré que le penseur puissant et original qui, récemment, inaugurerait par un cours de méthode appliquée à la sociologie un collège libre où les différents systèmes devaient être exposés concurremment, chacun par ses adeptes (1).

Le premier objet de l'étude, c'est un état social considéré dans tous ses éléments.

« Or un état social est le produit de siècles d'efforts : il ressort de la nature même des hommes. » Il succède à des états sociaux antérieurs, dans la même nation, et il faut voir par où il s'y rattache, par où il s'en sépare, ce qu'ils ont de commun ; il confine à des états sociaux contemporains dans des nations étrangères, et il faut voir par où il en diffère, par quoi il y ressemble, ce qu'ils ont d'identique. Il faut avoir des vues exactes et lointaines, dans le temps, dans l'espace, sur toute l'histoire du passé, sur toute l'économie du présent. C'est le seul moyen d'éviter l'erreur fondamentale, l'erreur sans remède ; attribuer à une cause passagère et mobile, que l'on peut modifier par un acte arbitraire, des phénomènes très anciens, très continus, très généraux, qui tiennent aux conditions permanentes de l'histoire d'un peuple, aux conditions générales du travail et de la diffusion des richesses dans toutes les nations, à une époque donnée. « Pour connaître la nature, a dit un grand naturaliste, il ne faut que la comparer avec elle-même. On attribue certaines fonctions à de certains organes, sans s'être informé si dans d'autres êtres, quoique privés de ces

(1) Th. FUNCK-BRENTANO, *La science sociale*. Paris, 1897. Première partie : *Méthode et principes*.

organes, les mêmes fonctions ne s'exercent pas (1). »

En outre, les éléments dont un état social est formé sont humains, c'est-à-dire complexes, passionnés, envahissants, comme l'appétit, fantasques comme l'imagination, inconscients comme l'instinct. Ce qu'on nomme ailleurs les impondérables — cette réserve de l'erreur — et que l'on néglige, est ici ce qui compte le plus. On opère en flottant, pour ainsi dire, sur un élément plus mobile que la mer, une mer qui a ses tempêtes et ses débordements, mais qui ne règle point ses marées sur la gravitation immuable des mondes. C'est l'honneur de ces études, c'en est aussi la difficulté d'avoir pour objet essentiel d'observation et d'expérience l'être humain souffrant, libre et conscient. Les phénomènes de la nature se laissent enchaîner, décomposer : ils laissent pour ainsi dire extirper d'eux-mêmes les forces dont ils procèdent et qu'ils ne connaissent pas. Ces phénomènes n'ont point de conscience, ils n'ont pas besoin de justice ; ils n'ont ni affections, ni haines, ni besoins, ni charité, ni souvenirs, ni espérances, ni enfants, ni femmes, ni vieillards, ni tombeaux. L'homme est la cause constante des phénomènes sociaux ; il le sait, il le saura de plus en plus.

Je m'adresse à vous, jeunes gens, que ces études attirent et que tente cette œuvre virile, et je vous dis :

Ne vous usez pas à la besogne subalterne et vaine de recueillir çà et là des faits isolés pour confirmer, après coup, des lois prétendues, que vous croyez avoir découvertes, *a priori*, dans votre cerveau ; ne cherchez pas, davantage d'autres faits isolés pour infirmer des propositions d'autrui qui vous déplaisent, parce qu'elles

(1) BUFFON.

dérangent vos combinaisons préférées. Apprenez à sortir de vous-mêmes, à voir de vos yeux, avec attention, avec suite, avec ensemble. Considérez avant tout la société vivante, telle qu'elle est. N'essayez pas plus de créer en vous une nature humaine selon vos rêves que vous ne créez dans vos laboratoires de physiologie un corps humain, par imagination. Il ne s'agit pas de ce que vous êtes, de ce que vous désirez; il s'agit de ce que sont les autres et de ce dont ils ont besoin. Si vous êtes des hommes comme eux, si vous possédez en votre intelligence un merveilleux miroir qui ne reproduit pas seulement la forme des choses, mais en recueille la vie même palpitante, ce n'est pas pour refléter sur la foule votre propre image, c'est pour recevoir en vous les battements du cœur des hommes.

Vous voulez soulager leurs souffrances, ressentez-les avec eux; vous voulez les aider à gouverner leurs passions, c'est par leur raison et non par la vôtre que vous y arriverez; vous voulez connaître et comprendre les choses sociales : ouvrez les yeux!

Ouvrez-les largement, d'un regard qui porte jusqu'aux profondeurs et traverse les ombres. Ouvrez-les sur les ateliers, sur les demeures. Ouvrez-les sur les âmes. C'est le premier chapitre de l'ouvrage. Si pesantes que soient ici les causes matérielles, les causes morales sont plus actives encore. C'est le corps qui est frappé le plus souvent; c'est toujours l'âme qui souffre. Il n'y a pas, même quand le soleil brûle, quand la terre se dessèche, quand l'eau manque, que la peste sévit, il n'y a pas de questions sociales pour les troupeaux de bêtes; il n'y en a pas plus pour la république des fourmis que pour l'anarchie des monstres marins. Ils succombent terrassés, stupides. L'homme proteste, s'insurge, se débat contre le mal et

contre la mort. C'est pourquoi observer et comprendre ne suffit pas. Il faut aimer. Ouvrez les cœurs !

Vous aurez fait peu de chose si vous n'avez observé l'homme que dans son travail et dans ses besoins matériel, et si, distrayant de cet être vivant ce qui est son être même, vous le découpez en figures géométriques, sans chair, sans couleur, vous ne considérez plus en lui que le consommateur, le producteur, fantômes que vous pourrez plier impunément à vos combinaisons, mais où nul d'entre nous ne saura voir un homme qu'il ait connu, où nul homme ne saura se reconnaître. L'homme de la science sociale, c'est l'homme tout entier ; c'est surtout l'homme secret, l'homme intime qui se refuse au curieux, qui ne s'ouvre qu'à l'ami. Il faut que l'observation se double de fraternité.

Donc, n'observez pas en professionnels. Ne soyez pas fiers de vos connaissances ; vous auriez tort, et, croyez-moi, le sujet que vous aborderez sera toujours plus fier que vous. Vous étudiez les questions sociales, il les éprouve ; vous les raisonnez, il les souffre. Vous touchez à la vie humaine dans ce qu'elle a de plus poignant et de plus douloureux, il vous faut d'autres instruments que les scalpels, les balances et les microscopes. Le rayon qui perce les murailles, c'est ici le rayon qui, partant du cœur, atteint le cœur, c'est le désir ressenti, le désir communicatif de bien faire et de voir vrai, c'est l'intelligence éclairée par la bonté.

Ce n'est pas seulement notre méthode, c'est notre devoir. Comprenons que par le progrès même des connaissances, par la diffusion que nous avons donnée à l'instruction publique, nous avons provoqué un terrible éveil de l'intelligence et de la conscience populaires. Les solutions que nous devons nous refuser à nous-mêmes, aussi long-

temps que nous ne les jugeons pas scientifiquement prouvées, le peuple, qui simplifie nos méthodes comme il simplifie toutes les choses, les exige, les préjuge, et, comme les faits n'y répondent point, sa déception est immense et il nous accuse de l'avoir trompé. Il y a plus. Tout progrès dans nos connaissances développe plus de désirs et engendre plus de besoins qu'il n'en satisfait. Tout progrès dans la réflexion éclaire plus l'homme sur la misère de sa condition qu'il ne l'aide à s'y résigner. Il faut, oserai-je vous dire, que non seulement la société corrige les maux qu'elle a causés par nécessité de vivre, il faut qu'elle se fasse pardonner jusqu'à ses bienfaits.

De toutes les misères de l'humanité, celle dont elle souffre le plus, celle qui reste, pour notre grandeur et notre infirmité, comme l'aiguillon impérieux de la civilisation, c'est le besoin de justice. Il subsisterait encore dans l'homme, exigeant et insatiable, alors même que le besoin de bien-être y serait, par prodige, entièrement satisfait. La mort demeure indomptable, et l'homme demeure indomptablement révolté contre la mort. N'ayant rien de plus fort à lui opposer, il veut au moins quelque chose de plus juste à mettre au-dessus, au delà d'elle. Notre âme tend au bien comme notre corps respire. Nous ne pouvons réaliser le bien absolu, ne nous décourageons pas de chercher le mieux. Le voudrions-nous que nous ne le pourrions pas. Je vois bien un lieu où il n'y a ni anxiété, ni problèmes; c'est l'astre mort qui tourne autour de nous et jette, par reflet, sa lumière froide sur le sommeil des hommes. Mais ici, où l'on vit, où l'on veille, nous sommes condamnés à nous interroger sans fin sur le secret du monde, à interroger sans fin l'univers sur le secret de notre destinée. Si c'est la con-

dition naturelle, c'est aussi le commandement supérieur de la vie.

Sans doute, et bien des fois, j'ai dit en moi-même, avec le grand penseur qui, dans le siècle de la science, a écrit le poème douloureux et sublime du savoir humain, notre cher Sully Prudhomme :

Hélas ! à qui d'entre eux faut-il que je me fie ?
A ceux qui, terrassant toute sublime envie,
Marquent à la pensée un poste humble, mais sûr,
Et l'arment d'un regard d'exacte sentinelle,
Ou bien à ceux qui font de l'espérance une aile
Pour aller toucher Dieu sous son rideau d'azur ?

Écoutons ces deux voix, Messieurs ; toutes deux sont humaines, et chacune, en son langage, nous exhorte à accomplir notre destinée. Elles nous appellent où nous devons agir, où nous devons aspirer. L'homme est lié à la terre : il faut qu'il la connaisse, il faut qu'il la maîtrise ; mais l'homme n'est jamais plus complètement humain, plus soi-même, que quand il réclame une vérité qui ne passe point et qui, tout à la fois, illumine son intelligence et apaise son cœur. N'étouffons pas cette réclamation sacrée. Si l'âme a rompu la voûte de cristal glacé où les anciens enfermaient notre univers, c'est pour s'élançer d'un plus libre essor dans la sphère infinie que projette autour de nous la pensée.

L'ENSEIGNEMENT
DE
L'HISTOIRE DIPLOMATIQUE

L'histoire de la diplomatie, c'est-à-dire l'histoire des rapports entre les nations et les États, n'est qu'une branche de l'histoire générale. Elle est inintelligible sans cette histoire, elle perd son sens et sa portée si on l'en détache. Mais si elle exige, pour être comprise, la notion de l'ensemble, elle exige, pour être apprise, une étude particulière. Elle présente des difficultés qui lui sont propres. Ce sont des questions de nuances, mais ces nuances sont assez marquées. Il va sans dire que cette partie de l'histoire réclame les mêmes connaissances et les mêmes aptitudes que les autres parties. On ne peut l'aborder sans être rompu à la méthode et à la critique. Ce sont les conditions nécessaires; elles ne sont pas suffisantes.

Le premier point, comme en toute étude d'histoire, c'est de dégager les causes générales, d'établir le lien des événements et de faire ressortir l'action des hommes. C'est là que les difficultés paraissent. Elles résident toutes dans les sources. Ces sources sont de deux sortes. Il y a, pour employer le mot technique, deux *fonds* très diffé-

rents dans les bibliothèques et les archives où nous devons rechercher les choses et retrouver les hommes.

Le premier fonds se compose des documents diplomatiques proprement dits : traités, protocoles, notes, instructions, dépêches, rapports. Ce sont les pièces d'État, les textes qu'il s'agit d'éclairer, les matériaux de l'édifice qu'il s'agit de construire. Le second fonds comprend les documents personnels, les correspondances intimes, les souvenirs des acteurs et des témoins. Dans le premier nous trouvons les pièces de la négociation, dans le second les négociateurs. Le premier nous donne la diplomatie officielle, le second la diplomatie personnelle. Dans le premier nous avons les affaires d'État, dans le second les hommes d'État. Les affaires sans les hommes sont lettres mortes, et notre objet est justement de faire comprendre les affaires en faisant revivre les hommes.

Entrons dans le premier fonds. Tout y est grave, sévère et silencieux : c'est le silence de la mort et la gravité de l'ennui. De cette prodigieuse mêlée du monde, de ce grand conflit des peuples, de ces luttes ardentes des hommes, il ne reste guère en ces pages desséchées que des procès-verbaux arides et des formules stériles. La pensée se dérobe, le langage se délaye, l'homme s'évanouit. Rien que des termes abstraits et des phrases de convention. Là où le monde a connu un Richelieu, un Frédéric, un Napoléon, vous ne trouverez que les *Cabinets* de Paris ou de Berlin : le roi, le gouvernement, l'ambassadeur, jamais l'homme. Une tragédie de Campistron diffère moins d'un drame de Shakespeare que ceci ne diffère de la réalité. Ces textes semblent écrits plutôt pour être devinés que pour être compris ; on y a multiplié les sous-entendus, ils ont plus d'intérêt par ce qu'ils cachent que par ce qu'ils montrent. « La poli-

tique, écrivait Fiévée, c'est ce qu'on ne dit pas. » La diplomatie est la quintessence de la politique. L'analyse d'un verre d'eau puisé au bas de la chute du Niagara ne vous donne pas plus l'idée de cet imposant phénomène que la lecture de ces pièces ne vous donne la notion de la vraie diplomatie : vous n'en avez que l'anatomie. L'historien est ici dans la situation d'un moraliste qui, voulant étudier les passions humaines à travers les débats de quelque grand procès, une affaire de séparation de corps, ou de captation, par exemple, serait réduit aux conclusions des avoués et au libellé du jugement. Ces pièces n'éclairent pas l'histoire ; il faut au contraire qu'elles en soient éclairées. Nous cherchons la lumière et nous entrons dans le second fonds.

Ici tout change. Tout à l'heure le classement était trop méthodique, ici nous ne trouvons plus de classement. La vie nous échappait à travers les formules trop strictement enchainées de l'algèbre officielle ; elle menace de nous échapper encore, mais en se dispersant. D'un brouillard terne, blafard et uniforme qui éteignait les couleurs et noyait les contours, nous tombons dans un foyer d'étincelles qui se brisent et s'éparpillent sur des fragments de miroirs brisés. Le propre de ce fonds est de contenir des pièces dépareillées, des documents incomplets et des titres apocryphes. Nous avons ce qui reste des acteurs et des témoins : beaucoup d'entre eux n'ont rien laissé, et ceux qui ont laissé quelque chose ne se sont point préoccupés de former une collection. Des acteurs, nous avons des lettres et des mémoires. Les lettres sont adressées à des confidents ou à des partenaires. Il était inutile d'instruire les premiers du fond des choses, il était dangereux d'en instruire les seconds. On écrit aux premiers comme à des gens qui savent ; aux seconds,

comme à des gens auxquels on cache son jeu. Une partie de ces lettres nous donne les détails de l'action, une autre partie nous en présente l'apparence. Le fond et la réalité nous échappent presque toujours. Ce n'est pas seulement parce que les auteurs de ces lettres jugent superflu de s'expliquer sur leurs intentions, c'est plus souvent encore parce que ces intentions leur demeurent ignorées à eux-mêmes. Il y a bien peu de politiques dont on puisse dire ce que M. Mignet a dit de Richelieu : qu'il eut les intentions de toutes les choses qu'il fit. Très souvent leur pensée se forme et se développe avec le courant qu'ils suivent, et il faut la retrouver à travers des méandres sans nombre. Elle se dissipe, il faut la rassembler; elle se dérobe, il faut la ressaisir. Ajoutez que, confidents ou partenaires, tous les correspondants sont des contemporains, c'est-à-dire qu'ils sont au fait des choses générales, qu'ils vivent dans le courant, et qu'on se borne à les entretenir de l'affaire présente. On n'a de l'histoire totale que l'incident et le menu. Cependant quelques-uns ont laissé des mémoires, ils ont pris la peine de réunir leur œuvre et de nous la présenter dans son ensemble; c'est une bonne fortune, mais presque tous ces mémoires sont rédigés à distance, l'auteur s'y présente non tel qu'il a été, mais tel qu'il veut être vu; il nous donne, en général, non ses intentions réelles, mais celles qu'il prétend se faire attribuer. Ces grands acteurs ne se dégagent jamais de leur rôle. Ils sont toujours sur la scène et devant le public. Ils négocient encore avec la postérité.

Si des acteurs nous passons aux témoins, les difficultés se multiplient. Ceux-ci n'ont vu que ce qu'ils ont surpris ou ce qu'on leur a montré. Ils se trompent, ils ont été trompés, et ils trompent très souvent ceux qui se fient à eux. Ils se plaisent aux menus traits, aux anecdotes, aux

scandales, aux petites explications des grandes affaires. Notre premier fonds nous jetait dans l'abstraction, celui-ci nous précipite dans le commérage.

Enfin, correspondances officielles ou correspondances privées, les documents s'entre-croisent, se mêlent, s'enchevêtrent; la diplomatie est ondoyante et diverse à l'infini, elle a tous les masques, tous les fards et tous les déguisements : dépêches, rapports, lettres particulières, lettres confidentielles, billets; agent public, agent secret, police et contre-police; qui n'est pas expert s'égaré en ce dédale, et le plus expert s'y embrouille plus d'une fois. Il y a eu un temps où l'on interceptait les lettres : les gouvernements écrivaient des lettres destinées à être interceptées. Les contemporains s'y perdaient; l'histoire a grand'peine à s'y reconnaître.

Il faut donc rendre la vie aux textes; il faut retrouver les hommes, reconstituer leur caractère et rétablir la suite de leurs idées. Il faut compléter et critiquer les deux fonds l'un par l'autre. C'est sans doute un travail qui se présente en toute investigation historique; mais voici ce qu'il y a de particulier dans celle-ci. La critique de ces documents est impossible si l'on ne sait pas comment ils ont été faits. Je n'entends pas seulement dire où, par qui, à quelle époque, dans quelles circonstances; cela est indispensable à connaître, mais cela ne suffit pas. Les procédés de la diplomatie, le genre de vie des diplomates, l'organisation des chancelleries et des ambassades, la façon dont on recueille les informations, rédige les correspondances, conduit les conversations, bref la raison et la manière d'être de tous les actes que nous retrouvons traduits ou interprétés dans les formes propres à la diplomatie, voilà ce qu'il faut savoir, ce qu'il faut avoir vu, senti, vécu, pour que les textes reprennent

leur sens réel, et les témoignages leurs proportions.

Il faut avoir suivi une négociation, connu par soi-même une ambassade et un cabinet, voyagé, vu les étrangers, fréquenté les diplomates et traversé au moins ce petit monde à part, qui est le même dans toute l'Europe, et qui partout ne ressemble à aucun autre, pour appliquer à nos sources cette critique féconde qui vivifie les eaux dormantes et filtre les eaux troublées. Il faut savoir par quelles transformations passe la pensée primitive et vivante de l'homme d'État, avant de se présenter à nous sous les apparences sous lesquelles nous la rencontrons. Il faut savoir démêler les volontés à travers les nuances multiples du style des instructions et des dépêches. Il faut connaître la clef des sous-entendus habituels. Il faut se rendre compte des divers ordres de faits auxquels correspond chaque ordre de documents. Il faut avoir appris comment un protocole résume une conférence, ce qu'on y met, ce qu'on y omet. Ce sont les seuls moyens de remonter des documents aux faits, de la traduction au texte, de la lettre à l'esprit, de l'apparence à la réalité. Qui n'aura point formé et aiguisé sa critique par cette expérience risquera de marcher à tâtons, de trébucher sur les obstacles, ou, ce qui peut-être est plus grave encore, de les côtoyer sans les apercevoir. Toute la science et toute l'habileté du monde n'y suppléeront pas.

Un talent, même très supérieur, ne peut tenir lieu des connaissances acquises et du tact particulier que le frottement des hommes et le spectacle des affaires peuvent seuls nous donner. Un historien sérieux, savant, possédant même à fond les procédés de la critique générale, nous présentera un exposé exact, nourri, consciencieux des faits; il dépouillera soigneusement les pièces de son dossier, il exposera clairement les événements qu'il aura

classés avec méthode ; mais la vie fera défaut, les hommes échapperont ; il aura produit un inventaire plus ou moins complet, il n'aura pas fait de l'histoire. A côté de lui, le lettré, le fouilleur, le curieux se perdra dans les anecdotes et les digressions ; il nous montrera des hommes, mais les affaires lui échapperont. Vous aurez avec le premier l'analyse de la pièce, avec le second, la chronique de la coulisse, mais vous n'assisterez point au drame, et la personne de l'acteur se dérobera toujours.

Voulez-vous des exemples et des noms ? Voici un savant allemand très connu, travailleur infatigable, qui a dépouillé toutes les archives d'Europe, fouillé toutes les bibliothèques, qui ne s'arrête jamais, qui recommence sans cesse et complète son œuvre, qui a la passion du détail et discute les faits dans des monographies érudites avant de les classer en leur lieu dans son livre ; je parle de M. de Sybel. Son ouvrage, — toutes réserves faites à notre point de vue français sur l'esprit et les jugements, — son ouvrage est un de ceux qui comptent le plus pour l'histoire de l'Europe de 1789 à 1801 ; il est impossible d'étudier cette histoire sans l'avoir lu et annoté. Après l'avoir lu, vous avez une notion des choses, vous ne connaissez ni ne voyez les hommes. Vous avez des textes, des citations, des dates ; vous savez ce qu'ont voulu faire ou ce qu'ont fait le *ministère* prussien ou le *cabinet* de Vienne, mais les peuples, leurs passions, leurs caractères restent dans le vague et la pénombre.

Voici, au contraire, un écrivain qui a excellé entre tous à ressaisir la vie et à reconstituer les caractères ; il n'a cherché dans ses écrits qu'à retrouver les hommes, et il nous a rendu avec un art merveilleux des physiologies aussi diverses que celles de Pascal, des solitaires de Port-Royal, de Chateaubriand, des femmes du dix-

huitième siècle : c'est le maître en biographie historique, Sainte-Beuve. Il a voulu faire une biographie de Talleyrand; il y a consacré des recherches longues et minutieuses, il a tout vu, tout appris, tout su, sauf un point, et c'était l'essentiel : — il n'a ni pénétré ni rendu dans Talleyrand l'homme d'État et le négociateur. C'est que Sainte-Beuve, qui savait tant de choses et avait traversé tant de mondes, ne savait pas ces choses et n'avait pas connu ce monde-là.

Lisez le récit des négociations dans l'œuvre inachevée de Rulhière, dans le *Charles I^{er}* et le *Cromwell* de Guizot, dans l'*Histoire de la rivalité de Frédéric II et de Marie-Thérèse* par M. le duc de Broglie, dans Thiers enfin; je ne prétends pas que la critique n'y ait rien à reprendre, et je fais en particulier d'expresses réserves sur le fond de l'histoire de 1813 et du congrès de Vienne dans le *Consulat et l'Empire*, mais comme ces récits sont clairs et animés, comme on y voit les événements sortir de l'action des hommes et les hommes se mouvoir au milieu des événements ! C'est que ces auteurs ont éprouvé la vie des affaires, que les documents se réveillent entre leurs mains, et qu'ils savent rendre, pour les avoir sentis par l'expérience, les rapports et les proportions des choses et des gens. Si l'on est à la fois un savant, un penseur et un écrivain de premier ordre, on compose, comme l'a fait Mignet, un ouvrage qui est un modèle dans l'art d'exposer les négociations; puis on résume la raison d'être des événements et le caractère des personnages dans une *Introduction* qui est un des chefs-d'œuvre de la littérature historique.

Je n'ai point cité les classiques du genre, les Bougeant, les Flassan et le premier d'entre eux, le plus fécond et le plus savant, Le Dran. C'est que ces bénédictins de la

diplomatie sont des érudits plutôt que des historiens. Ils ont écrit pour les hommes d'État et pour les diplomates, c'est-à-dire pour des lecteurs avertis. Ils ne se sont donc nullement préoccupés de leur expliquer ce qu'ils savaient par eux-mêmes et de leur faire voir ce qu'ils se figuraient aisément en lisant les mots. Ils ont écrit dans les archives, pour les chancelleries. Ils ont laissé des documents pour l'histoire, et non des histoires. Leurs travaux rappellent les récits que les états-majors font des grandes campagnes. Le lecteur qui n'est pas du métier n'y trouve ni la guerre ni les guerriers. Pour les lui rendre et les lui faire voir, il faut les avoir vus soi-même, il faut de plus savoir choisir, peindre et raconter comme l'a fait Jomini.

Telles sont les difficultés particulières de ce grand sujet de l'histoire diplomatique. Je les connais pour les subir, et si j'y insiste tant, c'est que, pour moi, le plus clair résultat de trente années d'études, de voyages et d'enseignement, est de me les avoir fait apercevoir. Je crois que cette expérience est nécessaire aux autres comme elle me l'a été à moi-même, que tous ceux qui entreprennent d'étudier la diplomatie dans l'histoire doivent acquérir une expérience analogue, et que ceux qui la possèdent font bien de l'enseigner aux autres. Je crois donc qu'il est bon d'avoir un enseignement de l'histoire diplomatique. Si parmi nos jeunes historiens il s'en trouve qui aient le goût et l'aptitude de ce genre d'études, il faut leur donner ces notions indispensables que les livres et les recherches d'archives ne donnent point; il faut suppléer à l'expérience personnelle qui leur manque, et leur montrer la nécessité de voir, de voyager et de se frotter au monde avant de toucher à cette partie de l'histoire, qui, plus qu'aucune autre, se fait dans le

monde et par le monde. Si parmi nos jeunes diplomates il en est qui, plus tentés par le spectacle des choses que par l'action, se sentent la vocation historique, il faut leur montrer la distance qui sépare l'historien du politique, la méthode de l'habileté, l'histoire de la chronique et des mémoires.

Enfin, cet enseignement a une raison d'être nationale. Cette science est par excellence une science d'État. L'enseignement de l'histoire diplomatique fournit aux futurs diplomates une série d'expériences bien déterminées et une série de notions qui leur sont indispensables. Les études ne peuvent leur donner les qualités personnelles qui sont nécessaires au négociateur; elles ne peuvent remplacer l'expérience, qui ne s'acquiert que par le long usage des hommes, et l'éducation toute particulière qui ne se fait que dans ce monde particulier. Mais elle leur apprend les faits, elle leur démêle les idées. L'histoire qui se fait pour l'avenir ne vit pas d'autres éléments que celle qui s'est faite dans le passé. Ici, plus qu'ailleurs encore, l'histoire vit de traditions. S'il y a une éducation que rien ne remplace et qui ne s'acquiert que dans la carrière, il y a une instruction méthodique à laquelle tout le tact du monde ne supplée pas et qui ne s'acquiert que dans les livres et les écoles. Un grand historien, qui avait vu la diplomatie de près et la jugeait de haut, Tocqueville, écrivait à un jeune attaché d'ambassade : « L'histoire en général, et en particulier celle des principaux traités, c'est *le bréviaire d'un diplomate*. Tu ne connaîtrais que cela très à fond et imperturbablement, que tu serais déjà plus capable de ton nouveau métier que beaucoup de ceux qui le font depuis longtemps ou ont l'air de le faire. »

L'INDIVIDU ET L'ÉTAT (1)

I

Qu'est-ce que l'individu? — Tout, répondent ceux que l'on qualifie d'*individualistes*; car, sans les individus, il n'y aurait ni la société, qui est la collection des individus, ni l'État, qui est la forme organisée de cette société. — Que doit être l'individu? — Rien, répondent à l'unisson les socialistes et des doctrinaires que l'école, en son jargon barbare, appelle *étatistes*; car la société est la cause finale des individus, et l'État la cause finale de la société. Les docteurs se donnent pour mission de déterminer cette cause finale, quand ils écrivent, et d'y subordonner les individus, quand ils exercent le pouvoir. Les individus se refusent, naturellement, à la démonstration; et comme il s'est trouvé un nombre considérable de docteurs pour assigner à l'individu, à la société, à

(1) *L'Idée de l'État*, essai critique sur l'histoire des théories sociales et politiques en France depuis la Révolution, par M. Henry MICHEL, 1 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1896. — Th. FUNCK-BRENTANO, *la Politique*, 1 vol. Paris, Rousseau, 1893. Voir, en particulier, les premiers chapitres : L'État et le peuple; la Constitution réelle et la Constitution écrite de l'État.

l'État les causes finales les plus diverses, la rébellion des individus aux docteurs et la querelle des docteurs entre eux ne sont pas près de finir.

Le conflit s'est suspendu parfois lorsque quelque docteur est arrivé au pouvoir et a établi le gouvernement, sinon de la raison, au moins du raisonneur. L'affaire s'est alors trop souvent réduite à l'exploitation de la grande masse des petits *moi* humbles, dispersés, tumultueux, incohérents dans leurs idées, confus dans leurs passions, par un *moi* plus intelligent, plus volontaire, plus adroit et, par occasion même, plus vertueux. Tout, en ce cercle vicieux, part du *moi* et s'y ramène; tout part de l'égoïsme avide de satisfactions, pour arriver à l'orgueil de l'égoïsme satisfait; convoitise chez les grossiers, amour-propre chez les délicats, c'est, chez tous et entre tous, la lutte pour la vie, brutale ou rusée, toujours féroce et implacable. Faut-il donc renoncer à mettre un peu plus d'ordre dans les sociétés humaines et à faire régner un peu plus de justice entre les hommes? Non; mais à l'image des lois de la nature, les lois sociales paraissent aussi simples, quand on les formule, que compliquées quand on les applique. « Aimez-vous les uns les autres; fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même », voilà tout le lien des individus dans l'humanité, le devoir qu'ils ont à rendre à autrui, le droit qu'ils ont à réclamer d'autrui. Mais ils sont, par nature, aussi âpres à réclamer leur droit que répugnants à accomplir leur devoir. « Il est faux, a dit Pascal, que nous soyons dignes que les autres nous aiment; nous naissons injustes, car tout tend à soi. Cela est contre tout ordre : il faut tendre au général; et la pente vers soi est le commencement de tout désordre, en guerre, en police, en économie... » Pour mettre l'ordre dans la « police », c'est-à-dire dans

les institutions politiques, les hommes ont fait l'État, et c'en est tout le fondement.

Je ne vois pas qu'ils aient trouvé d'autres principes, ni dans la morale, ni dans la politique; mais ils ont prodigieusement spéculé et raffiné sur ceux-là, depuis la preuve jusqu'à l'application. S'ils ont découvert peu de chose, ils l'ont cherché avec de grands efforts, et ils l'ont exprimé avec une remarquable confusion. Il en est sorti une bibliothèque féconde en œuvres vaines et prodigieusement riche en contradictions.

Un écrivain qui s'est fait, par son talent, par la variété de ses aptitudes, l'étendue de ses connaissances, sa sagacité, ses ressources d'esprit, la plus enviable réputation, politique ferme et avisé, critique d'un goût fin et dialecticien habile, M. Henry Michel, a entrepris de dresser l'inventaire analytique et raisonné de cette bibliothèque. Il a composé ainsi l'histoire de deux idées : celle des droits de l'individu et celle des droits de l'État en France depuis la Révolution. Il s'est attaché à les concilier dans la notion supérieure des devoirs de l'individu envers la société et des devoirs de la société envers l'individu. Le conflit lui apparaît beaucoup moins entre ces deux faits connexes, l'individu et la société, qu'entre les théories des auteurs qui ont traité de l'un et de l'autre. En cela, il a grandement raison; il le prouve avec abondance.

Je dirais presque avec surabondance. Il s'est fait trop de scrupule de dépouiller, résumer, discuter nombre d'œuvres obscures et fastidieuses auxquelles il a prêté, par reflet, la clarté de sa pensée et la logique de son raisonnement. C'est, je le sais, une tradition; j'oserai dire que c'est une superstition pure, et je ne puis m'empêcher de plaindre un homme aussi intelligent d'avoir autant

peiné à « dégager » les vues de publicistes consacrés et insignifiants. Peut-être, au contraire, en pratiquant des coupes sombres, M. Michel eût-il aperçu, hors de leurs rangs, dans quelque clairière, quelques libres chasseurs d'idées, discutés, je le sais, discutables, dans les rencontres, j'en conviens, mais à la vue singulièrement perçante, aux entreprises vigoureusement originales, comme M. Funck-Brentano, par exemple.

Je ferai à M. Henry Michel un grand et rare éloge. Si la partie historique et critique de son livre est d'une fermeté, d'une plénitude parfaites, la partie des conclusions, la partie personnelle à l'auteur, celle où, en général, l'écrivain s'efface ou défaille, est supérieure, et elle suffirait à classer l'ouvrage. La première instruit et éclaire, celle-là persuade et édifie.

M. Henry Michel part de cette idée que, la société n'existant que par les individus, elle doit leur garantir à tous leurs droits; mais que tout droit impliquant un devoir, la société doit en assurer l'accomplissement; que le premier et le plus beau des droits de l'homme c'est de se sacrifier au bien de ses semblables, et il faut l'y aider; que le penchant primitif et naturel de l'homme étant l'égoïsme, il faut le combattre; que les individus étant portés sans cesse à usurper les uns sur les autres, il faut, au-dessus de tous, un modérateur des passions communes, un gardien des droits respectifs, un protecteur du faible contre le fort et le brutal, de l'isolé contre la foule, un défenseur de la conscience libre contre le despotisme et le fanatisme des doctrines, des sectes, des Églises établies, un juge enfin des droits de tous; qu'au-dessus du droit des particuliers, qui passent, il y a le droit de la société, qui est permanente; qu'au-dessus de l'égoïsme, qui est la réalité sociale, il y a l'humanité,

qui est l'idéal social; que la représentation de ces intérêts généraux et permanents, l'expression de cet idéal, la distribution de cette justice sont la raison d'être de l'État. Il est l'humanité gouvernant les intérêts humains et réglant les passions des hommes.

Reste l'application, c'est-à-dire les institutions, qui sont affaire de temps, de lieu, de mœurs, de traditions.

Les hommes qui prétendent instruire et gouverner leurs semblables sont, selon les circonstances et selon leur génie, plus au moins portés à protéger l'individu contre les autres individus et contre l'État même, ou à subordonner les individus à la communauté. M. Henry Michel tient décidément pour la liberté; il est un individualiste très généreux et très humain; il demeure un individualiste convaincu. Je loue fort les belles propositions de concorde et de réforme sur lesquelles il ferme son livre; je les signale au lecteur comme de nobles exhortations sociales et comme des conseils excellents, non seulement de bonté, mais de sagesse. Il faut les lire. En analysant j'affaiblirais; pour être juste, je devrais tout copier, et, si j'essayais de discuter, je craindrais de manquer de critique et de compétence. Il y a d'autres pages, moins importantes à la vérité, qui me ramènent à mes objets habituels d'étude. C'est une question de méthode, et je demande au lecteur de nous y arrêter.

II

J'ai dit que M. Henry Michel avait dépouillé ses catalogues et ses auteurs avec une conscience scrupuleuse;

je dois ajouter qu'il n'est pas tendre, en général, aux gens qu'il dépouille si consciencieusement. Théocrates, socialistes, historiens, positivistes, économistes, adeptes de la « Science intégrale » et dévots de la « Liberté », tous défilent dans l'arène, et la plupart y font piteuse figure. Je plains surtout les économistes, les savants et les libéraux. M. Henry Michel les traite à peu près avec les égards et l'indulgence que Taine, en sa jeunesse, professait pour les éclectiques, mais ce n'est pas pour aboutir à la méthode de Taine. Bien loin de là. « Quand j'ai commencé mon travail, dit M. Henry Michel, j'étais, comme tant d'autres, sous la vive impression de cette méthode dite « scientifique » et de ce réalisme métaphysique qui font un si singulier ménage dans beaucoup d'ouvrages récents. Je croyais en « l'organisme social » et à l'ensemble des notions que l'on joint d'ordinaire à celle-là. L'individualisme m'apparaissait comme une doctrine vieillie ; l'à-priorisme moral et politique des philosophes du dix-huitième siècle, comme une méthode décevante et justement discréditée. L'étude et la réflexion modifièrent cette opinion. »

J'abandonne bien aisément l'« organisme social » ; je n'ai, à aucun degré, le fétichisme des mots, qui occupent tant de place dans des théories où les faits sont encore mal déterminés. La sociologie sera peut-être un jour une chimie sociale ; elle tient encore beaucoup de l'alchimie ; mais, pour l'en faire sortir, je ne crois pas que la route préférée par M. Michel soit la plus sûre. L'à priori, l'étude d'après des données antérieures à l'expérience me paraît, en matière d'État, un redoutable transmutateur, un fabricant prodigue de pierres philosophales. L'étude de l'histoire dans ses monuments réels, le spectacle de la politique dans ses réalités

vivantes, m'ont conduit, en tout ce qui concerne la vie sociale des hommes et la conduite des affaires humaines, à des conclusions fort opposées. Je tiens avec notre vieux et grand Domat, qui n'était ni socialiste, ni sociologiste, ni économiste, ni « scientifique », ni libéral, ni même historien, mais qui était un grand penseur français dans la science du droit, science sociale de son temps : « Connaître la fin d'une chose, c'est simplement savoir pourquoi elle est faite; et on connaît pourquoi une chose est faite si, voyant comment elle est faite, on découvre à quoi sa structure peut se rapporter. »

Nous voulons connaître la fin de l'État; considérons donc les différents États qui ont existé, examinons-en la structure, cherchons à quelles conditions d'existence imposées par la nature, à quelles mœurs établies par les traditions nationales, à quels caractères nationaux cette structure se rapporte; dégageons les erreurs, c'est-à-dire les rapports mal perçus entre des objets mal observés; éliminons les monstres, c'est-à-dire les créations fantasques et arbitraires; ne gardons que les œuvres saines, durables, qui ont produit les sociétés prospères, et de ce qu'ont été les différents États dans ces différentes sociétés induisons les caractères essentiels de tout État.

Je conviens que cette méthode est pénible, longue, qu'elle expose aux digressions, qu'elle oblige à des fouilles souvent stériles, qu'elle conduit en nombre d'impasses. Je conviens aussi que la méthode *à priori* est infiniment plus flatteuse à l'esprit humain, moins féconde en désagréments et mauvaises rencontres, plus élégante, surtout, comme on dit en mathématiques. L'« esprit de géométrie » s'y ébat avec magnificence, et « l'esprit de finesse », qui d'ailleurs n'est pas nécessairement l'esprit des historiens, ne risque pas de s'y égarer.

L'à-priorisme est absolu, par définition; il ne comporte pas de nuances. C'est le penseur isolé du monde, enfermé dans une tour construite en pierres réfractaires à toute chaleur, imperméables à toute lumière du dehors. Il crée la Société en soi, l'État en soi; il les crée à l'état de concepts purs, c'est-à-dire indépendamment de la nature des choses qui auraient existé avant qu'il créât son concept, et de la nature des choses dans laquelle ce concept pourrait se réaliser. Mais ce penseur-là n'est lui-même qu'un être de raison, ou, pour parler plus clairement, un personnage de pure convention. Il n'a jamais existé: il n'existera jamais.

Je conçois la raison pure, mais je ne la conçois que dans la métaphysique. Je ne connais pas, dans le monde réel, de raisonneur pur, c'est-à-dire d'homme qui raisonne sur les choses humaines sans tenir compte de la vie humaine et de ses nécessités; qui raisonne de la société sans savoir s'il en existe quelque une et comment elle est faite; qui raisonne sur l'État sans penser à aucun État ayant existé quelque part; qui soit dépourvu de passions, même d'opinions politiques; qui non seulement n'ait ni affections, ni foyer, ni patrie, ni amour, ni haine, mais qui n'ait rien vu, rien senti, rien lu: ni souvenirs, ni impressions, ni livres surtout. Le livre est l'imposteur et l'importun en sociologie pure; il trouble le grand œuvre.

Prenez garde, encore une fois, que nous combinons dans l'absolu. Si notre à-prioriste emploie quelque grain de réalité, s'il regarde par la fenêtre, s'il se représente quelque figure, il triche, et, en trichant, il a perdu. S'il fait une concession, la plus infime, à l'observation et à l'expérience, il se condamne à en faire d'autres et, dès lors, à les faire complètes. Si l'à-priorisme n'est qu'une

spéculation arbitraire sur des notions superficielles, sur des faits hâtivement observés ou même sur des notes collectionnées, pour les besoins de l'opération, dans les livres des autres, il n'est plus qu'une composition intellectuelle et ne vaut que par l'imagination de l'auteur. Si, au contraire, il admet des faits, il faut qu'il les connaisse, les critique, les détermine, les ordonne, en dégage les rapports, et ce n'est plus l'*à priori*. Dans le premier cas, je vois un peintre qui prétend trouver l'idéal et la beauté humaine en dehors de la nature, et improvise, tout bonnement de *chic*, des corps humains avec les images qui flottent dans sa mémoire ou, ce qui est plus aisé, avec les croquis d'autres peintres; dans le second cas, je vois l'artiste qui cherche la beauté où elle est et la découvre dans la nature vue, comprise, traduite en sa vérité.

Ne soyons pas dupes des mots. L'à-prioriste, en matière d'État, ne se rencontre ni parmi les plus médiocres auteurs qu'a cités M. Henry Michel, ni surtout parmi les plus grands. Je n'alléguerai ni Aristote, ni Montesquieu, suspects d'avoir observé les choses dont ils traitaient; mais les plus grands spéculatifs, mais Kant, mais Hegel eussent-ils été ce qu'ils sont en dehors de l'Allemagne et de l'Allemagne de leur temps? Mais Platon sans Athènes? Mais Rousseau sans Genève? Et notre auteur lui-même aurait-il pu, avec cette précision, exprimer des autres la part de vérité et d'erreur, exprimer surtout de sa propre conscience les belles propositions de liberté humaine qui sont l'honneur de son livre si, en spéculant sur l'État, il n'avait pas constamment pensé à la France; s'il n'était pas un Français, et un Français de ce temps-ci; s'il n'avait pas vécu notre vie sociale, senti battre en lui le cœur de toute une nation

villante, éprise de justice, ardente à la civilisation ; s'il n'avait pas observé, lutté, souffert avec ses contemporains ? Et cette part de réalité vue et ressentie est précisément, pour lui comme pour tous ses grands prédécesseurs, la part de vérité effective, efficace et bienfaisante dans son œuvre.

C'est en ce sens et dans cette mesure que les spéculatifs servent la civilisation ; et, pour les rattacher au monde, je ne crois pas les diminuer. Tout progrès dans la condition des hommes est venu des grands idéalistes, de ceux qui, ayant connu le monde comme il était, dans ses contradictions et sa misère, rampant et douloureux, s'en sont détournés pour le concevoir et le montrer meilleur, plus juste et plus heureux. Sans eux l'homme serait encore esclave et enchaîné. Par eux la notion du droit est sortie du spectacle de l'injustice, et la notion maîtresse de toute dignité humaine, la conscience, s'est élevée, pure et souveraine, du chaos des fanatismes et des superstitions. Il faut des étoiles à tout navigateur. Les grands spéculatifs les ont découvertes et leur ont donné des noms ; mais, pour les découvrir, ils ont ouvert les yeux et regardé le ciel.

Je ne prétends point mesurer l'excellence des doctrines à leur application prochaine. L'Évangile, prêché depuis dix-neuf siècles, est loin d'être entré dans les mœurs ; il n'en demeure pas moins la grande lumière morale de l'humanité. Je dis simplement que le bienfait des idées sociales est en proportion de ce qu'elles contiennent de réalité humaine, de leur rapport avec un état social donné, de leur force de persuasion dans les esprits, de leur force d'impulsion vers le cœur des hommes. Quand on veut traduire en actes, malgré la nature des choses, malgré les mœurs et le génie d'une nation, les conceptions d'un

penseur étranger à cette nation, hostile à ses mœurs et contraire à son génie, on fait comme Robespierre avec Jean-Jacques et le règne de sa vertu, on procède par prisons et par échafauds.

III

Il faut donc tenir compte de l'histoire. Elle est l'étude, la description, l'explication et l'enchaînement des choses humaines dans le passé de l'humanité. Elle est l'investigation désintéressée de ce passé, elle travaille à en dégager les conditions permanentes du développement de ces sociétés humaines, sans lesquelles toutes les plus belles conceptions des penseurs sur l'État et sur l'individu demeureraient chimériques. Certes, M. Henry Michel ne confond pas l'histoire, ainsi entendue, avec ce qu'il appelle l'*école historique* en matière de droit public. Cette école qui a fleuri au commencement du siècle, en France, et surtout en Allemagne, est sortie d'une réaction contre la Révolution française. Elle a prétendu opposer aux *droits de l'homme*, tirés par la raison humaine de méditations sur la nature des choses, les *droits des États*, tirés des annales des empires par des politiques spéculant sur les intérêts de leurs gouvernements; extorquant, pour ainsi dire, des abus invétérés le principe de la perpétuité des abus; transformant, par le plus inexplicable des miracles, en légitimité l'usurpation très ancienne; distillant subtilement l'injustice accumulée pour en extraire un prétendu droit historique, et refaisant à l'ancien régime une façade de palais de justice, avec de belles enseignes

romantiques pour attirer les passants. C'est de cette école que le maître vénérable de M. Henry Michel, M. Renouvier, dit qu'elle a « réveillé et stimulé le goût dangereux du passé... concluant à l'évolution fatale, universelle, à la suprématie de l'histoire sur la raison, du fait sur le droit, de la force sur la justice ».

Il ne le dit précisément que de cette école; mais, en suivant le cours du livre, on s'aperçoit que toute histoire est à peu près comme refoulée dans cette école-là; et j'éprouve, malgré moi, à tort peut-être, mais irrésistiblement, un besoin de protester. Distinguons, dirais-je donc. Il m'importe peu que les systèmes soient formés par des spéculatifs à force d'abstractions, ou par des empiriques à coups de faits dépareillés et déformés. Je récuse les uns et les autres, et pour les mêmes motifs. Mais reconnaissons que l'étude des États qui ont existé, les manières différentes dont les nations humaines ont essayé de pourvoir aux nécessités de la vie sociale dans le passé, sont le seul fondement de la science des sociétés, le seul moyen de discerner, dans le présent, ce qui est permanent d'avec ce qui est passager, et de proposer, pour l'avenir, les seules réformes profitables, c'est-à-dire celles qui sont applicables à notre état social; et concluons que, si l'histoire n'est peut-être pas, comme le voulait Fustel de Coulanges, la sociologie même, elle est le grand musée, le grand laboratoire de la sociologie. Le passé seul offre des expériences complètes qui peuvent devenir un élément de science. Les faits présents se déroulent sous nos yeux, nous en apercevons quelquefois les causes, nous en apercevons rarement les effets et nous ne les vérifions presque jamais.

Mais l'histoire, ainsi entendue, enchaîne des faits; elle ne crée pas de droits. Elle est une science en voie de

formation; le prétendu « droit historique », droit de force et de conquête, souvent de dol et de ruse, est un sophisme en voie de réfutation, — et c'est l'histoire qui le réfute. En exposant les faits, elle ne les justifie pas; au contraire, elle les condamne le plus souvent par le spectacle de leurs conséquences. Elle est une réclamation constante pour les droits des hommes, une longue clameur contre l'usurpation des hommes les uns sur les autres et, pour qui sait la lire, la grande leçon de l'humanité. Elle a son idéal. Le penseur s'élançe directement aux sommets par les escarpements et les raccourcis; il escalade les rochers à pic; l'historien suit les chemins caillouteux, ardu, sinueux, au bord des abîmes, par où s'élève lentement la lourde caravane humaine; mais l'un et l'autre tendent aux mêmes sommets et s'y doivent rencontrer.

DEMOCRATIE ET NATIONALITÉS

I

Deux faits dominant et déterminent l'histoire du dix-neuvième siècle : le progrès de la démocratie, dans la constitution intérieure des États; le développement des nationalités, dans la constitution générale de l'Europe. Ces deux faits sont corrélatifs. Ils procèdent ensemble de la Révolution française; ils expriment sous deux formes un même principe, celui de la souveraineté nationale. La France, qui a proclamé ce principe et qui l'a fait prévaloir dans le monde moderne, l'entendit avec magnanimité. *J'aime, donc je suis*, voilà, dans le véritable esprit de la Révolution française, l'axiome fondamental de la nationalité. En ce sens, le principe de nationalité se confond avec un principe de justice.

Mais les principes, quand ils se réalisent, ne valent que par les hommes qui les appliquent et les circonstances où ils sont appliqués. Chaque peuple a conçu le nouveau droit public selon son caractère, ses mœurs, ses besoins, ses prétentions, ses traditions, c'est-à-dire selon ses passions nationales et ses raisons d'État. Quand on lui a

parlé de limites naturelles, il a entendu la nature selon ses connaissances, ses intérêts ou ses ambitions, et il y a dressé la géographie; quand on lui a parlé de souveraineté, il a entendu la sienne propre, et il a prétendu l'étendre dans ces mêmes limites, prescrites par la seule nature qu'il reconnût, sa nature à lui. C'est ainsi que les conflits séculaires des dynasties se sont perpétués entre les peuples et que le progrès de la démocratie a répandu dans des nations entières les passions des monarques.

Ce revirement des choses a été particulièrement douloureux pour la France. Elle a vu sa propre révolution refluer sur elle-même, et les nations, suscitées par ses principes et par son exemple, l'inonder de leurs armées. Trois fois, en cinquante-six ans, des guerres nationales se sont terminées en Europe par l'invasion et le démembrement de la patrie française. Si notre siècle a donné ce grand spectacle de peuples rappelés à la vie et à la conscience nationales, — les Hellènes, les Italiens, les Roumains, les Serbes, les Bulgares, les Tchèques, — si les institutions libres, qui étaient l'exception en 1815, sont devenues la règle en 1897, que de contrastes humiliants à notre orgueil et décevants à notre présomption! Et cela non plus par le calcul de quelques despotes, mais par l'ouvrage même des nations rassemblées!

« Si les princes ont leurs ambitions, dit très bien un historien de l'Europe moderne (1), les peuples ont leurs convoitises et leurs injustices... Sans parler de l'étroit orgueil avec lequel, malgré les efforts de son homme d'État le plus illustre, la nation anglaise dénie encore aux Irlandais l'autonomie qu'ils revendiquent et justement, est-il rien de plus affligeant que l'acharnement

(1) DEBIDOUR, *Histoire diplomatique de l'Europe, 1814-1878*. 2 vol. Paris, Alcan, 1891.

âpre et farouche dont le peuple russe fait preuve depuis trois quarts de siècle contre la malheureuse Pologne?...

« Les Allemands de Berlin, dans leurs efforts pour dénationaliser la Posnanie, ne se montrent guère plus équitables que leurs voisins du Nord. L'ont-ils été en soumettant à leur joug de fer ces populations d'Alsace-Lorraine, françaises par le cœur et encore aujourd'hui si réfractaires à leur domination? » L'Allemand de Cisleithanie prétend dominer le Tchèque; le Polonais de Galicie, le Ruthène. Le Magyar fait la loi au Croate. Le Roumain, le Bulgare, le Serbe, le Monténégrin, le Grec, se jaloussent, se menacent, se contestent leurs frontières.

Et de même que les peuples retournent ainsi le droit contre le droit, la nationalité contre la nation, on les voit employer, pour détruire chez autrui les idées dont ils vivent eux-mêmes, les instruments de leur propre régénération, l'école et l'université. Ils ont leurs savants qui établissent leurs prétendus droits par l'archéologie, la philologie, l'anthropologie, la sociologie, la physiologie, la psychologie même ! comme les rois avaient leurs légistes et leurs archivistes qui établissaient ces mêmes droits par les contrats, les testaments et les généalogies.

Cette grande révolution du dix-neuvième siècle est donc loin d'être achevée. Elle s'opère comme toutes les autres, au milieu des contradictions et des tourmentes. Cependant, malgré tant de dénis de justice qui subsistent encore, la justice tend à prévaloir. Les œuvres de réparation qui restent à accomplir seraient en même temps des œuvres de paix. Quand s'accompliront-elles? La révolution des nationalités s'achèvera Dieu sait quand. « Ce sera toujours l'honneur du dix-neuvième siècle de l'avoir commencée. » C'est pour n'avoir pas pris en temps utile et définitivement son parti de cette transforma-

tion inévitable de l'Europe, pour n'avoir pas su mesurer les conséquences de son propre exemple et les applications de ses propres idées, pour n'avoir pas su, en un mot, se faire de ses principes des maximes d'État et tirer sa politique des nécessités qu'elle avait créées en partie, que la France a éprouvé de si cruelles déconvenues dans une révolution qui sortait de son génie, qui semblait destinée à se réaliser pour sa gloire et qui s'est faite à son détriment.

II

L'idée des « frontières naturelles » a longtemps agité l'esprit de ceux qui rêvaient encore de lancer la France dans de grandes aventures européennes. Idée royale devenue populaire par l'enseignement classique et par la Révolution. Elle procède de César, qui a, le premier, pour les besoins de son gouvernement, dessiné la frontière des Gaules; elle entre dans la légende avec Charlemagne et revient à la raison d'État avec la Renaissance. Les publicistes de la Révolution en étaient pénétrés malgré eux. Comme ils ne voulaient rien tenir de César, rien des légendes et même de la raison d'État, comme ils prétendaient déclarer partout des droits et poser des principes, ils rattachèrent à la nature cette vieille et glorieuse conception politique. Ils en firent un corollaire des *Droits de l'homme*, un chapitre de la Constitution et comme un symbole de la République. Elle s'est transmise ainsi aux générations suivantes, complexe en ses données, incertaine en sa raison d'être, mais merveil-

leusement simple et séduisante en son expression ; flattant à la fois l'imagination et le raisonnement, conciliant la tradition monarchique avec la tradition révolutionnaire, mêlant la théorie de l'équilibre des États avec celle de l'affranchissement des peuples, la gloire et les conquêtes françaises avec le système des nationalités.

Cette confusion s'explique aisément à l'époque où elle s'est faite dans les esprits, vers 1795. L'équilibre des États, tel qu'il s'était formé après les traités d'Utrecht, avait été rompu par les partages de la Pologne, et, d'après la doctrine même de l'ancienne Europe, la France était fondée à réclamer des compensations. Les populations allemandes de la rive gauche du Rhin n'avaient ni traditions ni gouvernement national ; les peuples de la Belgique avaient surtout des traditions d'indépendance locale. En portant aux uns et aux autres la liberté, la France pouvait, sans manquer à ses principes, les lier, par une libre adhésion, à ses destinées et les fondre dans sa grande unité nationale. L'intérêt et la justice n'étaient point divisés, et les antiques raisons d'État de la France n'avaient point à souffrir des nouveaux principes français.

La séparation commença de s'opérer par l'extension même de ces principes, lorsque les idées de nationalité et d'indépendance nationale se propagèrent en Europe : ces idées replièrent les Belges sur eux-mêmes et poussèrent les Allemands des provinces rhénanes vers leurs compatriotes de la rive droite. Cependant, de 1815 à 1830, ces Belges et ces Allemands de la rive gauche se seraient encore prêtés à une réunion. Le gouvernement impolitique de la Prusse sur le Rhin, celui de la Hollande en Belgique, la suprématie protestante imposée lourdement à des populations très catholiques, le souvenir du gouvernement plus intelligent et plus bienfaisant de la

France, le spectacle de la Restauration qui, en conservant le Code civil, avait refait du catholicisme la religion de l'État et qui, en même temps, introduisait sur le continent le régime représentatif, — étaient alors pour ces peuples autant d'éléments d'attrait et d'assimilation.

Ajoutons cette considération que le gouvernement des Bourbons, ne reconnaissant point le principe de la souveraineté nationale, n'aurait éprouvé aucun embarras, ni devant la France, ni devant l'Europe, à réunir par le seul motif de la raison d'État, tous les peuples qui lui eussent paru bons à incorporer et dont les circonstances lui eussent permis l'incorporation. Accepter très nettement les traités de 1815 et en poursuivre la revision selon la coutume et la politique des monarchies européennes n'avait rien de contradictoire : la Russie, l'Autriche, la Prusse n'ont pas fait autre chose. C'était, pour la France, dans l'Europe de ce temps-là, le moyen d'empêcher que ces traités ne fussent modifiés à son détriment et d'arriver à ce qu'ils le fussent à son avantage. La Restauration l'essaya. Les grandes occasions parurent proches, en 1829 : elles échappèrent, elles auraient pu renaitre. C'est ce que l'opinion ne voyait point, et la politique extérieure du gouvernement restauré, les « fourgons de l'étranger » et la « Sainte-Alliance » contribuèrent à sa chute, au moins autant que la Congrégation et le milliard des émigrés.

La Révolution de 1830 se fit à la fois contre la branche aînée, les ordonnances, le clergé, les traités de 1815 et les alliances monarchiques. Cette révolution se donna pour programme, à l'extérieur, le rétablissement des limites naturelles par l'affranchissement des peuples. Elle coalisa contre la France, par son programme et par l'exemple même qu'elle propageait, des rois jaloux de

maintenir leur autorité et des peuples jaloux d'établir leur indépendance.

C'est alors que se produisirent les grands malentendus. On continua de rêver, en France, une combinaison tout ensemble d'équilibre et de nationalité; on continua de confondre l'extension de la frontière avec le groupement libre des peuples; on parla d'équilibre à des gouvernements qui ne voulaient modifier les traités qu'à leur profit, et d'affranchissement à des peuples qui, loin de vouloir se donner à l'étranger, ne songeaient qu'à réclamer de prétendus héritages de leurs ancêtres. A partir de 1840, l'antagonisme fut complet, du côté de l'Allemagne, entre la conception de la frontière de la Gaule et le système des nationalités. Chaque progrès que firent en Europe les idées d'unité nationale et de démocratie tendit à rapprocher davantage les Allemands des provinces rhénanes à l'Allemagne.

Il restait à la France des accommodements plus faciles à tenter du côté de la Belgique, du Luxembourg, de la Savoie et de Nice. Le gouvernement de la Restauration, qui savait mal la France, mais qui savait mieux l'Europe, en avait eu le pressentiment lorsqu'en 1829 il détourna ses ambitions du Rhin pour les porter sur la Meuse. C'était l'issue et la véritable raison d'être de la politique de Napoléon III en 1859 et en 1866. En dehors de ces combinaisons, auxquelles le seul Piémont, en 1859, la seule Prusse, en 1866, furent, un moment et par nécessité, disposés à s'associer, qui eussent entraîné peut-être de redoutables luttes et présenté de sérieuses difficultés d'exécution, il n'y avait qu'inconséquence dans les desseins et que déceptions possibles dans les entreprises.

Dénoncer bruyamment et maudire en public les traités

de 1815, prétendre les conserver pour autrui là où ils entraient dans nos convenances : en Allemagne et en Italie, et les modifier ailleurs, à notre profit, sur le Rhin ou sur la Meuse, voilà, si l'on a le courage d'y regarder au clair, le fond commun des projets de ceux de nos politiques qui, depuis 1830, se sont piqués d'entreprise, de gloire et de grandeur. C'est la politique même de Thiers, et le lien de ses discours de 1840 avec ceux de 1864-1867. Mais si Thiers en eut le dessein, il n'en trouva ni les occasions en Europe, ni l'étoffe en lui-même. Il faut à des opérations de ce genre, où les principes ne servent que de mots d'ordre, les révolutions que de prétexte et les peuples que d'instrument, des hommes d'acier, souples, froids et tranchants : un Canning, un Palmerston, un Bismarck, un Cavour. La France n'a point rencontré, pour la conduire dans les crises de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, des hommes de cette trempe. En 1840, en 1848, en 1859, en 1866, elle a eu, non les gouvernants qu'il fallait pour qu'elle profitât des événements, mais ceux qu'il fallait, au contraire, pour que ses rivaux profitassent des imprudences que l'on commettait en son nom et saisissent les occasions qu'on laissait échapper de ses mains.

Elle n'a pas été, d'ailleurs, la seule qui ait appris à ses dépens, en ce siècle, qu'on ne poursuit pas impunément des combinaisons d'État au moyen de révolutions nationales à l'étranger, et qu'on ne peut prétendre, sans s'exposer à de funestes déconvenues, joindre les avantages réels de la politique d'intérêt : des territoires et de la suprématie, avec le prestige de la politique de désintéressement. Qui prétend conquérir ne doit point prétendre à la reconnaissance, et qui se vante de délivrer ne doit point viser à la domination. C'était vrai des rois, ce

l'est davantage des peuples, où chacun, sous ce rapport, se sent roi en sa patrie. Gorstchakof l'a appris, après son vieil ami Thiers, et plus cruellement, car il a poussé jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'au congrès de Berlin, la leçon que Thiers a, pour son bonheur et pour notre repos, arrêtée en 1840, aux préliminaires. Alexandre II l'a éprouvé plus durement encore : la presque île des Balkans a été son Italie.

Ces réflexions sont austères, mais instructives. Notre démocratie républicaine en paraît pénétrée : l'expérience lui a appris à ne chercher sa grandeur que dans son propre progrès, c'est-à-dire dans le travail et dans la paix, conditions nécessaires de son existence. La conclusion à tirer pour nous du passé est qu'il faut toujours savoir ce que l'on veut et ne vouloir que le possible. Or, dans ce siècle, il n'y a eu rien de possible, et il n'y aura désormais rien de durable en dehors de ces deux principes de la vie des peuples modernes : la démocratie et la nationalité. Le remède aux maux qu'ont causés les applications abusives de l'un et de l'autre de ces principes ne se peut trouver que dans une intelligence plus élevée et une application plus intelligente et équitable de l'un et de l'autre, plus de respect de la liberté de l'homme dans le gouvernement des démocraties, plus de respect du sentiment national des hommes dans la constitution des nationalités (1).

(1) Voir : Question du temps présent : *La parole soit à l'Alsace ; la Question d'Alsace ; Droit de conquête et plébiscite*, par Jean HEIMWEH. Paris, Colin, in-18. — *L'Alsace-Lorraine devant l'Europe*, par PATIENS, Paris, Ollendorf, 1894.

LA LANGUE FRANÇAISE ET L'ALSACE

Discours prononcé le 20 juin 1897, à l'occasion de la distribution des prix aux orphelines d'Alsace-Lorraine, au Vésinet.

MES ENFANTS,

C'est une belle et touchante pensée qu'a eue le président de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains d'appeler, presque chaque année, un de ses confrères de l'Académie à cette distribution des prix.

Il ne l'a pas fait seulement pour perpétuer parmi vous le souvenir de son père, Lorrain par la naissance, historien, par vocation, de la réunion de la Lorraine à la France, l'une des âmes de Français les plus nobles, les plus ardentes à l'amour du pays, et qui fut, en son temps, l'honneur de l'Académie. Je vois, en cette coutume, quelque chose qui vient de plus loin encore et se rattache à l'idée même d'où est sortie l'œuvre de M. le comte d'Haussonville.

Notre Compagnie a reçu le nom illustre d'Académie française dans le même temps où se préparait l'union de vos provinces à la France.

Ce sont deux ouvrages de la même main, et le même grand homme qui vous appelait à former une seule nation avec les Français, destinait l'Académie à conserver le trésor de la langue française. Il voulait une France puissante et honorée parmi les États de l'Europe; il lui voulait élever, du côté de l'Est, un rempart plus ferme que ceux que construisent les ingénieurs : celui qui s'édifie dans les cœurs d'une population valeureuse et fidèle, à la fois industrielle et militaire. Il vouait l'Alsace et la Lorraine à la garde de la paix et de la civilisation françaises.

Mais il savait que les plus glorieuses et les plus utiles actions de la politique ne demeurent dans la mémoire des hommes et ne s'imposent à leur admiration que si le génie des lettres les retient et les consacre. Il cherchait dans l'éclat des lettres la splendeur continue de l'État. C'eût été peu de chose de conquérir à la France de nouvelles âmes, si l'âme française ne se conservait, à travers les siècles, vaillante, conquérante et aimable. L'Académie n'a point reçu pour mission de renouveler et de perpétuer le génie des lettres françaises : un homme donnerait vainement cette mission à d'autres hommes. L'éclosion du génie, non moins que le retour du printemps, n'est d'institution humaine. Mais la culture de la terre a été le premier travail et demeure la tâche constante de l'humanité.

Il nous appartient de tenir sain et prospère le champ défriché et ensemencé par nos aïeux; d'aider la terre nourricière et généreuse à mûrir ses fruits; d'extirper les mauvaises herbes, les plantes parasites qui pullulent; de soigner les plantes fécondes qui veulent l'air libre et le ciel pur; de distribuer les eaux claires et courantes, les eaux laborieuses; d'écouler les paresseuses qui dorment et se pourrissent; de conserver, enfin, dans ce champ

sacré, la belle proportion entre le blé, ce peuple de la terre que la nature pare aux jours de l'été de sa couronne tricolore, — bleuets, marguerites, coquelicots, — et les grands arbres séculaires qui donneront la fraîcheur aux ouvriers fatigués, abriteront de leur ombre les méditatifs et les poètes, témoins des générations passées, protecteurs des générations nouvelles.

Du champ labouré chaque année, à la cathédrale de pierre construite pour les siècles, aucun travail ne s'accomplit que par l'entente commune entre les hommes. Il faut que les hommes s'aiment et se comprennent pour contribuer chacun à cette tâche de dévouement qui fait la famille, à cette tâche d'abnégation qui fait la cité. Tout dans la vie des peuples est tradition de pensées et d'affection. L'espérance même n'y est qu'un reflet idéalisé du souvenir.

C'est ce qui fait l'importance et la grandeur du langage. Chaque phrase que nous prononçons, plus courte, plus pressée, plus alerte, ou plus lente, plus patiente, plus robuste aussi, exprime notre caractère. Ce caractère nous vient de ceux qui, avant nous, ont parlé cette langue et nous en ont transmis l'héritage. En apprenant, tout enfant, à bégayer, puis à ordonner les mots, nous apprenons à revivre la vie de nos ancêtres. Nous évoquons leurs âmes, nous nous imprégnons de leur génie; ils nous parlent, pour ainsi dire, à l'oreille les idées que nous exprimons tout haut. Chaque mot est une image ou un signe des choses comme nos ancêtres les ont vues, ressenties, et, sur ce miroir merveilleux qui garde les couleurs, chaque génération d'hommes a ajouté sa vision du monde.

Les mots portent en eux le cœur et l'esprit de nos pères; par les mots nous est conservé le trésor d'expé-

rience, le trésor d'humanité que nos pères ont amassé dans la sueur et dans l'angoisse, qu'ils ont défendu contre l'étranger pillard, le voisin avide, et aussi contre l'héritier indifférent, frivole, dissolu. Les mots? Mais c'est la plus respectable de nos institutions. Les anciens en auraient fait des dieux : les dieux de la cité! Hélas! pauvres dieux d'œuvre humaine! ils sont, comme nous, sujets à la maladie, à l'infirmité, à la mort. Si on ne les maintient constamment en leur honneur et dignité naturelle, si chaque génération ne les rafraîchit et ne les renouvelle incessamment par un apport de pensée originale, ne les recrée, pour ainsi dire, ils se décolorent, se dessèchent, se durcissent. Ils deviennent comme les pierres stériles que le laboureur écarte du pied et rejette loin du sillon.

Ce sont alors des mots que l'on ne prononce plus que des lèvres, que l'on ne lit plus que des yeux. Ils sont, ces cadavres de mots, ce que sont les petits caractères d'imprimerie, morceaux de métal, durs et noirs, dont on compose le mot *patrie*, aux images que ce mot évoque dans l'âme : — la grande ville aux monuments glorieux, aux avenues magnifiques, fourmillantes de peuple, traversées de régiments allègres aux clairons d'or, qui vibrent dans l'air, aux enseignes qui ondulent dans le soleil; cette grande ville qu'on est fier d'avoir visitée, fier de dire la capitale; mais surtout l'image proche et intime de la maison où l'on est né, l'église où l'on s'est marié, où l'on a, pour la dernière fois, accompagné les siens, le tertre sous lequel ils reposent, l'allée ombreuse où l'on a, étant petit, joué avec ses frères et regardé les vieillards qui devisaient sur les bancs, où l'on a, devenu vieux soi-même, assis sur ce même banc, vu jouer les enfants de ses enfants : visions chères qui font monter les larmes

aux yeux et nous révèlent ce qu'il y a d'inséparable entre notre être et la terre qui nous a portés.

Or, de toutes les langues que les hommes ont parlées, il n'y en a point eu de plus pénétrante au cœur, de plus lumineuse à l'esprit que la nôtre. Il n'y en a pas aussi de plus constante, de plus probe, de plus franche ; assez souple pour se plier à tous les besoins de son peuple, pour l'accompagner en toutes ses découvertes, aventures, transformations, et assez forte cependant et résistante pour lui rappeler toujours ce qu'il est, d'où il vient ; lui dire, à toute heure, par chacun de ses verbes, chacune de ses syllabes : Reste toi-même, reste Français, reste loyal, reste généreux, reste juste. C'était donc le dessein très patriotique d'un grand créateur d'État d'assurer la tradition de la langue en même temps qu'il fondait la puissance du pays. C'était une admirable précaution d'avenir de vouloir conserver, toujours intelligible et persuasive, cette langue destinée à devenir l'instrument de communication et le lien intellectuel entre tant de Français, appelés de points opposés, parlant encore des idiomes différents, mais aspirant à la même vie et disposés à se faire une âme commune en communiquant dans la vieille âme française.

Voilà, mes enfants, comment vous, petites et faibles, oiseaux chassés du nid, battant de l'aile, et tombées sur notre sol où vous ont recueillies des mains pieuses, et moi qui ai l'honneur insigne de siéger dans cette grande compagnie, nous nous trouvons ici aujourd'hui, parlant des choses d'autrefois, pensant aux choses de l'avenir et nous sentant unis par la même attache secrète qui fit que, tout à coup, il y a deux siècles et demi, nos ancêtres, dès qu'ils se rencontrèrent, se reconnurent, pour ainsi dire, et, une fois pour toutes, se donnèrent la foi.

Nous gardons cette foi, et elle nous fait amis.

J'aime votre pays d'Alsace. Je m'y suis senti porté, tout naturellement, par l'attrait qu'ont vos vallées rafraîchissantes et reposantes, vos montagnes aux cimes veloutées pour un frère né près des mers de l'Ouest, agitées et troubles, dans un ciel balayé de tempêtes.

J'ai senti pour vos provinces, nées plus tard à notre famille, l'affection tendre d'un fils de cette vieille Neustrie, cimentée, si j'ose le dire, de la tradition, de la passion de l'unité française. Mais j'ai aimé surtout votre pays par l'amitié qui m'unissait à plusieurs de ses enfants. Je ne l'ai visité qu'au temps du deuil, où, pour y entrer, il fallait franchir une frontière.

Cette épreuve ne me faisait que plus profondément ressentir la familiarité des choses, l'hospitalité des familles, et à quel point je me trouvais « chez nous » à vos foyers.

Pourquoi faut-il que parmi ceux qui m'accueillaient alors tant aient disparu, que je serais heureux de voir ici ! Et parmi eux, avant tous, cet Alsacien, ce Français dans l'âme, mon ancien dans la carrière que j'avais d'abord embrassée, Gustave Rothan, d'une bienveillance si éclairée pour moi quand j'étais jeune, d'une amitié si constante, d'un commerce si réconfortant dans mon âge mûr. Quand je me reporte à ces vallées où j'ai connu de si douces heures de repos et de causerie, je vois trop de demeures désertes, j'aperçois trop de tombes récentes. Il faut bien que je parle encore une fois de ce désastre d'hier dont le coup a été si terrifiant, dont les retentissements sont infinis, dans ce pays que l'on dit si divisé, qui le répète, qui le croit peut-être lui-même, et où, cependant, plus qu'en aucun pays du monde, ni le dévouement ne connaît de classes, ni la pitié ne demande aux malheureux quel nom ils portent avant de les plaindre.

Comme pour symboliser, en toutes nos infortunes, l'union indissoluble de nos cœurs, vous avez payé, mes enfants, votre Alsace, votre Lorraine ont payé une part plus que large dans le deuil de la société parisienne et le sacrifice de la charité française.

Je garde envers les vôtres une grande reconnaissance ; je suis toujours revenu de votre pays le cœur plus ferme, l'âme plus chaude, et, si je puis dire, plus humaine. Il m'a semblé que j'aimais mieux, admirais davantage, comprenais plus intimement ma patrie, en voyant comme elle avait su se faire admirer, comprendre, aimer. Mon culte s'est ravivé à la communion de cette piété simple et silencieuse, toute en esprit et en vérité. Ceux de là-bas m'ont fait voir, vivante et lumineuse, cette vertu rare des hommes, cette vertu plus rare des peuples et, cependant, cette vertu fondamentale des familles et des nations : la fidélité.

Puis, et je les en remercie encore, ils ont vivifié en moi le respect du droit. Ce respect, je l'avais appris, car on l'a toujours enseigné en France, et c'est notre honneur. Je le trouvais dans ma conscience comme une vérité naturelle. Toute l'histoire de France me semblait faite pour le commander. Mais l'homme ne sait vraiment que ce qu'il a éprouvé par soi-même ; il ne garde des enseignements de la vie que ceux qui n'ont pénétré en lui que par déchirement de son être. Toute ma raison, toute ma pitié pour les injustices d'autrui, toute ma sympathie pour les peuples opprimés qui n'étaient pas mon peuple, ne m'avaient pas indiqué, avec la force et avec la clarté qu'il fallait, la nécessité sociale de ce droit qu'a tout homme, par cela seul qu'il naît en ce monde et qu'il est homme, de former, par élection libre, avec d'autres hommes une société humaine, afin de pratiquer ensei-

ble, en toute liberté de leur conscience et de leur cœur, la maxime sociale par excellence : « Aimez-vous les uns les autres ! »

Mes enfants, ces enseignements de notre cœur, ces traditions de notre patrie, tout vous en imprègne ici dans cet asile, et vous les recevez comme il faut que vous les gardiez vous-mêmes et les transmettiez à votre tour en paroles simples, en ces exemples familiers dont est faite la chronique de chaque famille, de chaque village. C'est grand'chose, sans doute, de lire dans les livres : « Tel peuple fut conquis, telle capitale fut détruite, trente mille hommes périrent dans cette bataille. » Ces mots consternent, mais ils ne nous attendrissent point. Les peuples, dans l'histoire, nous apparaissent comme la foule, où l'on ne discerne personne. Tout y est plus ou moins lointain ou étranger pour nous. Mais le récit de la catastrophe intime, l'incendie de la maison paternelle, l'aïeul tué en défendant les passages de la patrie, la légende éplorée de l'exil, la chaumière vendue, les meubles emportés par le chariot, le dernier regard, au dernier tournant du chemin, sur le toit béni, sur les tombeaux... Voilà les attaches douloureuses, voilà par où l'on est pris et étreint ; c'est l'histoire vécue, et c'est ainsi qu'il se la faut figurer pour que ses écrits perpétuent, de génération en génération, l'amour du pays, pour que l'image la plus grande nous devienne en même temps la plus familière : la patrie.

Je vous ai parlé trop sérieusement. Pourquoi votre aimable président a-t-il choisi pour vous haranguer en ce jour de fête un homme sérieux par profession, un historien qui, malgré lui, parle partout de choses auxquelles il pense toujours, et qui ne pouvait s'adresser à vous sans penser à tout ce que vous avez perdu, à tout

ce que nous avons perdu avec vous, à tout ce que vous représentez pour nous ?

Gardez au moins de ces propos trop austères cette impression que l'histoire n'est pas le registre des injustices, et que les historiens ne sont pas tous, au moins les nôtres, les annalistes des outrages faits par la force à la conscience et au cœur des hommes. Non ! l'histoire montre que rien ne se fonde dans les empires, les royaumes, les républiques, les familles, que par la libre donation que les hommes font d'eux-mêmes ; que, la patrie exigeant le sacrifice, il n'y a de patrie véritable que là où le sacrifice est dans l'âme des citoyens, et que les hommes ne doivent jamais désespérer de la patrie tant qu'ils n'ont pas désespéré d'eux-mêmes.

ESSAIS D'HISTOIRE ET DE CRITIQUE

HIPPOLYTE TAINÉ

*Discours de réception prononcé à l'Académie française
le 7 février 1895*

MESSIEURS,

En me recevant dans votre Compagnie vous avez comblé toute mon ambition. S'il était possible d'ajouter quelque chose à cet honneur, vous l'auriez fait en m'appelant à parler devant vous d'un homme que j'admirais beaucoup, lorsque je ne connaissais encore de lui que ses écrits, et que j'ai admiré bien davantage lorsque j'ai eu le rare privilège d'être admis à son amitié.

Hippolyte Taine a été l'un des plus puissants originaux de ce siècle. Aucune carrière n'a été plus directe, aucune œuvre plus homogène, aucun caractère plus constant que le sien. Cependant cette œuvre et ce caractère semblent pleins de contrastes. Systématique, jusqu'à la symétrie, dans son architecture, il se plait, dans la décoration, aux saillies éclatantes, aux peintures passionnées. Le plus réservé et le plus tolérant des hommes dans le commerce de la vie, il est rude et cassant dans

ses expressions : il éblouit, il heurte, il renverse, il écrase. Il établit le déterminisme absolu dans la conception de l'univers ; il conclut à la justice et à la liberté dans le gouvernement des choses humaines. Or, tout se tient dans cette tissure, et les écrits de Taine s'engendrent les uns les autres. Il a consacré sa vie — et quelle vie de travail fécond et acharné — à vérifier et à prouver les idées qu'il avait conçues spontanément dans sa jeunesse. Sa méthode fait l'unité et la magnificence intellectuelle de son œuvre.

Cette méthode, chez lui, c'est l'homme même. Elle opère en lui avant qu'il la connaisse, et lorsqu'il l'expose, il ne fait qu'analyser l'opération naturelle de son esprit. « Chacun, a-t-il dit, prescrit à la science les habitudes de sa pensée... » « Ma forme d'esprit est française et latine : classer les idées en files régulières, avec progression, à la façon des naturalistes. »

Au service de cette forme d'esprit, une extraordinaire puissance d'attention et d'adaptation. Il accumule, il triture, il dissout les faits récoltés et les notions acquises. Il laisse la dissolution déposer, se clarifier, se prendre et s'accroître, en structures précises et rigides, selon une loi d'affinité qui est la loi même de son intelligence. Sa pensée se forme comme se forme le cristal.

Et ce cristal est diaphane : merveilleusement doux aux surfaces, glissant et résistant à qui veut l'entamer, froid à qui le touche, perçant en ses pointes, coupant en ses angles, mais nettement, sans déchirure ni plaie envenimée ; si la lumière tombe sur ses arêtes, elle s'y disperse en gerbes irisées ; si elle traverse ses prismes, elle se répand en nappes splendides de couleurs. Taine est un savant qui voit la nature avec les yeux d'un peintre, un dialecticien qui écrit comme un poète.

Il naquit à Vouziers, dans les Ardennes, le 21 avril 1828. Sa mère était la tendresse et la raison mêmes; son père, esprit très fin et très cultivé, lui donna les rudiments du latin. Taine reçut ainsi, et à mesure que naissait sa pensée, l'empreinte de cette langue qu'il considérait comme « l'art vivant d'écrire et de penser ». Un oncle, qui avait beaucoup voyagé, lui enseigna l'anglais. L'âme anglaise devint, dès son enfance, sa seconde âme. Shakespeare, plus tard, lui découvrit la figure mouvante et passionnée du monde. Il lui révéla le génie de la Renaissance. Taine s'en éprit ardemment, et pour toujours.

La première impression de la nature, « celle que le reste de la vie achève et ne dissipe plus », lui vint de la forêt voisine, humide, silencieuse, pleine de rêves étranges. La forêt demeura la grande berceuse de sa vie. De très bonne heure, il y cherchait à leur naissance et dans leur mystère, sous les mousses et sous les rochers, « les grandes sources dont notre petite existence n'est qu'un flot ». Il y développa une disposition singulière à découvrir, dans leur genèse, les mythes primitifs; à deviner, « derrière la légende humaine, la majesté des choses naturelles » et le chœur universel des arbres, des fleuves et des mers. Ce fut là son trait d'union avec Gœthe; c'est par ce détour qu'il atteignit l'âme antique, et ce n'est pas sans intention qu'il a réuni, dans l'une des études où il a le plus livré de lui-même, la vision de la forêt des Vosges et l'évocation de la piété païenne : *Sainte Odile et Iphigénie*.

Enfin, de l'existence laborieuse et honorée, dans un intérieur de province, il garda le respect du bon sens, l'amour de l'ordre et de ce qu'il appelait les « choses salutaires ou nécessaires » : la famille et le mariage; le culte

de la liberté individuelle, le vœu d'un gouvernement tempéré, aux mains d'hommes compétents et sages.

En 1848, il fut reçu à l'École normale, le premier d'une promotion fameuse. Il trouva dans l'école tout le feu de l'intelligence et toutes les joies de l'amitié. Il lisait tout, mais déjà le « pli primitif et permanent » de son esprit s'accusait. « *L'Histoire de la civilisation* de M. Guizot, disait-il plus tard, m'a donné la première grande satisfaction de plaisir littéraire, à cause des classifications progressives. »

Une amitié de collègue lui procura l'occasion d'être présenté à l'illustre historien. M. Guizot était indulgent et encourageant à la jeunesse. Tant de force dans l'essor du génie et tant de candeur d'âme l'attachèrent à Taine. Il lui voua une estime qui, l'Académie le sait, ne se démentit jamais. J'ai eu le bonheur, au même âge, sans mériter le même intérêt, d'obtenir la même bienveillance; j'ai connu cette hospitalité de la pensée, plus précieuse et plus libérale encore que l'hospitalité du foyer; et, aujourd'hui, disciple suivant de loin la trace de ces grands maîtres, il m'est doux de les associer dans ma reconnaissance.

La génération de Taine arrivait à un tournant inquiétant de l'histoire. Ces recrues vaillantes commençaient leur campagne au lendemain d'une déroute. « La démocratie instituée excitait leurs ambitions sans les satisfaire, la philosophie proclamée allumait leur curiosité sans la contenter. » Puis venait la question, poignante à cet âge, où l'homme est encore plus impatient de bonheur qu'il n'est avide de gloire : que sera pour nous la vie? S'ils interrogeaient les poètes, de Chateaubriand à Lamartine, de Biron à Heine, ils n'entendraient qu'un concert de lamentations : « le bonheur déclaré impos-

sible, la vérité inaccessible, la société mal faite, l'homme avorté ». Taine se détourna, l'amertume au cœur. Il maudit l'enthousiasme, il réprouva l'éloquence, tous les prestiges qui font de la raison la dupe éternelle des passions. Faute de pouvoir tenter l'épreuve de la vie, il en demanda le secret au roman, et le roman lui sembla d'autant plus véridique qu'il était plus desséchant ou plus flétrissant pour l'humanité. C'est le moment où Stendhal, qu'il proclamera « le plus grand psychologue du siècle et des siècles précédents », va s'emparer de Taine ; c'est le moment où Balzac lui apparaît comme « le Shakespeare vivant et moderne » et lui ouvre « le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine ». Sa notion de l'homme procède de cette terrible pathologie, de même que sa notion de la politique procède de l'écroulement d'hommes et d'idées qui se donnait alors en spectacle à Paris. D'où son pessimisme fondamental, et ces formules qui sont la clef de son optique sociale : — l'homme est fou, comme le corps est malade, par nature ; la perception est une hallucination vraie ; la santé de notre esprit, comme la santé de nos organes, n'est qu'un bel accident ; le bon gouvernement n'est qu'une exception et qu'un répit dans le cours des choses humaines.

Il descendit alors « au fond du scepticisme ». Mais il était toute volonté et toute intelligence. Le néant ne pouvait le retenir longtemps, et il se releva très fort. Spinoza le rendit à lui-même. Il s'exalta d'une sorte de piété sombre pour un Dieu qui se confond avec l'Univers et se démontre par raisonnement géométrique. Il n'y eut plus de vérité pour lui que dans l'ordre universel ; toute sa tâche fut de le comprendre, tout son devoir de s'y conformer. En cette persuasion seulement,

se dit-il, on trouve « le repos absolu de l'âme, qui exclut tout doute et qui enchaîne l'esprit comme avec des nœuds d'airain ». Il avait vingt et un ans quand il écrivait ces lignes. Les nœuds d'airain ne se desserrèrent plus. Il s'enferma dans sa tour de granit; il n'y laissa vers le ciel qu'une ouverture étroite et voilée, et par échappées seulement, durant quelque nuit d'été très pure et très claire, il se laissa encore aller à soulever le voile et à contempler, au delà du temps et de l'espace, la formule créatrice, « l'indifférente, l'immuable, l'éternelle, la toute-puissance », devant laquelle, lorsqu'il la découvre dans sa sérénité sublime, l'esprit de l'homme se ploie « consterné d'admiration et d'horreur ». Spinoza lui commandait l'obéissance; Marc-Aurèle lui enseigna la résignation. « Je lis Musset et Marc-Aurèle, écrivait-il à un ami. Je trouve dans l'un tous les ennuis, dans l'autre le remède universel... C'est mon catéchisme, c'est nous-mêmes... La lumière de l'esprit produit la sérénité du cœur. »

Une telle conception de la vie conduit à consacrer la vie à la science. Étudier l'âme en elle-même, dans l'œuvre des hommes de génie, dans l'histoire des sociétés humaines; voir l'homme tel qu'il est, ni avorton, ni monstre, qu'on ne vante ni ne diffame; le remettre à sa place dans la nature; montrer que tout en lui et autour de lui se ramène à un faisceau de lois, et que l'idéal auquel se suspendent toutes ses aspirations est aussi la fin à laquelle concourent toutes les forces de l'univers, telle est la tâche que Taine se proposait dès sa sortie de l'École.

Mais il fallait vivre, et pour ceux qui voulaient penser librement, c'était, en ces années-là, une chose difficile que de vivre dans l'Université. Taine l'éprouva à tous

les degrés : un refus à l'agrégation, qui fit scandale, un envoi en province, qui n'était que l'apprentissage de la disgrâce. Il connut la sottise dans l'injustice, la persécution hypocrite, « ces premiers crève-cœur de la jeunesse » qui assombrissent à tout jamais la vie, et ce qu'il apprit alors à nommer la « dureté ordinaire du commerce des hommes ». En moins d'une année il tomba d'une suppléance de philosophie à Toulon à une suppléance de sixième à Besançon. Il se révolta et partit pour Paris, sans autre ressource que sa plume.

Ce Paris studieux de 1853, qui, dans une sorte d'effervescence sourde de mine et de laboratoire, couvrait une révolution dans la science et dans les lettres françaises, était fait pour développer, mais aussi pour pousser aux extrêmes, du côté où il penchait, l'esprit d'Hippolyte Taine. On y travaillait, on y pensait, sans autre objet que la vérité, sans souci des conséquences pratiques; que dis-je! avec le mépris de ces conséquences.

C'est alors que Taine se lia avec Wœpke, qui compléta ses connaissances mathématiques et l'initia à la philologie; avec Doré, qui l'introduisait dans le monde des artistes, tandis que Marcelin, son ami d'enfance, lui apprenait à démêler l'histoire dans les estampes. Il faisait de la chimie et de la physiologie; il fréquentait la Salpêtrière, tâchant de découvrir, à travers les grossissements et les déformations de l'intelligence malade, le passage mystérieux de la sensation à l'image, et de l'image à la perception. Entre temps, il commençait d'écrire à la *Revue de l'instruction publique*, aux *Débats*, à la *Revue des Deux Mondes*. Et, partout, entier à son étude présente, il allait, interrogeant les hommes spéciaux, les témoins vivants; choisissant de préférence ceux auxquels il attribuait à la fois un sens très aigu et

un parti pris très sceptique ; poursuivant, sous la forme la plus concise, l'opinion la mieux prouvée, « les impressions personnelles, exactes et crues », les mots caractéristiques des hommes illustres, les petits détails significatifs des grands événements. Cependant il avait hâte de rentrer dans sa retraite de l'île Saint-Louis. Aux hommes récalcitrants ou importuns il préférait les livres, moins lourds et moins longs à feuilleter. La vie réelle, la vie brutale même l'attirait à titre d'expérience et de clinique sociale. Mais il n'aimait à l'étudier que dans Saint-Simon ou dans Balzac, comme les monstres, les fauves et les oiseaux de proie, au Muséum, derrière les grilles, le matin, quand les arbres sont encore frais de la rosée et que les allées sont encore vides d'oisifs. Il redoutait de perdre son temps et d'encombrer sa mémoire. Enfin, il ne savait pas s'ennuyer. S'il voulait le secret des choses, il ne se résignait point à le guetter longtemps, aux seuls endroits peut-être où ce secret se décèle, entre les propos interrompus, les anecdotes rabâchées, les confidences fallacieuses, le bavardage des hommes obsédés d'eux-mêmes, qui cherchent à tuer le temps, à tromper l'attente, à se tenir en scène les uns devant les autres, se méfiant des questions, mais laissant parfois échapper, par surprise de vanité, ou de passion, le mot révélateur : les antichambres des hommes d'État, les bureaux de rédaction des journaux, les couloirs des assemblées, les foyers des théâtres, toutes les salles de Pas perdus.

Et comme il compulse, dépouille, regarde, analyse et note à Paris, il voyage en Angleterre, en Italie, dans les Pays-Bas, en France, assidu aux archives, chez les savants et chez les hommes techniques, commentant les musées par les bibliothèques.

Il s'exerce et s'anime à la science nouvelle. Ici, en historien, à coups de pioche et de mines, rudes et durs, dans le sol résistant, la chaussée cimentée, les massifs monuments de l'histoire romaine : c'est l'*Essai sur Tite-Live*. Ailleurs, en psychologue, s'efforçant de dégager les traces de Condillac, ensevelies sous les programmes d'État : c'est le livre des *Philosophes*. Ce livre fut sa prise de la Bastille. Taine n'a rien produit, pas même les notes de *Thomas Graindorge*, ce La Bruyère positiviste de la *Vie parisienne*, où il ait déployé plus de fantaisie avec plus d'abandon : une verve endiablée, un mélange d'irrévérence sarcastique et de flamme à la Diderot; un talent, encore inconnu dans nos lettres, pour rendre les abstractions vivantes, l'analyse colorée, la dialectique pittoresque, le sophisme ridicule, l'évidence spirituelle; pour glisser des croquis délicieux de paysages dans des encadrements noirs de tableaux de mathématiques; toute une psychologie qui s'affirme, toute une philosophie de l'histoire qui se déborde, toute une métaphysique qui s'envole; par-dessus tout l'exubérance, les ailes de la jeunesse. Il projette en ces ouvrages, conçus en même temps, publiés coup sur coup, les idées directrices de ses œuvres capitales. Il les lance à brûle-pourpoint, assaillant le lecteur par la thèse, l'empoignant par la démonstration. Il aimait, il aima toujours, les débuts impérieux, à la Beethoven.

Au cours de ses études sur Racine, Saint-Simon, La Bruyère, La Fontaine, Mme de La Fayette, il se fait une notion du caractère français, qu'il reprendra sans cesse, l'étendant et la complétant, et qui exerce sur le rythme de son œuvre autant d'influence que sa notion primordiale de l'homme infirme par naissance et de la société malade par nature. C'est l'esprit classique; il en déduira

sa théorie de la Révolution française, et cette idée deviendra l'idée maîtresse des *Origines de la France contemporaine*.

On s'explique, dès l'abord, ce qu'il comprendra dans ce livre et ce qu'il en exclura. On voit venir de la même allure, et se supposer les uns les autres, la tragédie classique et les *Droits de l'homme*, la monarchie absolue et la démocratie. C'est la grande route royale et nationale de l'histoire, à travers les plaines et les vignobles de la France moyenne; mais cette route s'arrête au pied des montagnes couvertes de neiges éternelles; aux grèves où l'Océan, qui se perd dans l'infini, étale ses nappes mouvantes sur le sable morne; aux rochers où les vagues perpétuellement troublées se brisent en écume, sous un ciel lourd de tempêtes. La France est le pays des contrastes. Sa Chanson de Geste abonde en merveilles; et n'est-ce point découper d'une main trop tranchante en son histoire que d'en écarter, à titre de digressions, tant de glorieuses aventures et d'héroïques épreuves, cet appétit de l'impossible et ces longs abattements coupés de fièvres, la folie de la croix et la folie de la liberté, la voie épique qui va de Jérusalem à Fleurus, du cycle de Charlemagne à celui de Napoléon? Ce sont pour Taine des rayons divergents. Il s'interdit de les suivre, comme il s'interdit l'élévation vers le mystère et l'ascension vers la métaphysique.

Il avait entrepris d'appliquer en grand sa méthode, d'écrire l'histoire d'une littérature, et d'y chercher la psychologie d'un peuple. Il avait choisi l'Angleterre, parce qu'il retrouvait dans la littérature anglaise, à tous les âges, l'homme passionné, concentré, intérieur, qui est l'Anglais d'aujourd'hui. Taine, dans ce livre, donna sa mesure. Par ce coup de maître, il ne se plaça pas

seulement au premier rang de nos écrivains, il fit grand honneur, en Europe, à la littérature française.

La méthode avait fait ses preuves ; Taine en présenta, dans l'introduction de la *Littérature anglaise*, un exposé magistral. Elle se ramène, en réalité, à quelques données simples : toutes les choses humaines, que ce soit le génie d'un artiste ou le génie d'un homme d'État, la littérature d'un peuple ou ses institutions, ont leurs causes, leurs conditions et leurs dépendances. Pour l'homme et pour le peuple, il y a une disposition initiale, maîtresse et supérieure, qui dirige toutes les idées et tous les actes. Elle procède de trois forces primordiales : la race, le milieu, le moment.

Taine devait beaucoup à Saint-Beuve, et il aimait à le proclamer. Toutefois, pour cette conception fondamentale, il relevait d'un autre maître. « Mon idée, disait-il, traîne par terre depuis Montesquieu ; je l'ai ramassée, voilà tout. »

Nous reconnaissons les fameux « rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses » ; mais, en les constatant, n'oublions pas que la nature des choses, ici, c'est la nature humaine. En histoire, c'est l'homme qu'il faut rechercher partout et partout remettre en son rang, car partout on le reconnaît. Qu'est-ce, en effet, que la race, dans le développement de la civilisation, si ce n'est l'ensemble des caractères héréditaires imprimés par la famille aux générations ? Qu'est-ce que le milieu, si ce n'est l'humanité accumulée depuis les origines, les traditions, les croyances religieuses, les chants populaires, les lois, tout ce qui façonne les individus, lie le passé à l'avenir, supprime la mort dans les nations et fait que l'homme tient à sa patrie comme la plante tient au sol d'où elle tire sa sève, sa fleur et sa semence ? La destinée

d'un peuple, ainsi considérée, se réduit aux faits permanents de son histoire. Les peuples demeurent, dans les conditions naturelles imposées à la vie humaine, les artisans de leur destinée. Les formules que nous en donnons sont de pures créations de notre esprit, et elles ne mènent pas plus les affaires du monde que les formules des astronomes ne mènent le cours des astres. Mais dans le spectacle de l'humanité errante, souffrante, et travaillant toujours à mieux voir, à mieux penser, à mieux agir, à diminuer l'infirmité de l'être humain, à apaiser l'inquiétude de son cœur, la science découvre une direction et un progrès : elle ajoute, à l'intérêt émouvant du drame, l'idée d'une harmonie supérieure dont ce drame est l'expression.

Pour expliquer les faits, Taine les lie ; pour les montrer, il les arrête. Son histoire, ainsi enchaînée et groupée, est immobile ; mais il supplée, par l'animation du style, au mouvement du récit qu'il supprime. Il n'eut jamais d'hésitations sur la méthode ; il en eut sur le style, et aussi des retours. Il tenait que la faculté de représenter les choses est la puissance même de penser. Il s'y appliqua, mais sans parti pris ni efforts dans les premiers temps ; plus tard, par procédé et avec tension. Entre sa première manière, les métaphores tout intellectuelles, les aquarelles aux teintes claires du *La Fontaine* et des *Philosophes*, et l'imagination véhémement du *Voyage en Italie*, il y a plus qu'une différence de degré. On passe d'une école à une autre. Dans Paris, tel que l'a fait la vie moderne, Stendhal est cité sans être lu, Condillac n'est ni lu ni cité, Montesquieu est relégué au cabinet des médailles. Taine se déclare pour les coloristes. Il fixe sur ses carnets, en notes aiguës et parfois frémissantes jusques à la douleur, les « taches que font les objets sur sa

rétime ». Mais il se reprocherait de chercher l'impression pour l'impression même. Il veut que la représentation de l'idée, tout intense qu'elle est, demeure une idée éclairée et approfondie; plus signifiante, plus pénétrante à l'esprit, parce qu'elle frappe plus fortement les sens; mais toujours démonstrative, jamais fantasque, encore moins inexacte. Il fit plus d'une fois sur cet article, troublant pour lui, son examen de conscience. « Depuis dix ans, écrivait-il en 1862, mon idée fondamentale a été : Il faut peindre l'homme à la façon des artistes, et, en même temps, le construire à la façon des raisonneurs : l'idée est vraie, elle produit des effets puissants, je lui dois mon succès, mais elle démonte le cerveau... Je lutte entre les deux tendances, celle d'autrefois et celle d'aujourd'hui. » Il se partagea : la traduction « littérale et spontanée des sensations » pour les notes de voyage en Angleterre et les notes sur Paris, la classification colorée pour la philosophie et pour l'histoire. C'est en cette dernière manière qu'il écrit son *Essai sur la sculpture en Grèce*, d'une verve si légère, d'une lumière si transparente; son *Traité de l'idéal dans l'art*, si sain, par l'élévation perpétuelle vers le vrai et la belle doctrine de la bienfaisance des caractères; son *Traité de l'intelligence*, où il complète et mène à ses fins la psychologie esquissée dans les *Philosophes*. C'est son œuvre la plus méditée, et peut-être est-ce son œuvre la plus parfaite.

Ce livre marque l'apogée de son talent et aussi de son influence. Il est désormais à côté de Renan, son ami, l'un des chefs reconnus de la génération nouvelle. Taine avait été un précurseur. Son public était venu. Les jeunes gens, qui avaient alors de vingt à trente ans, très Français en leur évolution même, las des mots creux, de la philosophie de commande et de la philosophie importée,

des ballons captifs et des ballons dégonflés, avides de science à défaut de l'action qui leur était interdite, exigeaient, dans la pensée et dans l'art, la vue positive des choses, la précision nourrie de réalité. Élèves de Pasteur à l'École normale, de Quicherat à l'École des chartes, de Claude Bernard, de Berthelot, de Havet au Collège de France; lecteurs de l'*Ancien Régime* de Tocqueville, et de la *Cité antique* de Fustel de Coulanges, Leconte de Lisle leur révélait les âmes barbares et la poésie des races disparues; ils allaient, avec le roman, de Balzac à Flaubert; au théâtre, ils applaudissaient le *Demi-Monde* et les *Effrontés*; puis, rentrés au logis, ils sentaient leur cœur battre et leur âme s'élever avec les *Stances* de Sully Prudhomme. Il y avait, entre tous ces hommes et toutes ces œuvres, des liens et des rapports que ces jeunes gens devinaient et qu'ils ne s'expliquaient pas. Taine les leur fit comprendre. Il fut leur conscience intellectuelle, leur maître à penser et leur maître à écrire. Il leur apprit à voir et à vouloir, à fouiller et à construire. Influence austère en ses horizons fermés, mais virile et fortifiante en ses nobles exhortations au labeur désintéressé de la civilisation.

Les professionnels disputaient encore entre eux s'il convenait de le classer parmi les panthéistes ou parmi les positivistes, s'il fallait le rattacher à Comte ou à Spinoza, sous quel nom il était opportun de le consacrer, ou sur quel chef il convenait de l'excommunier, que déjà, ne fût-ce même que par l'écho ou le choc en retour des « Avertissements » et des réfutations, sa méthode avait gagné le grand public. Ses formules : milieu, race, moment, idée maîtresse, série de groupes, états d'âme, hallucination vraie, souvent incomprises et détournées, couraient les écoles, les revues, les ateliers, les journaux.

C'est à cette sorte d'étiage que se mesure l'alluvion des grands penseurs. Psychologie, histoire, critique d'art et critique littéraire, études de la nature et paysages écrits ; le roman consulté à titre de documents, et se construisant désormais à coups de documents ; l'investigation minutieuse de l'homme dans sa naissance, dans ses habitudes, dans ses entours ; la description, l'inventaire même du mobilier et des accessoires de la vie humaine, on peut dire que partout, de la chaire magistrale des Universités à la presse mondaine et anecdotique, l'influence de Taine se fit ressentir : dans aucune branche de l'activité intellectuelle il n'a laissé les choses au point où il les avait prises.

Son œuvre, telle qu'il l'avait conçue, comportait encore des études religieuses et des études politiques. Il était déjà loin du temps où il n'apercevait, dans la religion, « qu'un beau poème tenu pour vrai », relevant de la seule littérature. Depuis son voyage en Angleterre, il entrevoyait dans un christianisme très large, tout imprégné de l'esprit moderne, une conciliation possible entre l'esprit scientifique et une discipline morale qui lui paraissait la meilleure de toutes pour développer dans l'homme, par un appel direct à la conscience, « la réforme volontaire et l'empire de soi-même ». Il y songeait souvent, mais il se trouvait, sur ce chapitre, trop loin de compte avec la majorité de ses concitoyens. « J'ai bien un idéal en politique et en religion, écrivait-il en 1862 ; mais je le sais impossible en France, c'est pourquoi je ne puis avoir qu'une vie spéculative, point politique. Si, ajoutait-il, le protestantisme libre, comme en Allemagne sous Schleiermacher, ou à peu près comme aujourd'hui en Angleterre ; si les libertés locales, comme aujourd'hui en Belgique, en Hollande, en Angleterre, aboutissaient à

une représentation centrale... » Toutefois, il avait crayonné le *Projet d'un livre sur la religion et la société en France*. Il voulait l'écrire « à la manière de Machiavel, sans incliner dans un sens ou dans un autre, traitant la chose comme un état physiologique ». Il avait ajourné ce dessein. Quand il le reprit, les temps étaient changés, et ces temps d'épreuves tragiques avaient amené Taine à un état d'esprit bien éloigné de celui de Machiavel.

Il vit ce que, sauf quelques hommes avertis du secret des affaires en Europe, notre génération considérait comme la chose impossible. Nous étions nourris de ce qu'on nomme au dehors la grande illusion française. Les étrangers la raillent, mais nous n'en parlons, nous, que les larmes aux yeux, parce que cette illusion-là est la loi de notre histoire, le lien de notre société, notre principe et notre mission dans le monde. Dans ce siècle des nationalités, la France, qui avait payé de son sang la résurrection des peuples, a été frappée dans sa conscience nationale. Ramenée à ses limites traditionnelles, elle nous y paraissait doublement sacrée, par le droit et par l'histoire ; car ceux qui vivaient dans cette frontière d'élection s'étaient unis en légitime mariage, par leur consentement libre, pour la bonne et pour la mauvaise fortune, contre la maladie et contre la mort ; car la France avait pris pour sa maxime d'État cette déclaration, qui semblait la mettre au-dessus des querelles : « J'aime, donc je suis ! » faisant ainsi de la nation une âme qui se survit toujours et qui ne se divise pas.

Il ne suffit point à Taine de protester contre les conditions de la paix et d'opposer à la *France selon les Allemands*, la *France véritable*, il sentit que désormais le savant ne pouvait plus, comme naguère, répondre au

politique, qui lui reprochait d'établir la révolution ou le désespoir dans l'esprit des Français : « Est-ce qu'il y a des Français ? » Il y en avait, et ils étaient malheureux, et ils étaient troublés. Chacun se devait à tous. Tout, dans notre démocratie, dépend du mouvement des masses, et les masses ne sont mues que par les déplacements sourds des infiniment petits. C'est dans ces profondeurs seulement que se peuvent opérer les réformes efficaces, les actions élémentaires qui, par leur poussée lente et continue, arrivent à modifier les conditions générales de l'histoire : le milieu social et les dispositions héréditaires de la race. Dans ce dessein, pour défricher d'abord les avenues et former les pionniers, Taine aida de toute son ardeur son ami M. Boutmy, grand éducateur d'hommes, à fonder l'École des sciences politiques.

« Pour voter, écrivait Taine en 1849, il me faudrait connaître l'état de la France, ses idées, ses mœurs, ses opinions, son avenir. » Cette idée, reprise vingt-cinq ans après, a produit les *Origines de la France contemporaine*. Estimant que les périls de la France provenaient d'une grande aberration : la conception abstraite des *droits de l'homme*, et d'une constitution funeste : les institutions de l'an VIII ; que l'une et l'autre provenaient d'un pli héréditaire imprimé par l'ancien régime, Taine résolut de les attaquer par la réfutation de leurs principes et par le spectacle des maux qu'elles avaient causés.

Il pose d'abord et très fortement les bornes de son ouvrage. Il ne prétend pas expliquer l'ensemble des affaires françaises pendant la Révolution. Il exclut les finances, l'Église, les négociations, les armées, le contre-coup des menaces et des convoitises de l'Europe, les nécessités et les entraînements de la guerre, qui emportent les Français, de la lutte pour l'indépendance, à la

propagande et à la conquête. Il laissait à d'autres le soin d'en faire l'histoire.

Je suis de ceux qui se sont hasardés dans une des parties de ce vaste champ, que Taine s'était fermé. Mes recherches m'ont conduit, sur des points mêmes que Taine avait traités, à des jugements très sensiblement différents des siens. Vous le saviez, Messieurs, lorsque vous avez accordé à mon livre celui de vos prix qu'un historien français est le plus fier de recevoir. Taine était alors des vôtres, et nul n'entraît avec plus de liberté d'esprit dans votre large façon d'envisager les choses. Je manquerais étrangement de mémoire, si je ne le rappelais pas aujourd'hui ; mais, à y insister davantage, je manquerais assurément de discrétion.

Taine n'a qu'un objet : montrer, à travers l'histoire de l'esprit public et des pouvoirs publics, comment le Français de l'ancien régime est devenu le Français d'aujourd'hui. Celui-là, à ses yeux, est un malade par dispositions héréditaires, malade aussi de ses médecins, qui, par leurs saignées, leur antimoine, leur régime d'hôpital militaire, l'ont énervé et détraqué. Taine dénonce cette thérapeutique déplorable ; il cherche l'hygiène future, et, selon sa méthode, il la cherche dans l'étude du malade. Il va au club des Jacobins, comme il allait autrefois à la Salpêtrière. Il ne s'occupe pas de ce qui a fait vivre les Français durant cette crise ; il s'inquiète de ce qui aurait pu les tuer. Il n'écrit pas l'histoire de la Révolution française, il fait la pathologie mentale du Français pendant la Révolution.

Avec quelle patience et quelle conscience il poursuit son énorme enquête, ceux-là seuls qui l'ont vu travailler, ceux d'entre vous qui lui ont ouvert leur trésor, peuvent le dire, et nul ne le saurait dire sans témoigner de son

estime. Mais plus Taine s'enfonce dans cette réalité démente et sinistre, plus il s'émeut, s'emporte, se livre. Il dépouille le détachement superbe du savant; il entre en bataille pour lui-même, comme au temps de sa lutte contre les éclectiques; plus sombre toutefois, plus impétueux, muni de tous les projectiles et de tous les explosifs modernes. Par moments on se croirait à la Cour d'assises, que dis-je? au Tribunal révolutionnaire, le lendemain des journées de proscriptions. Toutes les factions se poussent dans ce prétoire et s'y étouffent les unes les autres. Taine instruit le procès, interroge les témoins, requiert, juge et condamne toujours. La splendeur du style décuple l'effet des tableaux : les métaphores surgissent, grossissantes et lumineuses comme les projections des physiciens, mais en même temps furieuses et emportées. « L'artiste, disait-il, est une machine électrique chargée de foudre; sa grandeur consiste dans la grandeur de sa charge; plus ses nerfs peuvent porter, plus il peut faire. »

L'Ancien Régime, où l'explosion couve, est, avec la *Littérature anglaise* et *l'Intelligence*, sa troisième œuvre maîtresse : l'Académie la salua par une élection, que ratifia toute l'Europe lettrée. Les volumes de la *Révolution*, où la mine éclate, soulevèrent autant d'admiration, mais beaucoup plus de critiques. Le livre était plein de passions, les passions s'en emparèrent. Il se produisit dans le public, entre chacune des parties de l'ouvrage, une série d'évolutions, analogues à celle du chœur dans les tragédies grecques. Avec sa conscience de penseur sincère et d'écrivain lucide, Taine s'étonnait d'être si méconnu dans ce qu'il avait dit et si fort attaqué pour ce qu'il ne disait pas.

Lorsqu'on lui reprochait de négliger les grands côtés

de l'époque, il n'aurait eu qu'à ouvrir son livre aux pages où se déploie l'essor de la nation en 1792, sorte de marche héroïque et sacrée, d'une magifique envolée de cloches, de chants et de clairons. Il n'aurait eu encore qu'à reprendre, dans sa *Littérature anglaise*, cette apostrophe jetée à un détracteur illustre de notre génie national : « Ces ouvriers, ces Jacques sans pain, sans habits, se battaient à la frontière pour des intérêts humanitaires. Ils sont dévoués à la vérité abstraite, comme vos Puritains à la vérité divine ; ils ont combattu le mal dans la société, comme vos Puritains dans l'âme ; ils ont eu, comme eux, un héroïsme, mais sympathique, sociable, prompt à la propagande, et qui a reformé l'Europe, pendant que le vôtre ne servait qu'à vous. » Il se contentait de dire : « Ce n'est pas mon sujet. » Quant aux admirateurs nouveaux et, parfois un peu trop zélés, que lui valaient ses coups de bélier contre les *Droits de l'homme* et ses coups de massue aux Jacobins : « Je les attends », disait-il, avec son sourire fin et résolu, et cette manière qu'il avait de conclure, d'un ton doux et péremptoire, ponctuant la phrase, scandant les mots : « Je les attends à Napoléon. »

Il n'attendit pas longtemps, et l'effet dépassa son attente. Jusque-là, lorsqu'il était aux prises avec un penseur, un poète, un artiste, et qu'il arrivait à l'élément irréductible, au passage de la formule à la vie, Taine, penseur et poète lui-même, suppléait l'impuissance de l'analyse par la divination de son propre génie. Mais ici cette divination lui faisait défaut. Il l'avait dit à propos de Guizot et de Cromwell : « Pour écrire l'histoire politique, il faut avoir manié les affaires d'État. Un littérateur, un psychologue, un artiste se trouve hors de chez lui. » L'État était pour Taine le dernier

des monstres scolastiques, qu'il avait résolu d'anéantir : il était absolument réfractaire à la raison d'État. C'est pourquoi, comme naguère le Comité de salut public, Napoléon lui demeura étranger. Il eut beau remplir le creuset, broyer et chauffer à outrance; la flambée eut des éclats suprenants, mais l'affinité manquait, et le bronze ne se forma point.

Avec le *Régime moderne*, Taine revient à son objet direct. Il a fait la part de la fatalité héréditaire; il fait maintenant celle de la justice. Justice sociale, pour lui, est synonyme de liberté civile et politique, et il n'y a de liberté féconde que celle qui garantit les droits de l'individu. Liberté, justice, ces mots, ainsi entendus, impliquent l'action volontaire et l'agent responsable. « La persuasion que l'homme est avant tout une personne morale et libre, et qu'ayant conçu seul, dans sa conscience et devant Dieu, la règle de sa conduite, il doit s'employer tout entier à l'appliquer en lui, hors de lui, absolument, obstinément, inflexiblement, par une résistance perpétuelle opposée aux autres et par une contrainte perpétuelle exercée sur soi », voilà, disait Taine, « la grande idée anglaise ». Disons : la grande idée de tout peuple qui prétend vivre et qui ne veut ni se dessécher dans le désert, ni sombrer dans les bas-fonds. Sans cette donnée, sans ce que Taine appelle les deux idées maîtresses de la civilisation moderne, l'honneur, par où l'homme s'attribue des droits dont rien ne le peut priver; la conscience, par où il conçoit la justice absolue, le livre des *Origines* ne serait qu'une apocalypse de notre décadence et le livre du *Régime moderne* qu'une stérile lamentation. Ni l'une ni l'autre.

Le plus délicat des hommes sur l'article de l'honneur, le plus scrupuleux sur l'article de la conscience, Taine a

vécu en homme responsable et libre, il a écrit pour des hommes responsables et libres, capables de le comprendre et de profiter de ses enseignements. A ceux qui l'accusent de dissoudre l'âme humaine en une série plus ou moins flottante d'états d'âme, on peut répondre, et par sa doctrine de la faculté maîtresse, qui concentre et gouverne toute l'âme durant toute la vie, et par l'exemple de son âme, la plus identique à soi-même qui ait jamais été. Il a mieux fait que d'écrire ce traité de la *Volonté* qui devait former le complément de son livre sur l'*Intelligence*; il a montré, par ses actes, ce que valait, contre les épreuves du dehors et pour la saine activité humaine, une volonté tenace et réfléchie.

Parmi les soutiens que, dans cette lutte de tous les jours, exige l'infirmité de l'homme, il inclinait de plus en plus, dans les dernières années de sa vie, à placer la religion chrétienne. L'expérience et l'histoire l'avaient conduit, envers le christianisme, de l'intelligence à la sympathie et au respect. Il ne disait pas, avec les libertins d'État : Il faut une religion pour le peuple. Il n'admettait point cette nuance de mépris dans une affaire qui est l'affaire la plus intime du cœur humain. Il savait que tout le monde est peuple devant la souffrance, l'énigme de la destinée, les contrariétés de la justice, le déchirement de la mort et l'inquiétude de l'espérance. Toutefois, s'il réclama pour les croyants la liberté de conscience la plus large, avec toutes ses conséquences et toutes ses conditions; s'il reconnut dans l'Évangile « le meilleur auxiliaire de l'instinct social »; s'il en vint à admirer la foi, comme un au-delà de l'intelligence et de la raison, nul ne peut dire qu'il rompit les nœuds d'airain qu'il s'était librement forgés. Franchit-il jamais cet abîme, que le croyant franchit d'un coup d'aile, et qui

sépare la soumission à des lois nécessaires et universelles, de la confiance en la bonté infinie d'un Père? S'il resta, pour son compte, un stoïcien, il le fit de dessein prémédité, mais aussi par modestie. On doit savoir se borner, disait-il, « être content d'avoir pu contempler et penser le Monde, croire que cela vaut la peine de vivre ». Mais, ce qu'il s'interdisait à lui-même, il ne se défendait point de l'attendre d'autrui. « Chaque génération, écrit-il, lira quelques pages du grand livre qui ne finit pas... » « Si je m'arrête, c'est par sentiment de mon insuffisance; je vois les limites de ma pensée, je ne vois pas celles de l'esprit humain. »

C'est le moment où un grand artiste, qui sait peindre les hommes comme Taine savait les comprendre (1), l'a représenté, vieillissant déjà, mais dans la plénitude de son être moral : imposant, comme il apparaissait à ceux qui l'apercevaient du dehors; vénérable, comme il l'était à ceux qui l'approchaient, et parfaitement aimable, comme il savait l'être pour ceux qu'il recevait à son foyer. Très clair, sur un fond très sombre, il se détache et semble venir à nous de son pas mesuré. Le front découvert, bombé, comme trop plein et pesant sur le corps; le visage creusé et pâli; toute l'aspiration, tout le flux de la vie montant vers ce front souverain et insatiable; la bouche droite, volontiers silencieuse, s'ouvrant aux questions directes, aux réponses nettes, mais plus volontiers encore souriante à l'amitié, bienveillante à la jeunesse, dure seulement au mensonge et impitoyable à la présomption. Les yeux se tiennent à demi baissés, sous les verres qui les couvrent. Le regard, quand il se lève, est perçant comme un éclair qui passe

(1) Bonnat.

sur une lame aiguë; mais, plus habituellement, il se voile. On sent que Taine, malgré sa passion pour la couleur, préférerait encore à la vision éblouissante du monde la vue intérieure, celle qu'il avait dirigée, une fois pour toutes, vers les grandes idées simples, par les grandes lignes précises et continues.

Il avait restreint sa tâche; il avait encore trop présumé de ses forces. Il ne passait, dans les dernières années, que quelques mois à Paris, impatient de retourner à sa maison du lac d'Annecy, près de laquelle il avait décidé de reposer toujours: il y avait trouvé le seul bonheur véritable, le bonheur tel qu'il l'avait conçu, tel qu'il le méritait. Il marcha tant qu'il put marcher: là-bas, sur les rives incessamment rafraîchies par les grands courants d'air des montagnes; à Paris, sur les bords de la Seine, où sa jeunesse avait connu l'angoisse de vivre et « le ravissement de penser »; de préférence à son cher Jardin des plantes. Il y ressentait comme une impression vivifiante de ses matinées d'autrefois, au mois de mai, quand il avait vingt ans: « Le soleil brillait au travers des herbes, et je voyais cette vie intérieure qui circule dans les minces tissus et les dresse en tiges drues et fortes; le vent soufflait et agitait toute cette moisson de brins serrés, d'une transparence merveilleuse; j'ai senti mon cœur battre et toute mon âme trembler d'amour pour cet être si beau, si calme, si étrange, qu'on appelle nature; je l'aimais, je l'aime; je le sentais partout, dans ce ciel lumineux, dans l'air pur, dans cette forêt de plantes vivantes et animées, et surtout dans le souffle vif et inégal de ce vent de printemps. »

Mais chaque saison la vie devenait plus lourde, la marche plus pénible; les étapes étaient plus courtes, les

haltes plus prolongées. Jamais, cependant, sa pensée n'avait été plus alerte, son imagination plus féconde. « Cette pensée, dont tu es si fier, lui disait autrefois Prévost-Paradol, que tu la veux d'une nature unique et supérieure à l'Univers », cette pensée l'épuisait de sa création prodigue et incessante. Au lieu de la suivre avec allégresse, il devait désormais rompre la chaîne des idées et dissiper les fantômes des images. Il connut ce supplice, le plus cruel pour un homme de son génie, refréner ce génie même et le bâillonner. Mais il ne le maudit point et ne murmura jamais. Dans cette misère de la condition humaine, ce grand et douloureux penseur se relevait encore par sa souffrance : « Toute la dignité de l'homme est dans la pensée. »

Puis vint le jour où il ne sortit plus, et ne reçut plus que quelques intimes, pour quelques instants : toujours affable, toujours intéressé à leurs travaux, soucieux de leurs espérances, ne parlant que de leurs affaires, jamais des siennes et de la plus poignante de toutes. On le voyait s'amincir et se courber, mais il semblait que l'homme intérieur grandissait toujours ; et lorsque la main pieuse qui veillait sur ses forces défaillantes indiquait que le temps était venu de le quitter ; que l'on partait en se demandant si le lendemain on le retrouverait encore ; que l'on songeait avec désespoir à cette grande lumière jetée sur le monde et dont la source allait disparaître, on se réconfortait en considérant que l'on assistait à un grand spectacle, et qu'il n'y avait vraiment plus ni proportions ni commune mesure entre cette pensée, qui s'élançait toujours plus forte, plus sereine, plus dégagée vers l'idéal, et ce corps qui s'en allait toujours plus débile, s'évanouissant vers la terre.

Il lisait, il lut jusqu'à la fin : du César ou du Salluste,

revenant au latin, comme l'homme épuisé revient au lait qui a nourri son enfance, reposant sa pensée indocile sur les mots nets et pleins, dans l'avenue des idées alignées. Il se faisait lire Sainte-Beuve, qui lui donnait l'illusion de la vie dans ce qu'il avait le plus goûté au monde : la libre conversation sur les choses de l'intelligence avec les gens d'esprit. Enfin il méditait Marc-Aurèle, resté son livre de chevet. De ces sentences, « cris étouffés d'un enthousiasme contenu... paroles brisées qu'on prononce à voix basse », il s'était fait une sorte de liturgie. Au commerce de cette âme, selon lui, « la plus noble qui ait vécu », il s'exhortait à la résignation : « Consolez-vous donc, pauvres hommes, à cause de votre faiblesse et à cause de votre grandeur, par la vue de l'infini d'où vous êtes exclus et par la vue de l'infini où vous êtes compris. »

Ainsi mourut Hippolyte Taine. Il est un des rares hommes qui ont contribué à changer la figure et à modifier l'allure intellectuelle de leur siècle. Il a fait avancer, par sa méthode, l'étude, et par ses livres la connaissance des choses humaines; il a jeté un éclat incomparable sur nos lettres, et, après avoir fondu quelques-unes des plus belles statues de l'art français, il en laisse à ses successeurs le moule profond, solide et délicat; enfin il a donné, par l'admirable tenue de son existence, un modèle de l'art de vivre, à qui se propose de vivre pour la science et pour la vérité.

DISCOURS A L'INSTITUT

*Prononcé à la séance publique annuelle des cinq Académies
le lundi 25 octobre 1897.*

MESSIEURS,

C'est une pieuse coutume d'ouvrir notre séance plénière par une commémoration de nos morts. Quelques-uns trouvent peut-être que nous abusons des notices nécrologiques et des discours funèbres. On nous représente volontiers comme une sorte de confrérie dont les membres siègent ensemble à des jours consacrés, se rendent mutuellement des témoignages honorables, où les uns suivent les obsèques des autres et prennent soin que le public, distributeur souverain de la renommée, ne délaisse point les défunts, afin que les survivants, à leur tour, ne soient point délaissés. Mais, Messieurs, les éloges qui se prononcent ici ne se réduisent pas à ce caractère de prudence supérieure et de haute politesse rétrospective. Ils sont autre chose, ils sont beaucoup plus. Ils dégagent dans la vie, dans les travaux de chacun de nous, son œuvre propre; ils la définissent et la classent; ils marquent à chacun sa part dans l'œuvre

collective de nos compagnies; ils sont les premières pièces justificatives des comptes que ces compagnies doivent à la patrie, à la vérité. De ces comptes se tirent nos lettres de change sur l'avenir, et ces soins-là sont un devoir pour nous. A côté d'un Pasteur qui a su dominer la nature et combler l'humanité de bienfaits, qui ayant vécu pour la science seule s'est fait dans tous les peuples du monde, à tous les étages de nos sociétés, des universités aux chaumières, de nos campagnes aux faubourgs de nos villes, une gloire qui jusque-là n'était réservée qu'aux destructeurs d'hommes, aux conquérants de nations, aux fondateurs d'empire, combien de savants de premier ordre dont l'œuvre ne peut être comprise et appréciée que par d'autres savants? Il nous appartient de les élever en leur lumière, de les maintenir à leur rang dans la galerie afin que le public, aux égards rendus, mesure, soupçonne du moins la grandeur du mérite.

Les compagnies se survivent, les œuvres collectives restent. Si la postérité ne retient pas tous les ouvrages qui seraient dignes de mémoire, elle garde le souvenir du corps auquel les auteurs ont appartenu; et si un jour, les écrits ne trouvant plus de lecteur, les découvertes étant depuis longtemps dépassées, un nom seul subsiste, en renvoi, au bas d'une page, avec une date : celle de la mort, et ces seuls mots : membre de l'Institut; ce sera grand'chose cependant que cette simple mention, et ne vaudra-t-elle pas toute une biographie?

Celui qui a l'honneur de présider votre séance annuelle ne peut, Messieurs, parler avec compétence de tous les hommes éminents que vous avez perdus. Il se résigne à évoquer des noms qui sont présents à tous nos esprits. Vous lui permettrez seulement de souligner au passage,

d'un souvenir plus intime, ceux des confrères qu'il a eu personnellement la fortune de connaître.

Il y a un an, au lendemain de la réunion de l'Institut, nous apprenions la mort de M. Challemel-Lacour. Nul de ceux qui l'ont vu, parmi nous, à la tribune, à la présidence des assemblées, n'oubliera cette physionomie fine et imposante, cette expression des traits et du regard, froide au premier abord, douloureuse à qui savait considérer de plus près les hommes. Il était, à l'Académie française, un des plus brillants représentants d'un art qui a toujours été, qui est toujours parmi nous brillamment représenté, l'éloquence politique. Il y apportait un caractère personnel, ajoutant aux traditions oratoires des grandes époques de la Révolution je ne sais quoi de plus ressenti, de plus concentré, de plus stoïque dans la pensée, de plus contenu dans la forme, de plus rigoureux dans le raisonnement, de moins illusionné enfin, qui était propre à notre temps. Homme de courage, homme de principes et de foi en ses principes, il n'était point l'homme du rêve, ni de ces esprits qui se plaisent à flotter sur les mots. Par sa large culture intellectuelle, son commerce constamment entretenu avec les anciens, sa connaissance des modernes, son intimité des philosophes; par la haute tenue de ses idées, le choix de ses images, l'allure parfois un peu fière de son style, la note profonde d'humanité qui y dominait toujours, il rattachait notre éloquence moderne à la grande école du dix-septième siècle. Il s'était vu, pendant sa jeunesse, contraint de passer en exil, dans la lutte pour la vie, ces années d'apprentissage dont l'épreuve n'est adoucie que par l'air de la patrie. Il avait, selon l'expression poignante de Taine, connu alors la dureté du commerce des hommes. Il l'avait éprouvée à l'âge

où l'âme est encore docile aux empreintes de la vie, et il en avait gardé une amertume que ni le triomphe de ses principes, ni les honneurs décernés à sa personne n'effacèrent jamais.

Par un de ces contrastes qu'offrent souvent les annales de l'Académie française, la mort rapproche ici de M. Challemeil-Lacour un confrère, presque son contemporain, mais l'homme qui, par son caractère, sa carrière, son œuvre, lui ressemble certainement le moins, Henri Meilhac. Doux, facile, ironique avec raffinement, aimable toujours, ici par bonhomie, là par scepticisme, il a obtenu et goûté le succès le plus riant, dans le monde le plus séducteur. Qui n'a pas vécu à Paris en 1867, au temps de l'Exposition universelle, n'a pas connu la gaieté exquise et comme le rêve de vivre; l'illusion enchanteresse du feu d'artifice, un soir de fête, sous le ciel de mai. Pour les hommes de ma génération, Meilhac a représenté le monde de ce temps-là, comme Marivaux, au dernier siècle, celui de la vieille France, qui s'en allait en souriant et en parlant d'amour. La *Grande-Duchesse*, la *Vie parisienne*, *Froufrou*, ce théâtre qui s'ouvre avec des éclats de rire et finit dans les larmes, est bien l'image de Paris en ces années fragiles et étourdies. Meilhac a été, à sa façon subtile et délicate, et certes sans l'avoir cherché, un symboliste. Le mot, j'en ai peur, eût offusqué son esprit si français; symboliste, pourtant, ne l'est pas qui veut, et qui le veut ne l'est guère. Ce trouble-fête moqueur du vieil Olympe, ce Parisien qui fut, en sa jeunesse, un terrible balayeur de héros fabuleux et pourfendeur d'idoles creuses, m'aurait, je l'espère, sinon passé le mot, au moins tenu compte de l'intention. J'en appellerais, au besoin, à l'indulgence de l'ami en lequel Meilhac se survit parmi

nous. Car, vous le savez, Messieurs, par un mystère qui n'est pas sans exemple, mais que l'on admire toujours, Meilhac a vécu d'une double vie, et cet homme heureux autant qu'aimable ne pouvait mourir qu'à demi.

L'Académie des Inscriptions a perdu en M. de Mas-Latrie et en M. Edmond Le Blant deux vétérans de l'érudition française. Ils s'étaient consacrés, M. Edmond Le Blant à l'archéologie chrétienne de la Gaule, M. de Mas-Latrie à l'Orient chrétien et chevaleresque. Ils avaient, tous les deux, rempli par des travaux variés et étendus une longue vie. Nous pouvions espérer garder bien des années parmi nous M. Léon Gautier, qui semblait le plus robuste, qui était, en tout cas, le plus jeune de cœur, le plus chaleureux des savants. Il revivait de toute son imagination, de toute son intelligence, la vie de ce moyen âge qu'il faisait aimer, et l'érudit qui enseignait à lire les textes, se complétait en lui d'un interprète enthousiaste qui les faisait comprendre. Il n'a pas traduit les épopées françaises en mots secs et froids, en images décolorées; il les a transportées, pour ainsi dire, de l'âme de nos ancêtres dans notre âme, en mots évocateurs, émus, communicatifs. C'est ainsi qu'il a eu cette gloire, la plus enviable à ses yeux, de rendre populaire, parmi nos jeunes générations, cette *Chanson de Roland* qui était pour lui l'*Iliade* et l'*Énéide*, quelque chose même de plus : la chanson de la vieille France.

Je devrais, je voudrais consacrer ici plus que quelques lignes à nos confrères défunts de l'Académie des Sciences. Mais je n'ose. Je m'arrête sur ce seuil redoutable, le seul endroit, peut-être, où l'on ne puisse impunément parler par à peu près des choses qu'on ne connaît pas. Je me borne donc à rappeler simplement les

pertes de cette compagnie en la personne de MM. d'Abbadie, voyageur, astronome, géomètre, numismate; Legrand des Cloizeaux, maître dans la minéralogie; Schützenberger, chimiste éminent, venu de ces pays de l'Est qui ont donné à la France tant de savants et tant d'artistes.

Nous avons vu disparaître de l'Académie des Beaux-Arts deux confrères, un compatriote et un étranger, un grand peintre et un grand musicien.

Élève de Corot, émule de Théodore Rousseau et de Jules Dupré, Français était un des derniers survivants de cette grande école de paysagistes. Il ne se contentait pas de reproduire les formes et les couleurs; il voulait pénétrer l'être intime des choses vues et en révéler le caractère. C'est, en dehors même du talent de l'exécution, le grand intérêt de ses paysages qui nous promènent de la campagne romaine aux bords parisiens de la Seine et aux rives vertes et brumeuses de la mer de Normandie. Cet interprète original, probe et profond, de la nature vivante, savait aussi exprimer et peindre la nature imaginée. Nous lui apportons, en particulier, notre couronne, nous tous qui cherchons dans les lettres antiques ce rajeunissement de la pensée et de l'image que le peintre demandait chaque année au renouveau de la terre. Il semble qu'il nous ait destiné par prédilection ces deux toiles, illustrations exquises de l'idylle et de l'élégie, *Daphnis et Chloé* en leur forêt de fleurs, *Orphée* en sa nuit funèbre. Nous lui devons d'avoir vu luire, sous le ciel limpide, cette lumière qui fait les contours déliés, les ombres sereines, les lointains infinis, la divine lumière de Virgile et de Dante.

C'est sous cette lumière, dans le recueillement de la nuit, que les anciens philosophes croyaient entendre

l'harmonie mystérieuse des mondes et la cadence de la vie universelle. « Les hommes qui sauront retrouver ces harmonies se seront ouvert le chemin des cieux! » Les anciens n'entendaient peut-être que par métaphore ces harmonies célestes; la musique moderne les a réalisées, et nous les sentons frémir et retentir en elle. Elle sait trouver les chants qui bercent le rêve éternel de l'amour, exhalent la plainte éternelle de la mort. Elle fait davantage : par la symphonie, qui est, par excellence, sa forme, elle crée comme un autre monde au delà de celui-ci, un monde devenu pour beaucoup d'entre nous une seconde vie plus intime et plus complète à la fois, et cependant une vie qui nous pénètre par tous nos sens, vibre dans tous nos nerfs et nous emporte émus, tout entiers, corps et âme, dans son vol. Johannes Brahms, que l'Académie des Beaux-Arts avait associé à sa section de musique, se rattachait à la grande école qui réunit Sébastien Bach, Beethoven, Schumann. Comme eux il s'est inspiré des traditions populaires, chansons et airs de danse, et il a rafraîchi constamment sa technique savante par ces retours à l'expression spontanée de l'âme, à la nature. Il a composé pour la voix humaine et enrichi le trésor des poèmes chantés; il a écrit, avec une abondance surprenante, de la musique de chambre, et il s'y est montré supérieur. Qui ne connaît ces danses dont l'allure allègre et cadencée, le riche dessin, les harmonies éclatantes évoquent la vision des fêtes de Hongrie, aux cortèges somptueux, aux élans enthousiastes? Mais il était avant tout symphoniste : créateur dans le rythme qui donne à la musique l'impulsion de la vie, inventif, prodigue même dans le développement des idées, habile à ordonner les ensembles, à distribuer, à travers les enroule-

ments prolongés, la mélodie qui y porte la lumière, artiste puissant et subtil en cette architecture passionnée des sons.

L'Académie des sciences morales a perdu coup sur coup M. Albert Desjardins et M. Paul de Rémusat. M. Albert Desjardins, professeur de droit, homme politique, était, à la manière des anciens jurisconsultes, un humaniste. Il cultivait l'histoire, et il l'a montré par ses ingénieux écrits sur l'esprit et les mœurs du seizième siècle. M. Paul de Rémusat, à la fois journaliste, député, essayiste dans des genres très divers, amateur des plus distingués en toutes choses intellectuelles, sut se montrer, avant tout, galant homme et homme du monde dans la politique et dans les lettres. Il portait avec discrétion et tact un nom célèbre. Il avait assez écrit par lui-même pour pouvoir, sans fausse modestie, se faire l'éditeur de papiers de famille. Ses amis trouvaient qu'il s'effaçait trop facilement et se tenait trop volontiers dans l'ombre des siens. Il n'y disparaissait point cependant; l'Institut l'obligea d'en sortir et l'invita à s'asseoir à une place qu'il put occuper avec son sourire très doux et légèrement ironique, en s'excusant presque de s'être laissé conduire jusque-là, mais s'y trouvant à l'aise, chez soi, ainsi qu'un homme de sa qualité l'est en toute bonne compagnie.

La même Académie a été privée d'un de ses associés étrangers : M. le chevalier d'Arneth, l'historien autorisé du prince Eugène et de Marie-Thérèse, l'éditeur des lettres de Marie-Antoinette, de Joseph, de Mercy, et l'un des savants qui ont le plus et le mieux contribué à faire entrer dans l'histoire moderne l'érudition, sans laquelle il n'y a pas d'histoire. Sa mort a été bientôt suivie de celle de M. Vacherot, un des doyens de l'In-

stitut, un des vétérans de la philosophie française. Il a laissé à tous ceux qui ont été ses élèves à l'École normale, à tous ceux qui entraient dans la vie il y a quarante ans, de grands souvenirs. Cette génération voyait en lui un maître à penser librement, fortement, maître très respecté et respectable. Il nous apparaissait, au collège, comme une victime de l'intolérance officielle, comme un modèle de dignité philosophique; plus qu'un penseur, un sage, un ancien. Au sortir du collège, c'est à lui que beaucoup d'entre nous allèrent demander des lumières sur les vérités pour lesquelles il avait souffert; ils apprirent de lui à concilier ces deux ordres de connaissances qui répondent à des facultés naturelles, à des besoins impérieux de notre être, et qu'il refusait absolument de sacrifier l'un à l'autre : la science et la métaphysique, le réel et l'idéal, le fini et l'infini, l'univers et Dieu.

Messieurs, je n'ai point encore prononcé le nom qui est sur toutes vos lèvres, ni parlé du coup qui a frappé, en même temps, trois de nos académies et mis en deuil l'Institut tout entier. Qui de nous oubliera jamais cet épisode, le plus significatif peut-être des fêtes du Centenaire, cette matinée où Chantilly nous fut ouvert; où M. le duc d'Aumale, souffrant, mais souriant, affable, vit, de son fauteuil, passer devant lui ceux qu'il était heureux d'appeler ses confrères, des artistes, des savants venus de toute l'Europe; où le descendant de saint Louis et de Henri IV réunit, dans la demeure du grand Condé, les représentants de ces compagnies qui rappellent à la fois l'ancienne monarchie et la première République, Richelieu et Bonaparte? Ce fut un spectacle rare, et nous ne pouvons lui comparer que celui de la

cérémonie qui, il y a quelques mois, nous rassembla à Saint-Germain des Prés : par la majesté simple du culte, par l'élévation de l'éloquence pénétrante et seraine, l'hommage fut digne, et du grand corps qui le rendait, et de l'homme auquel il était rendu.

Il a été parlé, ce jour-là, de M. le duc d'Aumale du haut de la chaire chrétienne; il sera parlé de lui ici, dans nos compagnies, et ceux qui rempliront cette tâche sauront, comme il convient, louer en lui l'artiste, l'historien, le militaire, le lettré qui aimait notre langue française et la vénérât presque à l'égal d'une seconde mère, qui n'en voulait, pour ainsi dire, pas laisser perdre une syllabe, et pour qui arracher un vieux mot du dictionnaire de cette langue c'était secouer la cendre d'un ancêtre. On montrera cette supériorité de race, cet art parfait de vivre, cette étendue d'esprit et de connaissances qui, au temps de la monarchie, eussent de ce prince, le plus accompli de l'Europe, fait le plus « honnête homme » du royaume de France; on montrera ce mélange de traditions et de sentiments modernes qui faisait de lui, en notre temps, un citoyen unique dans une nation libre.

Je ne dois toucher à cette grande mémoire que par les endroits où elle tient à l'Institut. Quelques hommes y ont été rattachés par des liens aussi nombreux, aucun ne s'y est donné à ce point. Il a voulu s'y survivre, et il nous a, par une libéralité magnifique, confié, avec la garde de sa mémoire, la garde du trésor d'art qui était à la fois son œuvre de prédilection et son chef-d'œuvre. Nous ne pouvons, Messieurs, laisser passer cette séance plénière, la première après la mort de M. le duc d'Aumale, sans parler de Chantilly.

S'il nous en a nommés les conservateurs à perpétuité,

c'est que M. le duc d'Aumale en avait fait une chose éminemment française, qu'il le destinait à la France et qu'il jugeait avoir trouvé dans nos compagnies ce qui, avec le plus de racines dans le passé, offre encore le plus de chances de durée dans l'avenir. Il aimait Chantilly comme un monument de sa race et comme sa création propre. Il en aimait les forêts profondes, où s'ouvrent des avenues infinies, et, à côté de cette nature sauvage, toujours rajeunie de sa propre sève, les charnelles, les parterres au dessin large et léger de Le Nôtre et de la Quintinie; il en aimait les eaux vives au milieu desquelles l'édifice exquis du connétable semble comme un cygne endormi (1). Il aimait toute cette renaissance qu'il y avait apportée et qui se marque, dès le seuil, par la statue d'Anne de Montmorecy : bronze nouveau qui, du premier coup d'œil, indique au visiteur que ce Versailles plus intime est consacré, ainsi que l'autre, à toutes les gloires de la France. Il aimait, comme Monsieur le Prince, à y goûter « la plus grande douceur de vivre » ; il aimait à faire goûter à ceux qu'il y conviait « l'air libre de cette maison hospitalière (2) ». Un jour qu'à Bruxelles quelqu'un lui rappelait les grands travaux entrepris au château par le duc de Bourbon, qui s'y trouvait alors en retraite forcée, par ordre du roi : « Ils étaient bien heureux, dit-il, en ce temps-là : on les exilait à Chantilly. »

Voilà, Messieurs, en cet amour du pays natal, la pensée dominante, l'expression même de sa vie. Et cette vie est un grand témoignage en faveur de notre nation. Voulez-vous en juger avec équité et mesurer la distance? Arrêtez-vous à Chantilly, dans la galerie fameuse « où

(1) *Histoire des princes de Condé*, t. VII, p. 707.

(2) *Id.*, *ibid.*, p. 177, 194.

sont peintes les actions de Monsieur le Prince », devant le médaillon de Coysevox, qui s'abrite sous des trophées. Considérez le visage du vainqueur de Rocroy, ce profil découpé comme à coups de ciseau, ces cheveux en broussailles sous les lauriers, cette bouche serrée, mordante, ce nez d'aigle, cet œil surtout, bombé, saillant, fier, œil d'oiseau de proie, œil de conquérant, qui a connu la gloire, mais connu aussi l'appétit de la vengeance, et reportez-vous à l'image du dernier habitant de cette demeure; évoquez ce visage au teint clair sous les cheveux d'argent, cette moustache de général français soulevée par le sourire, cet œil bleu, bleu de France, que l'émotion voilait si doucement, qui n'avait d'éclairs que pour l'honneur, de menace que pour la félonie; rappelez-vous cette dignité dans la courtoisie, cette grandeur faite de fidélité, vous apprécierez ce que, dans ses héros mêmes, la France a gagné à ses épreuves et ce que nos temps troublés ont enfanté d'excellent. M. le duc d'Aumale a subi l'exil, et l'exil n'a été à personne plus amer qu'à lui; mais il a voulu que son exil fût encore un sacrifice à sa patrie; il n'a voulu que l'exil soumis, l'exil d'abnégation, non l'exil de rébellion et d'orgueil. S'il a eu ses heures d'angoisse, il n'a jamais traversé « l'agonie militaire » de Monsieur le Prince; il n'y a point, dans sa vie, de page « qu'il faudrait détacher », de ces pages où « l'on voudrait crier à la renommée : *Sileat!* et lui arracher sa trompette (1) ». Il a détesté les complots, abhorré la guerre civile. C'est à la patrie qu'il a remis son épée, en 1848; c'est à la patrie qu'il l'a redemandée, en 1870; c'est de la patrie qu'il fut heureux de la tenir lorsqu'il reçut le commandement

(1) *Histoire des princes de Condé*, t. VI, p. 459.

d'un de nos premiers corps d'armée, celui de la frontière sacrée, celui avec lequel, il en avait la confiance, il aurait su retrouver les chemins qui mènent à Valmy.

Le culte de la France, auquel il a dédié ce sanctuaire splendide, unit, en une communion patriotique, les plus humbles et les plus puissants d'entre nous. L'image de la patrie, que le petit soldat entrevoit flottante et naïve, ainsi que les apparitions des saintes dans les dessins merveilleux des vieux livres et les verrières des vieilles églises, se réfléchissait, nette, lumineuse, sereine, comme en une eau profonde et unie, dans la conscience de ce Bourbon. Il nous laisse pour dernier mot d'ordre le mot même de la patrie, le mot de Trianon, mot authentique celui-là et que nul ne pourra disputer à l'histoire : « La France existait toujours ! » Ces mots-là, Messieurs, on ne les cherche pas, on ne les trouve pas ; ils se découvrent d'eux-mêmes dans la tempête ; mais, pour qu'ils surgissent de toute l'histoire d'un peuple, il faut que cette histoire vive et palpite en un homme qui en a fait son âme.

LA PAPAUTE

AU MOYEN AGE ET AU DIX-NEUVIÈME SIECLE (1)

« Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Ces paroles renferment toute la constitution d'un royaume de Dieu tel que l'ont conçu les grands idéalistes de l'Église au moyen âge. Elles renferment aussi tout l'esprit d'un gouvernement de la république chrétienne par l'Église à l'époque de foi universelle où les nations civilisées de l'Europe reconnaissaient dans le chef de cette Église le représentant et le lieutenant en ce monde du Dieu auquel elles croyaient. Il se trouva, pour définir ce dessein et pour tenter de l'accomplir, un pape, l'un des plus grands entre ceux qui ont porté la tiare, d'un génie à la foi profond et ingénu, âme très élevée, cœur très pur, le moins intéressé des hommes et le plus dépouillé de toute ambition mortelle, emporté dans la passion de son œuvre, humble pour lui-même, plein de compassion

(1) *La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther*, par Félix ROCQUAIN, membre de l'Institut, t. I^{er} : la *Théocratie*, apogée du pouvoir pontifical, 1 vol. Paris, Didot, 1893. Depuis que cette étude a été écrite, le tome II et le tome III ont paru; l'ouvrage entrepris par M. Rocquain s'est largement et dignement terminé par un tableau de l'Europe catholique au temps du grand schisme et aux approches de la Réforme.

pour les souffrants, terrible aux forts, Grégoire VII. Il a succombé à la tâche. Son règne, où les croyants reportent leur idéal de paix romaine dans l'Église et par l'Église, a été un temps de troubles et de révolutions. Ce sont les annales de ces temps héroïques de la papauté, c'est l'esprit de ces sanglantes contestations, la formation, la croissance agitée et incessamment contrariée, l'échec final de cette magnifique utopie que M. Rocquain, archiviste très expert et très bon historien, expose dans un volume qui commence avec Grégoire VII et finit avec Innocent III.

L'ouvrage dont ce volume forme la première partie, et qui représente une vie entière de labeur et de méditation, a un objet plus étendu.

« Les révolutions, dit M. Rocquain, se préparent de plus loin dans l'ordre religieux que dans l'ordre politique. Luther ne fit que s'emparer d'un mouvement d'opinion qui s'était produit longtemps avant lui. Rechercher en ses origines et suivre en ses progrès ce mouvement d'opinion, tel est le but que nous nous sommes proposé dans le présent ouvrage. Ce mouvement eut cela de particulier qu'il fut dirigé moins contre les doctrines que contre un pouvoir, contre le pouvoir pontifical et les abus de ce pouvoir. »

C'est, en réalité, comme une contre-partie, plus philosophique, du fameux livre de Janssen. L'historien allemand montre dans la Réforme un non-sens, une déviation vers une impasse; M. Rocquain y voit une suite du passé et une évolution vers l'avenir.

I

Cette histoire s'ouvre sous un jour sinistre. Ce sont les commencements du onzième siècle. Le désordre moral et le désordre politique semblent au comble. La chrétienté apparaît en Europe comme un îlot au milieu d'une inondation. Les païens la pressent au nord et à l'est, les musulmans au midi et au sud-ouest. Dans la cité chrétienne, la société se dissout; il n'y a point d'État. Partout la guerre brutale. Le clergé est assujéti aux puissants qui distribuent la terre, et, la terre reçue de leurs mains, il demeure enchaîné et comme asservi. Il entre dans le régime féodal, il en exerce les abus, il en subit les misères. Le siècle grossier, cupide, licencieux, entre dans l'Église et y porte la contagion. Quelques monastères restent les seuls refuges de l'esprit chrétien, de la discipline et des mœurs. C'est en Italie, et dans Rome même, que l'anarchie et le dérèglement sont les pires. Le Souverain Pontife doit compter avec la populace qui le proclame pape, avec les barons qui mènent cette populace, avec l'empereur qui soudoie les barons et confirme l'élection. Le pape ainsi nommé n'est pas plus respecté des évêques que les évêques ne le sont de leur clergé. Rome, déchirée par les factions, perd son autorité et sa suprématie. L'unité de l'Église est compromise par les antipapes.

C'est la corruption qu'Hildebrand entreprend de combattre; ce sont les mœurs déplorables qu'il veut réformer. Grand électeur et conseiller des papes avant de devenir

pape lui-même, il reçut en tremblant le pouvoir suprême. Il accepta l'acclamation populaire des Romains comme Moïse avait obéi à la parole de Jéhova. « Et le Seigneur lui dit : « Je vais venir à vous dans une nuée sombre et « obscure, afin que le peuple m'entende lorsque je vous « parlerai et qu'il vous croie dans toute la suite. » La parole que Grégoire devait faire entendre, ce peuple même qui l'exaltait ne la voulait point écouter. Illuminés un instant, les Romains avaient élu le meilleur de leurs prêtres. Ils croyaient avoir assez fait en portant au trône un pontife vertueux ; ils n'entendaient point se prêter au règne de la vertu. Élever l'Église au-dessus du monde en l'arrachant au monde, la délivrer des princes qui la pillaient sous prétexte de la défendre, et la placer au-dessus des princes, l'arracher aux passions du siècle, telle est la tâche de Grégoire VII. Il s'y engage, il y avance ; mais avec quels efforts, quelles sueurs, et au milieu de quels écroulements ! Le peuple romain se révolte ; l'empereur entre en guerre. Il faut appeler les Normands de Sicile contre les Romains et liguier les catholiques d'Allemagne contre l'empereur. Cette grande question de la suprématie pontificale se débat dans les rues de Rome, au milieu de séditions hideuses et misérables.

Ce grand pouvoir qui cherche à dominer les trônes et la foule des nations est à la merci d'un baron vénal et d'une bande ameutée. Ce grand pape trouve un évêque pour usurper son pontificat. Grégoire amène l'empereur à Canossa ; l'empereur suscite un antipape à Ravenne. Grégoire, contesté dans son pouvoir spirituel, assiégé dans son palais par les Allemands, secouru par ses alliés les Normands, plus dévastateurs de ses États et destructeurs de son prestige que ses ennemis mêmes, est réduit à la fuite et succombe dans l'angoisse.

C'est une des plus émouvantes tragédies de l'histoire. M. Rocquain la discute et la commente avec la gravité et l'équité de l'historien. Le pontife s'y dégage, en Grégoire VII, avec son caractère imposant, sa foi et l'immense illusion politique qui fit l'irréremédiable faiblesse de son dessein (1).

II

Grégoire avait discipliné le clergé et tenté de refréner les princes. Il tomba sous l'assaut des passions révoltées contre ses réformes, et il laissa l'Église dans un état presque aussi précaire que celui où il l'avait reçue : l'Allemagne hostile, l'Italie divisée, Rome factieuse, des anti-papes, des conclaves stériles, des interrègnes anarchiques. « Venez, écrivait Urbain II à l'abbé de Cluny, venez unir vos efforts aux nôtres pour remettre à flot la barque presque submergée de saint Pierre! » Voilà où l'on en était trois ans après la mort du grand pontife, moins de dix ans après Canossa, en 1088.

Cependant il subsistait un dessein et une doctrine.

(1) Je ne puis me défendre d'ouvrir ici une parenthèse et de rappeler à mes lecteurs un livre qui m'a charmé. C'est un roman historique, ou plutôt c'est une page d'histoire mise en roman : *Autour d'une tiare*. L'auteur, M. Gebhart, est un écrivain d'une rare distinction et un érudit fort subtil dans les choses de l'Italie. Son récit enveloppe la vie de Grégoire VII : il en donne la chronique, et il met en scène les principaux épisodes avec autant de vigueur que de coloris. C'est une illustration, saisissante dans les dessins principaux, plus souvent exquise dans les vignettes. Les lettrés ont apprécié ce charmant petit livre ; les gens du monde peuvent le goûter en toute sécurité : le fond historique en est sûr.

Malgré les traverses, la doctrine de la prééminence romaine s'affermir et s'étend. Mais, en même temps, les résistances s'accusent de la part du clergé, des princes, des peuples même; de sorte que le progrès de la suprématie devient pour l'Église une nouvelle cause de danger. Les mêmes péripéties et les mêmes alternatives se reproduisent dans le cours de ces combats qui ne s'arrêtent jamais. L'Église a lutté pour conquérir la terre où elle s'établit; elle y a jeté, durant les courtes accalmies, entre les séditions populaires et les invasions des étrangers, les fondements de son édifice. C'est une cathédrale au plan gigantesque, incomplète, disproportionnée dans ses bases et bouleversée dès ses assises, ébréchée à mesure qu'elle s'élève, et qu'il faut réparer sans cesse en même temps qu'on la construit. Faute de temps et de moyens pour l'affermir sur le sol, les papes la poussent en hauteur, et la nef grandit, comme un géant débile, en branlant sur ses pieds; paradoxale, périlleuse et toujours menacée d'écroulement au premier coup de bélier dans ses bas murs, au premier souffle d'ouragan passant sur ses tours.

La suprématie passe de la doctrine dans les actes. L'Église devient un gouvernement; Rome devient une cour. Dans cette cour, le pape, qui siège comme chef de l'Église, trône aussi comme un souverain, entouré de ses cardinaux, qui sont en quelque sorte les grands dignitaires de sa couronne. Le profane s'y mêle aux choses sacrées; on y juge des procès, on y distribue et parfois on y vend aux nombreux solliciteurs les privilèges et les grâces; des notaires, des scribes, tout un monde d'officiers y résident, vivant du pouvoir dont ils sont les ministres et qu'ils paralysent trop souvent par leur avarice et par leurs intrigues. La cour de Rome

devient la curie romaine. C'est un État : le siècle l'envahit ; le droit romain y usurpe sur l'Évangile. Dans ce palais à la romaine, le pape n'apparaît plus comme le prince des évêques : il apparaît comme un César. Mais il reprend la succession où les Césars l'avaient laissée : c'est un empereur de la décadence, un empereur de Byzance ou de Ravenne, prisonnier dans sa chancellerie.

Son gouvernement, entrepris par tous les princes qu'il essaye de soumettre, participe à toutes les faiblesses des gouvernements contemporains. Il lui faut résister à des ligues et former des contre-ligues, négocier, dès lors, transiger, car toute alliance se paye d'une capitulation. Il tient les princes par leurs peuples, en menaçant les royaumes d'interdit ; mais les princes le tiennent par son peuple, à Rome, en y suscitant des émeutes. Il excommunie les rois ; mais ses propres sujets le chassent et le proscrivent. D'ailleurs, pour grandir en pouvoir et en prestige, l'Église devient somptueuse, autoritaire, fiscale surtout. Elle encourt ainsi la réprobation des foules que naguère elle défendait contre les rois avaricieux et oppresseurs. « Nous ne voyons pas, disait, au milieu du onzième siècle, Bernard de Clairvaux, que saint Pierre ait jamais paru en public vêtu de soie et d'or et monté sur un cheval blanc avec une suite tumultueuse de soldats et d'officiers. En cela vous avez succédé non à saint Pierre, mais à Constantin. Souffrez-le pour vous accommoder au temps ; mais n'oubliez pas vos devoirs pastoraux et ne rougissez pas de l'Évangile. » — « N'est-ce pas, écrivait, dans le même temps, un Allemand, n'est-ce pas une honte qu'on désigne aujourd'hui du nom de curie romaine ce qu'autrefois on appelait l'Église de Rome ? » *Curia, cura, cruor !* s'écriait ce polémiste, dont les alli-

térations fantasques et le nom romantique, Geroh de Reichersberg, semblent échappés des *Burgraves* ou de la *Légende des siècles*.

« Grégoire, dit très bien M. Rocquain, avait légué tout ensemble un apostolat et un pouvoir. Le pouvoir seul semblait être demeuré. » Innocent III le constitua, personnifiant le pouvoir, comme Grégoire VII avait personnifié l'apostolat. Pape homme d'État autant que Grégoire avait été homme d'Église, aussi grand politique que Grégoire avait été grand pontife, il marque la fin de l'évolution. Grégoire avait fait du pape l'évêque universel; Innocent en fit l'empereur romain de la chrétienté. Mais l'empereur absorba le pontife. « Emporté dans le tourbillon des affaires qui m'enlacent de toutes parts, disait-il, je me vois comme arraché à moi-même; la méditation m'est interdite et la pensée presque impossible. » Sa politique est une bascule perpétuelle, une combinaison toujours troublée de rois et de peuples, d'interventions complexes où l'excommunication devient un instrument de diplomatie. Puis, à mesure que le chaos de l'Europe s'ordonne, les peuples se resserrent autour de leurs princes, et on les voit faire cause commune contre les ingérences de Rome. Rome, au siècle précédent, en appelait aux foules, toutes chrétiennes, contre les entreprises des princes; les princes, désormais, en appellent aux foules, qui deviennent nationales, contre les entreprises de Rome. « En usant outre mesure des interdits et des excommunications, dit M. Rocquain, Innocent avait émoussé imprudemment les armes du Saint-Siège... »

S'il est vrai de dire que le pontificat d'Innocent marque dans les annales ecclésiastiques le moment où le pouvoir des papes atteint son apogée, on peut dire, avec

non moins de raison, qu'il marque celui où en commence le déclin.

III

Ces grands pontificats de Grégoire VII et d'Innocent III ont donc été des temps de crises. Il ne faut point, pour employer l'image consacrée, s'y représenter la barque de saint Pierre entrant au port de la terre promise ; il faut la voir naviguant péniblement sous le vent contraire, entre des récifs, en vue de côtes inhospitalières ; elle n'y aborde un instant que pour regagner aussitôt la haute mer, où elle retrouve les tempêtes. J'admire comment, sous des différences superficielles, les mêmes péripéties se renouvellent dans l'histoire de l'Église. Mais il me semble que, loin de perdre en puissance et en prestige, l'Église y a gagné. Si je me rapproche du moyen âge, la légende de la suprématie théocratique s'avauoit, et la domination pontificale, tant célébrée, de ces temps, apparaît légendaire ; si de ce point reculé je me reporte vers les époques modernes, c'est la décadence qui devient imaginaire, et la ruine, tant déplorée de nos jours, qui tourne à la fiction. J'en arrive à cette conclusion, qui paraîtra paradoxale à plusieurs, que, loin d'avoir à souffrir du progrès de la civilisation moderne et de la liberté de conscience, l'Église en a profité. Sa puissance sur le monde chrétien n'a jamais été aussi étendue que le jour où, malgré ses propres anathèmes, elle est devenue une puissance purement morale.

L'espèce de calme plat qui se produisit au dix-

huitième siècle ne saurait nous faire illusion. Il ne faudrait point prendre pour une époque de l'histoire du Saint-Siège ce qui n'a été qu'une sorte de nuit et de somnolence dans cette histoire. C'est l'atonie de l'impuissance dans l'indifférence sceptique des peuples et des rois.

Les tempêtes recommencèrent avec la Révolution française. La papauté connut de nouveau les invasions, les séditions, la conquête; on revit les conclaves périlleux, les pontifes en exil, les emprisonnements, la guerre d'excommunications; on vit le César corse renouveler la grande querelle des investitures, commencer par Charlemagne et finir par Henri IV et Frédéric de Souabe. Le Concordat et le Sacre payèrent la restauration du pouvoir temporel; la résistance invincible du pape détrôné, lorsque les droits de l'Église furent mis en question, releva singulièrement la dignité du Saint-Siège. Lors de la chute de Napoléon, la majesté « sacrée et apostolique » de Vienne conspira un instant avec la majesté postiche et cavalière de Naples le dépouillement du pape. L'Europe y mit son *veto*. Elle fit plus : elle déclara le pouvoir temporel d'utilité européenne et le plaça sous la garde, très noble, d'un conseil des Cinq, où la majorité était formée par deux hérétiques et un schismatique. Ces tuteurs prodiguèrent au pontife restauré sur son trône les remontrances et les avis de gouvernement. Le reconnaissant à la fois monarque nécessaire et monarque incapable, ils le traitèrent à l'orientale — *alla turca* — et le mirent au régime des conférences et des mémorandums. Livré aux diplomates, le Saint-Père ne trouva de refuge contre ses médecins que dans l'inertie. Il ne chercha qu'à gagner le temps de vivre et à échapper aux remèdes. Il déploya des tré-

sors de finesse à tourner les ordonnances et à tromper les docteurs. Il devint le second « homme malade » de l'Europe; il y eut une *question romaine* qui fit noircir autant de papier et débiter autant de phrases que la *question d'Orient* (1).

La révolution de 1848 ouvrit ici, comme partout, une ère nouvelle. Pie IX, pontife très saint et très pur, mais politique éperdu dans le siècle, connut les épreuves et les angoisses de Grégoire VII. Mazzini et Garibaldi prirent le rôle des barons du moyen âge; mais sous ces meneurs modernes le peuple de Rome demeurait le même. On revit les mêmes séditions : le pape chassé de sa capitale, ramené par la force étrangère, maintenu par cette force, luttant à la fois contre ses protecteurs et contre ses adversaires, subissant, par raison d'État, la tutelle des baïonnettes françaises, mais de cœur, au fond, avec son peuple romain qu'il espérait toujours regagner à force de mansuétude.

Placée solennellement dans le droit public des États d'Europe, la monarchie pontificale éprouva l'extrême vanité de la garantie des monarques.

La Pologne était dans le droit public de l'ancien régime, et trois souverains l'anéantirent selon toutes les formules de ce droit prétendu. La Turquie, longtemps écartée de ce droit, y entra en 1856, et ce fut pour permettre à un congrès de la démembrer juridiquement en 1878. La papauté subit le sort de ces autres monarchies restaurées ou érigées, comme elle, en 1815 : elle tomba, comme le Hanovre, la Hesse, le Nassau, le Lombard-Vénitien, la Toscane, Modène, Naples, sous les coups de monarques. Le glaive enleva ce que le glaive avait donné.

(1) Voir, dans les *Lectures historiques*, l'étude intitulée : « Thouvenel et la question romaine ».

C'est alors que, sous l'impulsion d'un grand pape, l'Église, réduite à la possession précaire d'un palais dans Rome italienne, remonta tout à coup plus haut qu'elle n'avait jamais été placée dans le gouvernement de la catholicité. En cela encore elle continuait son histoire. Elle s'était, à ses débuts, élevée contre l'empire romain, portée par les foules, par la croisade irrésistible des âmes souffrantes, des inquiets, des misérables aspirant à la justice et réclamant l'espérance. Révolutionnaire dans cette grande révolution de la société humaine, elle se fit féodale quand cette révolution s'ordonna, et monarchique quand la féodalité se transforma à son tour et s'ordonna dans des moules plus étroits. Aujourd'hui, dépouillée du pouvoir terrestre par une évolution de la démocratie, elle cherche dans la démocratie même les éléments d'un pouvoir régénéré et d'un pouvoir plus étendu. Notre siècle est le siècle des nationalités; c'est en vertu des droits de souveraineté des nations que l'Église a été dépouillée de son domaine territorial; l'Église cherche dans les nations des alliés contre les États. Elle revient, après un détour de plusieurs siècles, à l'esprit de ses origines : l'action par les foules; mais elle y revient avec cette supériorité qu'au temps des origines, sous les empereurs romains, la foule chrétienne passait, aux yeux de l'État, pour séditieuse, tandis que dans nos démocraties la foule catholique exerce, pour sa part et dans sa proportion, un droit qui est le fondement même des sociétés démocratiques et la loi fondamentale des États nouveaux : la souveraineté nationale.

Isolé de la terre et comme délivré des chaînes qui le rivaient au sol que se disputent les hommes, inaccessible aux convoitises des princes, invulnérable aux sédi-

tions des peuples, le pape plane sur l'Europe catholique. Jamais ses coups, portés de plus haut, n'ont atteint plus profondément; mais ce sont les mêmes coups qu'au temps de Grégoire VII et d'Innocent III : l'objet est toujours la suprématie morale et le grand arbitrage des crises sociales de l'humanité. La grande crise aujourd'hui est celle du travail : le pape s'y jette, intervenant entre patrons et ouvriers, comme au moyen âge il intervenait dans les guerres privées, prêchant la trêve de Dieu; comme il intervenait dans les contestations d'héritages, dans les procès de mariage et, après la Renaissance, dans la dispute des terres du Nouveau Monde.

La suprématie morale du Saint-Siège est liée à l'émancipation des catholiques là où ils sont encore assujettis; elle est liée à la réclamation pour eux du droit commun là où ils sont soumis encore au régime d'exception; elle est liée à la conquête de leur prérogative là où ils possèdent le droit commun, à la défense de leur prérogative là où elle subsiste encore. La papauté y travaille par les combinaisons d'alliances et le jeu de la politique à la fois la plus large et la plus souple, et elle obtient plus d'obéissance des peuples, plus de déférence des États, avec quelques paroles jetées dans l'air, qu'elle ne faisait avec toutes les armes du bras séculier au temps de son apparente omnipotence du moyen âge. On la voit, républicaine et concordataire en France, combattre, en Hongrie, des lois auxquelles elle commande au clergé français de se plier. En Allemagne, elle s'est faite impériale, pour gagner l'empereur hérétique et, l'ayant gagné, pour mener le tout-puissant chancelier à Canossa. En Italie, malgré les anathèmes, la vie religieuse n'est pas suspendue; la nation demeure catholique; il y a des évêques, un clergé, des fidèles : c'est encore, avec

l'Espagne, le pays où la foi catholique est le plus intimement et invinciblement nationale.

Le pape ne reçoit plus les conseils des diplomates : il donne des conseils aux gouvernements. Il ne subit plus les memorandums des chancelleries : il envoie des messages qui partout sont publiés, lus, entendus : instructions et mots d'ordre portés par des milliers de journaux à des millions de lecteurs ; l'immense diffusion de l'instruction populaire et de la presse les rend à la fois insaisissables et merveilleusement efficaces.

L'Église atteint directement les foules qui marchent à la conquête du pouvoir là où elles ne le possèdent point encore, et partout, même dans l'autocratie, pèsent sur le pouvoir et dirigent les grands mouvements.

De romaine que l'histoire l'avait faite, c'est-à-dire puissance à part et puissance étrangère pour tous les États, elle est redevenue ainsi catholique et universelle. Toute à tous, nationale dans chacune des nations, partout chez soi et au milieu de son peuple, mais souveraine étrangère encore et pesant sur chaque peuple du poids de tous les autres, elle ne peut cependant régner que par les âmes, et elle ne peut atteindre les âmes que par la persuasion, la parole, essence même de l'institution chrétienne, — *In principio erat Verbum.*

LA FRANCE ET RICHELIEU EN 1614⁽¹⁾

I

M. Gabriel Hanotaux a entrepris d'écrire l'histoire du cardinal de Richelieu. Il y consacre les loisirs et il y applique aussi l'expérience d'une vie d'ailleurs très utilement et brillamment occupée par les affaires de l'État. Cette histoire de Richelieu est grandement conçue : l'homme, ses origines, son caractère ; ce qu'il doit aux circonstances, ce qu'il a fait des circonstances ; les crises qu'il a traversées ; son existence intime, son existence publique, ses passions, ses faiblesses, son génie ; ce qu'il a projeté, ce qu'il a accompli, ce qu'il a laissé ; le raconter, l'expliquer, le juger, par-dessus tout le replacer à son rang, dans sa perspective, avec sa lumière, ses ombres, et dans son cadre, l'histoire de France.

L'ouvrage aura quatre volumes. Le premier mène Richelieu jusqu'à son entrée en scène, les états généraux de 1614. C'est une introduction ; elle n'est point déme-

(1) *Histoire du cardinal de Richelieu*, par Gabriel HANOTAUX. T. I^{er} : *La jeunesse de Richelieu (1585-1614)* ; *la France en 1614*, 1 vol. Paris, 1893, in-8^o, Firmin-Didot et C^{ie}.

surée. Il n'y a d'explication saisissable des hommes et des choses que dans leurs commencements. « L'action exercée par Richelieu sur les destinées du pays, dit M. Hanotaux, ayant un caractère éminemment traditionnel, j'ai pensé qu'il était utile d'énoncer clairement, dans leurs origines, les problèmes qui se sont posés devant lui et de montrer les raisons lointaines des solutions qu'il adopta. En 1614, la France est résolument monarchique. Elle substitue aux institutions féodales qui disparaissent les organes de la centralisation moderne. J'aurais voulu dégager les lois de son évolution et mesurer les forces qu'elle livre au génie de ses hommes d'État. Ce volume a donc pour objet de mettre, comme on dit, l'ouvrier à pied d'œuvre. » Voilà l'objet et la méthode de l'ouvrage parfaitement définis.

M. Hanotaux a l'érudition et la sûreté de main du chartiste; il a le goût et il possède les connaissances d'un curieux très informé de la littérature, de l'art, des mœurs du temps de Henri IV et de Louis XIII, de ce premier dix-septième siècle, père de l'autre, le grand et le classique, mais incomparablement plus original et plus puissant, qui comprend Richelieu et Descartes, et finit avec Pascal et Corneille. M. Hanotaux a lu tout ce qui se peut lire, en imprimés et en manuscrits.

Il a tiré son profit des travaux de ses devanciers et, en particulier, pour la partie économique, du livre si large et si substantiel de M. le vicomte d'Avenel : *Richelieu et la monarchie absolue* (1); il s'est inspiré aussi, dans les rencontres, de cette *Introduction aux œuvres de Montchrétien* (2) qui est, en réalité, une introduction

(1) 4 vol. in-8°. Paris, 1883-1889.

(2) *Traité de l'OEconomie politique*. Introduction : L'économie politique nationale. Paris, 1889.

à l'histoire de France où l'auteur, M. Funck-Brentano, a ouvert des percées de génie. M. Hanotaux a vécu dans les vieux livres, ceux de l'époque qu'il veut ressusciter, les seuls dont les pages gardent, avec la poussière du temps, les germes de la vie contemporaine. Il a les vues d'ensemble qui donnent les proportions à son œuvre, un sentiment de l'action, une verve politique, une précision réaliste dans l'expression, une préoccupation dominante de l'État dans la pensée, qui impriment à son livre un cachet très personnel. Il a admiré Michelet et pratiqué Sainte-Beuve; il s'est imprégné de Balzac. Mais il reste lui-même, et, par lui-même, il est sobre, tout en muscles et en nerfs.

« Richelieu a voulu le pouvoir; il a voulu le garder jusqu'à sa mort; une fois ministre, ses ambitions se confondant avec le bien de l'État, il s'est consacré à une grande œuvre : l'achèvement de l'unité française par l'établissement définitif de l'autorité du roi et par la ruine de la maison d'Espagne... » Il a été l'organisateur « de cette puissante centralisation qui est la forme de la société française dans les siècles modernes. Qu'on l'approuve ou qu'on la blâme, elle est le résultat de douze siècles d'efforts, et elle a elle-même pour résultat la France ». Montesquieu y a discerné le germe de la corruption de l'ancienne monarchie; Tocqueville y a montré le mal d'État héréditaire et le péril de la démocratie; Taine y a dénoncé la cause principale des crises de la France contemporaine. C'est le point de vue où s'est placé M. d'Avenel. M. Hanotaux, revenant à l'interprétation d'Augustin Thierry, de Mignet, de Henri Martin, fait voir dans la monarchie centralisée le moule où se sont formés la nation et l'État français. Il ne regrette ni l'aristocratie féodale et parlementaire de

Montesquieu, ni les États-Unis rêvés peut-être par Tocqueville, ni l'idéal anglais caressé par Taine. Il ne les regrette pas, parce qu'il est persuadé qu'à la grande époque du partage des eaux, à l'époque qui va de la Réforme à la Fronde, il en fût résulté chez nous, non l'Angleterre de Henri VIII, d'Élisabeth et de Cromwell, mais l'Allemagne de la guerre de Trente ans (1). « La France, conclut-il, a donné aux peuples européens l'exemple d'une organisation politique à laquelle ils se soumettent les uns après les autres. Est-il dans l'histoire un spectacle plus grand que celui de ces millions d'habitants d'une même terre s'imposant, pendant des siècles, une discipline unique pour créer une force supérieure faite du concours et du sacrifice de toutes les volontés? »

II

Cette œuvre nationale d'où procède la royauté, et qui rendra un Richelieu possible, efficace et décisif dans l'histoire de France, M. Hanotaux y consacre les deux tiers de son volume. Peut-être s'est-il abandonné, çà et là, au plaisir de dérouler devant le lecteur, très intéressé du reste, les vues qu'il avait eu lui-même tant de plaisir à rechercher et à découvrir. Peut-être sa description si colorée et si animée du Paris fantastique, tumultueux, exubérant, raffiné et nauséabond, boueux et flamboyant d'alors, le Paris inoubliable du *Capitaine Fracasse* et des *Trois Mousquetaires*, reconstitué par

(1) J'avais indiqué la même vue : *L'Europe et la Révolution française*, t. 1^{er}, p. 191-192. Paris, 1885.

un érudit qui est aussi un peintre, serait-elle mieux à sa place dans une introduction à la vie de Retz. Mais ce serait supprimer du livre les pages les plus savoureuses et enlever de cette table, ample et honnête, le hors-d'œuvre qui met en goût les convives. Comment ferai-je quelque réserve sur le développement d'un chapitre où tout me paraît à louer, et qui se termine par une maîtresse page : *le Louvre image du royaume* : palais du roi, ébauche du palais de l'État, avec une façade qui est un chef-d'œuvre, un ventre de mesures qui est un monstre « demi-ruiné, demi-construit, mi-antique, mi-moderne, tout enserré dans la gaine du moyen âge » ? Les rois s'efforcent de l'en dégager ; leurs conseillers discernent, en rêve, une place admirable entre les Tuileries et le Louvre achevés, décrassés et réunis. Mais à la vérité, ajoute l'un d'eux, Tavannes, avec ce bel esprit allégorique et métaphorique, tout riche de réalités et comme gonflé d'avenir, qui était l'esprit du temps, « à la vérité, pour faire de tels bâtiments, il faudrait que le roi de France fût au moins seigneur de tous les Pays-Bas et bornât son État de la rivière du Rhin, occupant les comtés de Ferrette (Alsace), de Bourgogne, de Savoie, qui seraient les limites envers les montagnes d'Italie et, d'autre part, le comté de Roussillon et ce qui va presque proche des Pyrénées ».

M. Hanotaux parcourt la France et étudie les Français, le sol, les habitants, les campagnes, les villes. Je découpe ce premier aperçu, que tout le chapitre justifie :

Cette France, plus petite, était aussi plus rude. A vol d'oiseau, elle apparaissait, — comme nous la montrent les cartes naïves du temps, — couverte de forêts encore épaisses, hérissée de clochers, de créneaux et de moulins. La vie était plus haut perchée qu'aujourd'hui. Elles s'accrochaient aux pentes des montagnes, aux collines,

aux côtes escarpées. Dans les pays de plaines, elle s'installait sur des mottes élevées de main d'homme... Les rivières, non endiguées, débordaient plus souvent, et leurs rives, fréquemment envahies, étaient malsaines. Pourtant, elles étaient les grandes voies de communication. Les villes bâties dans leurs îles ou sur les collines avoisinantes apparaissaient de loin, ceintes de murailles et de tours, fermées de portes étroites, déchiquetant le ciel de leurs édifices pointus.

La vie y est merveilleusement nomade et prodigieusement mouvante. C'est la France du *Roman comique*; c'était, la veille, la France de la Ligue, ce sera, le lendemain, celle de la Fronde; puis, quand les percées auront été faites, les chaussées et les avenues tracées, le grand terrassement entrepris, ce sera la France de Colbert et de Louvois : toute l'exubérance expansive et conquérante aux armées, toute la sève paisible et féconde au labour et au commerce. M. Hanotaux caractérise chaque contrée par des traits rapides et significatifs. Je goûte ses Picards « laborieux, francs et braves » ; ses Bretons turbulents, indépendants, superstitieux, rêveurs d'idéal, entrepreneurs d'aventures ; surtout ses Gascons d'État, gens de main et gens de plume, toujours gens de conseil, gardiens et constructeurs, par prédilection, de l'édifice monarchique, comme les Provençaux en seront les mineurs et les envahisseurs révolutionnaires. Je voudrais un trait de plus à ses Normands ; je reconnais bien ces paysans puissants, gras et prudents, « conséquents », comme ils disent en leur patois à double sens ; mais je trouve à côté d'eux trop de prêtres doctrinaires et trop de légistes subtils, pas assez d'aventuriers et de marins ; ce pays de *sapience* a été un pays de corsaires et de colons ; je voudrais voir venir le *Cid* avec son panchache espagnol, Cinna avec son exaltation raisonneuse, Polyucte avec son enthousiasme chrétien. L'Angleterre

sans les puritains et sans Shakespeare ne serait pas l'Angleterre; la Normandie sans le Canada et sans Pierre Corneille n'est pas la Normandie.

« Au moment où Richelieu entrait dans la vie publique, la royauté atteignait à son apogée. » Définir son œuvre dans l'ordre politique, dans l'ordre social, dans l'ordre religieux, c'est, dit M. Hanotaux, déterminer les principales conditions du développement de la civilisation française; c'est dégager les desseins de la politique qui s'impose aux ministres des rois, au lendemain de la mort de Henri IV. D'où une série de chapitres condensés et pénétrants.

C'est d'abord le roi conquérant et patron universel étendant sa souveraineté et l'assurant par des transactions infinies; concédant par ses chartes aux provinces, aux villes, aux corps, aux individus, des libertés, fonctions et privilèges qu'il s'attachera plus tard à anéantir par ses officiers et ses intendants. On suit cette double opération et comme cette double figure de l'histoire de France : la féodalité détruite par le privilège et le patronat royal; le privilège détruit par la centralisation, et le patronat primitif se transformant en monarchie absolue. Saint Louis apparaît ici comme le roi idéal; Philippe le Bel comme le roi type; Henri IV comme le roi modèle. Ce Henri IV est sensiblement différent de celui de la légende; c'est le vrai père de Louis XIII et le précurseur de Richelieu, tout clair et positif en son plan d'extension modérée aux frontières et de gouvernement absolu au dedans du royaume. Viennent ensuite les moyens de domination : l'armée, la justice, l'administration, les finances; les obstacles : les privilèges et les privilégiés, les états généraux, les états provinciaux, les communes; les éléments sur lesquels la royauté opère : la société avec son droit civil,

les coutumes, les classes, depuis les grands qui s'agitent bruyamment pour se partager le royaume jusqu'au paysan qui travaille en silence à conquérir la terre; les questions religieuses enfin : le parti réformé, le parti catholique, l'Église gallicane et l'édit de Nantes.

Dans cette suite de cartes et de plans en relief de l'ancienne France, où se relèvent, sur les grandes ondulations du sol, les principaux édifices du vieil État français, je signalerai des pages qui me semblent neuves sur la transformation, plus ancienne et plus forcée qu'on ne le croit, de la noblesse féodale en noblesse de service et de cour. La crise économique, conséquence de la découverte de l'Amérique, l'abaissement de la valeur de l'argent, la disproportion entre les charges qui subsistent et les revenus qui diminuent, obligent, dès la fin du seizième siècle, les nobles à rechercher les emplois, la faveur et les pensions.

Le rôle du Parlement de Paris est marqué aussi en quelques pages saillantes. Maître des doctrines et maître des mœurs, instrument le plus efficace de la transformation du patronat royal en absolutisme monarchique, informant sur tout, décidant de tout; se figurant à la longue qu'il représente la nation, mais la représentant surtout pour la soumettre; au fond, soumis lui-même et, encore que tumultuairement parfois, toujours soumis à la fin et souvent prosterné; n'ayant, à vrai dire, de force que pour frapper les ennemis de la couronne, ce Parlement, avec ses remontrances bruyantes et ses enregistrements muets, ne sera, s'il s'émancipe, propre qu'à parodier gauchement et vainement les communes anglaises. Il fournira, au contraire, des modèles, des précédents et des hommes à une Constitution où un Tribunal discute sans voter, où un Corps législatif

vote sans délibérer, où un Sénat conserve dans le mystère les lois fondamentales, où, en réalité, le souverain, entouré de son conseil d'État, propose, dicte, promulgue et fait exécuter la loi.

Je ferai quelques réserves sur le chapitre des choses de la religion. Pour juger de la Réforme, dont il néglige l'esprit chrétien fondamental et dont il ne considère que les circonstances et les accidents politiques, c'est-à-dire la sédition et la mutinerie populaires, la convoitise des biens d'Église chez les nobles, la brigue et l'ambition du pouvoir chez les grands; pour juger de l'Église gallicane, où il voit la garantie suprême et une forme perfectionnée de l'unité monarchique, M. Hanotaux se place dans le fauteuil de Richelieu et devant sa table de travail; mais — c'est peut-être une illusion de ma part — il me paraît s'y attarder un peu plus et avec plus de complaisance que je ne voudrais. Il montre dans la révocation de l'édit de Nantes une conséquence logique et nécessaire de la constitution de l'Église gallicane; j'y consens. Reconnaissons toutefois et ne craignons pas de dire que, si la logique, en cette rencontre et en nombre d'autres, a mené les affaires de France, elle les a menées à mal. N'oublions pas non plus que de toutes les parties du vieil édifice royal, cette Église gallicane est une des plus définitivement ruinées. L'État fondé par Henri IV et par Richelieu se conçoit à la rigueur sans monarque héréditaire et sans cardinal ministre : Bonaparte en a donné la preuve. L'Église gallicane, Église d'État privilégiée, exclusive de la liberté de conscience, implique la foi de Richelieu; elle s'accommode de l'absolutisme très peu chrétien de Louis XIV; elle ne s'accommode ni de la liberté de pensée dans la constitution, ni de libres penseurs dans le gouvernement. La *Déclaration des droits*

de l'homme a déchiré la Déclaration de Bossuet, et la Révolution a anéanti ce suprême privilège, l'Église gallicane, comme le gallicanisme avait anéanti cet autre privilège, l'édit de Nantes (I).

III

M. Hanotaux a vu et exprimé mieux que personne ne l'avait fait encore le caractère théologique et théocratique dans le cardinal. Richelieu est un homme de foi apaisée; il ne discute pas plus cette foi qu'il ne discute ses théories d'État; c'est le refuge d'une âme très inquiète, mais inquiète seulement des choses de ce monde, à qui le vague fait horreur et qui ne porte point sa curiosité où ne peut s'étendre son action. Je ne connais pas — sauf dans *Port-Royal*, où les modèles abondent — d'étude plus fouillée de la race, du sang, comme on disait alors, du tempérament, du milieu d'un homme que celle qui forme la partie biographique du volume. Une famille d'ardent courage, agitée des âpres passions du siècle; une grand'mère issue des Rochechouart; un père grand prévôt du roi, pâle, grêle et sombre, qu'on surnomme Tristan l'Hermitte; une mère fille et petite-fille d'avocats, âme tendre, cœur agité du bonheur et du salut de ses enfants; de grands domaines et de la gêne; des châteaux et très peu de revenus; le spectacle de la misère des guerres civiles et de l'anarchie des guerres de religion; la Réforme détestée comme ennemie de la paix des âmes et de la paix de l'État; les grands envieux

(I) Cf. *L'Europe et la Révolution française*, t. I^{er}, p. 228 et suiv.; t. II, p. 115 et suiv.

et haïs comme accapareurs des emplois, oppresseurs de la petite noblesse, perturbateurs de la chose publique : voilà les circonstances de la jeunesse de Richelieu.

Il est destiné à l'état militaire : il gardera de sa première éducation les bottes, les éperons et l'allure cavalière. Il est jeté dans l'Église : il y prend au sérieux et lui-même et sa tâche ; il voit Rome et il y étudie la politique ; il est évêque, et il gouverne son diocèse. Ce n'est ni un libertin mitré, ni un doctrinaire à formules, ni un casuiste de politique ; rien, en lui, ni d'un Retz, ni d'un Bernis, ni d'un Talleyrand : c'est un homme d'une pièce, un génie à conceptions très simples et très directes, soutenu par des facultés merveilleusement complexes et souples pour l'action. Il déploie et exerce d'abord ces facultés dans sa magistrature épiscopale.

Ami de Saint-Cyran, avec qui il discute de discipline et de théologie, il se lie avec le père Joseph du Tremblay, et leur première collaboration est la réforme des couvents (1). Catholique avant tout et toujours, plus moderne, en ce sens-là, que son ami et maître le cardinal, le père Joseph rêvera toute sa vie la délivrance des Grecs : « Une confiance grave et forte, dit M. Hannotaux, s'établit entre eux. Ils savaient tout l'un de l'autre. Ils portaient sur les choses un même jugement ».

Ainsi se forme, pour ainsi dire, dans le moule national disposé par les siècles, l'homme d'État type de l'ancienne France. Il est de son temps par son mélange de théologie et de politique, de calcul et de passion, de foi théorique et de scepticisme pratique ; il domine son temps par la simplicité et la suite de ses desseins, la conscience qu'il a de ses intentions, la constance de ses

(1) Voir l'étude ci-après : *le père Joseph*.

volontés; il a par-dessus tout la proportion dans les idées et dans les actes, la mesure admirable dans l'application des forces.

Grande âme aux grands travaux sans repos adonnée.

Il est né pour commander et digne du commandement; il prendra les hommes par la raison et par les entrailles. Il est autoritaire, persuasif, séduisant, au besoin sensible. Il a le don des larmes, « une mobilité nerveuse, tout d'abord sincère, plus tard calculée et voulue ». D'ailleurs, avec sa grâce ecclésiastique et son élégance de gentilhomme, il est, à trente ans, déjà maître de lui, cachant son inquiétude sous un sourire de courtisan; gouvernant ses neufs, il s'est fait un code de dissimulation; il sera fourbe, susceptible, vindicatif; sans scrupules de conscience dans les affaires, sans scrupules d'amitié avec les hommes; il tuera impassiblement ceux qu'il n'aura pu gagner ni dompter. « Fils d'une race de soldats, il est homme d'action; petit-fils d'un avocat célèbre, il a le sens des lois et des affaires; prêtre, évêque, il cache, sous sa robe, les doubles ambitions et les doubles facultés qui lui viennent de ces deux origines. Trois classes, clergé, noblesse et tiers état, divisent alors la nation française. Richelieu prend quelque chose à chacune d'elles; il se trouve, si je puis dire, placé exactement à leur point d'intersection. Sa carrière est la résultante de leur action historique. »

C'est cette carrière que M. Hanotaux va maintenant dérouler (1). Voilà, pour me servir de sa propre expres-

(1) Depuis que cette étude a été écrite, la seconde partie de l'ouvrage a paru : *Le chemin du pouvoir, le premier ministère, 1614-1617*. Paris, 1896.

sion, l'ouvrier à pied d'œuvre, œuvre poursuivie dans l'incertitude et dans la fièvre, traversée de lutttes subtiles et tragiques. M. Hanotaux montrera de quelle trame incessamment déchirée, rompue, renouée péniblement, se fait la carrière de l'homme d'État, même la carrière la plus suivie de l'homme d'État le plus puissant qui fut jamais. Il montrera, dans cette carrière si féconde, l'éparpillement du temps et des forces; l'égrènement douloureux de la vie; les efforts pour garder le pouvoir, plus compliqués que l'exercice même du pouvoir; le cabinet du roi plus difficile à gouverner que l'Europe; le génie d'État comme pillé par l'intrigue de cour; l'inquiétude du courtisan rongé et émoussant l'esprit du ministre. « On verra, dit M. Hanotaux de quelle accumulation d'efforts quoditiens sont faites les œuvres durables. On verra que le mérite et le bonheur ne suffisent pas, mais qu'il faut aussi, et par-dessus tout, une énorme dépense de volonté et de persévérance. C'est la plus forte apologie qu'on puisse faire des grandes existences que de laisser entrevoir le fourmillement des petits événements et des petites difficultés qui les ont embarrassées, sans les détourner. » Spectacle fortifiant, « il apprend aux hommes à ne pas ramener leurs œuvres à la mesure de leur courte vie, à se tenir aux lignes générales, aux idées qui durent et sont maitresses du temps ».

LE PÈRE JOSEPH ⁽¹⁾

Richelieu, dit Michelet, trouva dans les ordres voyageurs « des agents pour les affaires extérieures, pour son espionnage de l'Espagne, de la Méditerranée. Le chef de cette administration équivoque était le fameux du Tremblay, le capucin Joseph, vieilli dans la diplomatie, homme très dangereux, qui servit longtemps Richelieu, mais qui faillit le perdre. Il avait le goût, le talent de la police... Le curieux, c'est que ce politique avait eu pour vocation primitive l'idée d'une poétique croisade d'Orient, qu'il fit du moins en vers, sous le titre baroque de la *Turciade*... Par une alliance bizarre de tendances contradictoires, sous l'homme de police il restait du poète, un rêveur chimérique. » Ce portrait tracé d'impression d'après le *Véritable père Josef* de Richard, où tous les traits sont tirés au monstrueux et déformés, résume l'image que le public s'est faite du

(1) *Le père Joseph et Richelieu (1577-1638)*, par Gustave FAGNIEZ. Paris, Hachette, 2 vol. in-8°, 1894.

fameux collaborateur de Richelieu : un Fouché encapuchonné, parodiste grimaçant de Pierre l'Hermite, comme le duc d'Otrante l'était de Jean-Jacques Rousseau. L'image est infidèle. M. Gustave Fagniez a consacré toute une carrière d'érudit à la reconstituer. Il a apporté, dans la mise en œuvre de son travail, la composition, les idées générales, les études de caractère, les jugements de l'historien.

« Si grands qu'aient été Richelieu et le père Joseph, dit M. Fagniez, si grande que nous paraisse leur influence, ils sont dépassés et un peu effacés par les événements où ils ont joué un rôle et qui, commencés avant eux, se sont poursuivis, achevés et pleinement caractérisés après. C'est le sort des hommes d'État d'être un peu éclipsés par leur œuvre, de n'en avoir point tout l'honneur... » On peut objecter que leur œuvre étant l'affaire essentielle de leur vie et la raison d'être de leur gloire, elle les place dans leur véritable perspective historique. Il arrive d'ailleurs aux plus illustres que l'œuvre leur ajoute comme une gloire de reflet. On joint au mérite de leurs intentions celui de conséquences très éloignées qu'ils n'avaient pu prévoir. On leur dresse, au fond de longues avenues, des statues triomphales. Richelieu, sous ce rapport, n'a pas eu à se plaindre de la postérité, et, grâce à M. Fagniez, le père Joseph, enfoui jusque-là dans les décombres du cloître et les broussailles politiques, aura aussi son monument.

L'action commune du cardinal et du capucin a eu deux grands objets, la réforme de l'Église française, l'établissement de la diplomatie classique de la France. M. Fagniez s'est rendu familiers ces deux ordres d'idées si différents. Il s'est imprégné de l'esprit de son héros ; je trouverais même, pour mon goût, que l'empreinte a

peut-être été trop profonde et se marque un peu trop parfois sur l'esprit de l'historien. Sainte-Beuve, dont le *Port-Royal* demeure le chef-d'œuvre du genre et le parfait modèle, s'était fait janséniste pour comprendre ses « Messieurs » ; mais, pour les juger, il redevenait lui-même, c'est-à-dire le plus dégagé des esprits. A part cette nuance, qui sur quelques articles d'orthodoxie n'a pas toujours été observée, on peut dire que M. Fagniez a su vivifier par les exemples de ce maître les fortes méthodes de l'École des chartes.

Autant qu'il était possible de débrouiller et de dégager la part de Richelieu et celle du père Joseph dans leur œuvre commune, de discerner entre eux les différences, parfois les divergences de vues, M. Fagniez y a réussi. Mais que l'entreprise était malaisée ! qu'elle exigeait de patience, d'attention et de sagacité ! Ce sont deux infatigables marcheurs : ils partent et ils arrivent ensemble ; mais ils ne vont pas toujours de la même allure ; l'un préfère l'ombre et recherche les fourrés, l'autre les percées et les clairières ; lequel a mené l'autre ici, l'a arrêté là, a fait choisir ce détour ou ce sentier ? On n'a le plus souvent, pour le conjecturer, que le moule très creusé des bottes du cardinal et la trace fort effacée des sandales du capucin. Quant aux propos tenus, nous en sommes réduits au monologue. Richelieu a rédigé son rôle ; mais pour reconstituer celui du père Joseph, il ne reste guère que les répliques et quelques raccords.

Richelieu a laissé des *Mémoires* où il expose ses actes et un *Testament politique* où il indique ses desseins. Le père Joseph n'a rien laissé que des fragments incomplets. Il faut donc rechercher les caractères des personnages et les circonstances de l'action, si l'on veut.

remettre les personnages sur la scène, comme ils y ont paru, l'un à côté de l'autre. M. Fagniez a été conduit, de la sorte, à traiter les plus graves questions de la politique générale de la France durant le ministère de Richelieu, et il est parvenu à faire sortir de l'ombre sur laquelle la figure du cardinal se dessinait seule, la figure du père Joseph. C'est un masque d'extatique et d'ascète, avec un front de penseur, une bouche d'orateur et de diplomate, insidieuse et persuasive, ouverte à l'homélie, complaisante à la ruse; des yeux que la jeunesse avait faits ardents et que l'ardeur qui consumait l'âme a offusqués peu à peu sans en effacer l'éclat métallique; la barbe hirsute, les sourcils lourds, des joues creusées, maculées par les plaques rouges d'un sang échauffé qui coule mal, le nez charnu, au flair subtil, complètent une physionomie de conquérant en froc qui prie avec ferveur, mais dont la ferveur même n'est que de l'action refoulée qui fermente.

II

François du Tremblay, en religion le père Joseph, était né d'une famille de parlementaires, processifs par goût, chicaneurs par tempérament, ardents à juger pour le roi, âpres à plaider pour leur propre compte et souvent en procès les uns contre les autres. La mère, une Lafayette, appartenait à une branche protestante de la famille. Ses parents, plus intéressés, à coup sûr, que fanatiques, la firent élever dans la religion romaine :

elle ne fut jamais qu'une catholique tiède. La ferveur de son fils paraît l'avoir inquiétée, et elle s'opposa tant qu'elle put à la vocation de François. Cette vocation, très sincère et très spontanée, se dessina dès l'enfance. François du Tremblay reçut l'éducation d'un gentilhomme destiné au monde et aux affaires : les humanités, l'italien, l'espagnol, — les « langues vivantes » d'alors, — comme l'anglais et l'allemand aujourd'hui. Il passa par une *Académie* où il fit l'apprentissage des armes, puis on l'envoya en Italie, qui était la grande école de la politique. Rien ne prévalut contre l'appel de la foi. « Le sacrifice sanglant de la charité » attirait irrésistiblement du Tremblay. Il se donna tout entier et pour toujours, de cœur et d'imagination d'abord, de raison et de conseil plus tard : il fut un moine chaste, zélé, pieux. Le monde ne le reconquit que par la politique, et la politique ne l'enleva pour ainsi dire à lui-même que par une sorte de déviation insensible du génie qui le portait au prosélytisme religieux.

Il était né politique au même degré qu'apôtre. Autrefois, aux débuts de la monarchie franque, au temps de Charlemagne, au siècle des croisades, ses qualités très complexes eussent trouvé leur emploi dans toute leur plénitude : il eût paru un caractère puissant et simple. Au dix-septième siècle, à la cour de Louis XIII, dans une Europe déchirée par les guerres de religion, en plein libertinage de pensée, quand l'État se séparait de l'Église, le droit public du droit canon et la raison d'État de la conscience chrétienne, il dut se diviser pour vivre toute sa vie et pour donner tout ce qu'il possédait de ressources aux deux causes qu'il servait avec une passion égale : la cause de la religion catholique et celle du royaume de France. La vie laïque, celle de la

politique et des affaires, et la vie religieuse, celle de l'oraison et de la charité, ne se pouvaient plus confondre désormais. Il y avait un mur entre le cloître et la chancellerie. Le père Joseph s'y ouvrit une porte dérobée dont il garda la clef. Il se partagea, passant de l'une à l'autre profession, tout à chacune et tout aux deux, dans le fond de son être, mais avec des occupations et des emplois si différents qu'il parut porter deux visages, et de l'une des âmes les plus fortement trempées de son temps tirer une existence double, pleine de contrastes et de contradictions.

L'exaltation patriotique accompagne chez lui dès la jeunesse l'exaltation religieuse ; il hait également l'Espagnol et le huguenot, l'étranger ennemi et le Français hérétique. Il veut l'unité dans l'Église et l'unité dans l'État. Il la voudrait dans le monde. Son imagination mystique est chimérique aussi : il rêve la délivrance des Lieux saints par l'Europe pacifiée et réconciliée dans la foi, une croisade de la république chrétienne débordant sur l'Orient : Henri IV, saint Louis, Innocent III ressuscités pour le salut du monde. Il est poète, il rime ses rêveries ; mais il est politique, et, pour l'exécution de ses desseins qui l'emportent à l'infini, il dispose des approches qui sont des merveilles d'habileté, de perspicacité, de prévoyance. Il a ce trait singulier du génie de Bonaparte, l'art de préparer dans le plus minutieux détail les étapes premières d'une marche à l'impossible (1).

Il retourne à Rome ; il va en Espagne ; il voyage comme les moines de son ordre, en froc et en sandales.

(1) Voir, dans le très curieux et intéressant ouvrage de M. Frédéric Masson. *Napoléon chez lui*, le chapitre intitulé : « Le travail. » Paris, Dentu, 1894, p. 170.

Il fait la route à pied, gitant où il peut et jeûnant dans le désert, par le froid, par la neige...

Je cours d'un pas glissant, sans reprise d'haleine,
Affamé, nud et las...

En route, il voit, il écoute, il étudie les hommes, non seulement ceux qui prétendent mener les États, mais surtout ceux qui sont menés et que les meneurs négligent de connaître, la poussière humaine qui couvre les grands chemins, les peuples. Ce sera sa supériorité de pénétrer, par les chancelleries, les âmes de cour; par la confession, les âmes mondaines; par les voyages à pied, les âmes populaires. Le diplomate accompagne en lui le pèlerin. Il crée un ordre, le « Calvaire », et il y professe avec une onction exquise les doctrines du *docteur séraphique*; mais s'il contemple, en extase, l'image de saint Bonaventure prosterné au pied de l'autel, il admire, en Richelieu « l'aiglon qui approche des rayons du soleil sans cligner les yeux ». Il enseigne aux religieuses du Calvaire la vision prophétique, et il rapporte au roi, appliquées à la politique très pratique du jour et de l'heure, les prophéties et les visions des saintes filles. « Je ne contredis pas, dit Jésus-Christ à l'une d'elles, que le roi se divertisse des ennuis de cette vie par quelques honnêtes plaisirs à quoi il se plaît et que je ne l'ai pas désagréable, mais cela ne le doit empêcher, comme je vous ai dit souvent, qu'il ne mette son affection principale et son temps à faire ce qu'il doit par ordre. Maintenant il faut qu'il s'applique à ce qui regarde la guerre... Il faut aussi qu'il s'abstienne de ce qui peut nuire à sa santé, comme est la mélancolie et le chagrin de quoi je le garantirai, s'il s'aide de sa part... » Ces conseils d'en

haut, les plus réconfortants du monde pour l'âme malade de Louis XIII, étaient toujours pleins de bon sens et d'à-propos.

Le père Joseph devint vite un subtil connaisseur d'hommes : il en était né manieur et directeur. Séduisant, tantôt par sa bonhomie, tantôt par l'élévation de ses pensées, il était fuyant aussi, et qui le pratiquait le soupçonnait aisément de bonhomie feinte, d'élévation de commande et de fourberie concentrée. Il possédait de merveilleuses facultés d'adaptation et de travail. Il passait d'un sujet à un autre sans que sa mémoire, toujours alerte, lui manquât jamais. Il paraissait absorbé dans l'affaire qu'il traitait, et, cette affaire finie ou suspendue, celle qui suivait le trouvait aussi appliqué et inventif. Il dictait en un style d'un cours lent et lourd, mais plein, vigoureux, insinuant, des dépêches aussi remarquables par la tenue des idées que par la subtilité des indications. Il pouvait, dit un contemporain, « dicter quatre heures entières des mémoires et instructions pour des ambassadeurs, sans qu'il s'y trouvât non seulement rien de superflu ni hors de sa place, mais où la matière était pressée en sorte que chaque article semblait être le principal de la commission... Il ne pouvait assez admirer comme, dans une continuelle occupation d'affaires si fort importantes, capables d'occuper et de lasser plusieurs des meilleures et plus fortes têtes, il pouvait non seulement subsister, mais encore garder dans un si grand embarras et presse continuelle de monde, une si grande tranquillité d'âme et avoir l'esprit si présent en chaque chose qu'il semblait n'avoir que celle-là à faire... » Très passionné et très maître de lui, il se reprenait aussitôt à complimenter et à sourire, s'il s'était, un instant, abandonné à parler avec trop de sécheresse ou « d'accent ».

Le pape Paul V, quand il le reçut à Rome, fut quelque peu déconcerté de la flamme subite qui se dégagait de tous les discours de du Tremblay. Cet Italien, fort avisé et d'esprit plus fin qu'étendu, jugea que le moine français était possédé d'un « démon aussi séduisant qu'inquiétant ». C'était dans tous les cas un démon très conspirateur et très policier. Le père Joseph avait un grand faible pour les moyens occultes en politique. Il n'y apportait aucun scrupule; tout lui était bon, du moment que c'était un moyen. Il excellait aux coups fourrés, au manège des espions et des trahisons, aux manœuvres souterraines, aux achats d'hommes et de papiers, inépuisable en mines et contre-mines, semblant voir plus clair dans l'obscurité qu'au grand jour, *tenebroso cavernoso*, disait de lui un cardinal. Ce pendant qu'il chemine ainsi dans les souterrains, couloirs et escaliers dérobés, son grand rêve de prosélytisme en France et d'affranchissement en Grèce et en Palestine l'obsède toujours :

...O Grèce déplorable
Ma douleur se souvient...

Ce philhellène de l'avant-veille écrit ses *Messéniennes* dès l'an 1618.

J'ignore où mon dessein, qui surpasse ma vue,
Si vite me conduit ;
Mais comme un astre ardent qui brille dans la nue
Il me guide en la nuit.

Le lieu où ce dessein le mène est le plus formidable laboratoire d'alchimie politique qui se soit bâti. Frédéric aurait pu y prendre des leçons de perfidie, Fouché des leçons d'astuce et Talleyrand des leçons de tenue

et de dextérité. Le père Joseph organise en France des missions qui travaillent à l'absolutisme de l'État en même temps qu'à la conversion des huguenots ; en plantant leurs croix, ses missionnaires plantent les jalons de la route royale. Il fonde des missions en Orient qui travailleront à la propagation de la langue française en même temps qu'à la propagation de la foi romaine. Tout en caressant, et jusqu'à la fin, sa chimère de délivrance des Lieux saints, il se soumit aux volontés de son ami et l'aïda, de tous ses moyens, à réunir l'Alsace à la France. Le cosmopolitisme catholique de notre capucin s'arrête au point où il se croise avec l'intérêt du roi. C'est en cela seulement que le père Joseph est un moine peccable, qu'il devient à Rome un moine suspect et que, finalement, pour se montrer plus Français que capucin, plus dévoué au roi de la France que soumis au général de son ordre, il manquera la pourpre et le chapeau.

III

Richelieu et lui se complètent : le père Joseph, plus idéaliste dans les conceptions et, en même temps, plus entreprenant dans l'exécution ; le cardinal, plus limité dans ses propositions, plus mesuré aussi dans la lutte et la mise en œuvre. « L'amitié est égale des deux côtés, rapporte un nonce, l'influence ne l'est pas, le religieux subissant celle du cardinal plus qu'il ne le soumet à la sienne. » Le réalisme puissant du cardinal s'impose au moine et le prend par son côté de praticien passionné

et d'empirique. En revanche, dans les crises, le capucin soutient le moral de son ami : le ressort se détend et il le resserre. Richelieu est un nerveux, le père Joseph un sanguin. En 1636, Richelieu eut un accès d'affaissement : il doutait de son œuvre, de sa vie, de ses forces. « Votre faiblesse, lui dit le père Joseph, est-elle le moyen d'attirer la divine miséricorde ? N'est-elle pas faite plutôt pour exciter la colère de Dieu et enflammer sa vengeance ? » Telles étaient ces âmes exaltées tout à la fois et sensées, grandes et vraiment contemporaines des héros de Corneille.

On aperçoit çà et là et l'on devine par rencontres entre le cardinal et son collaborateur quelques crises d'amour-propre plus que d'amitié, où le cardinal est le plus souvent l'offenseur et se montre le conciliateur. Le père Joseph ressentait profondément toutes choses. Une divergence sérieuse, une discussion vive, l'apparence d'un manque de confiance étaient pour lui une souffrance. Il se retirait alors en son cloître, cachant son chagrin et dissimulant sa mortification. Richelieu l'allait chercher, le consolait, le ramenait. Le caractère du cardinal gagne à ce livre, en ce sens qu'il devient plus humain, que les faiblesses y participent et que, nous touchant par là, il nous prend aux entrailles ; pour nous sembler un homme à l'âme troublée parfois, il n'en paraît pas moins élevé au-dessus des hommes.

Richelieu discutait avec son ami les desseins et les directions d'ensemble. Il laissait volontiers au père Joseph la corvée des audiences, la rédaction des dépêches, les instructions et commissions des agents, toute la « mécanique » et toutes les écritures ; mais il s'en faisait minutieusement rendre compte, et de ces rapports il méditait et développait les idées. Il travaillait souvent la nuit, se

levant à deux heures du matin et écrivant jusqu'à cinq. Dans le jour, il avait la cour, il avait aussi les nobles loisirs où il se reposait, les lettres et la société, puis les commérages de police qui étaient, comme à tous les meneurs d'hommes, son divertissement et sa part de petitesse humaine. Le père Joseph ne se divertissait jamais. Le matin, après que Richelieu s'était recouché, il lui apportait les dépêches dictées auparavant ; il recevait les diplomates, les missionnaires, les émissaires secrets, toute la troupe des agents. Puis il retournait auprès du cardinal et traitait avec lui les affaires en présence des secrétaires d'État. Ce conseil durait jusque vers onze heures. Vers midi, le père Joseph allait dire sa messe, car tout ce travail écrasant s'était fait à jeun. Il recevait encore après sa messe, dinait en hâte, recevait encore, dictait, écrivait jusqu'au souper. Le soir, il demeurait chez le cardinal jusque vers neuf ou dix heures, causant de la politique quand le souci les en obsédait encore, et de théologie, par prédilection, quand ils se sentaient l'esprit libre. Nulle trêve du corps ni de l'intelligence, nulle complaisance aux sens, pas même celle de la table. « Ne se trouvant jamais en compagnie de jeux ou d'autres passe-temps, ne prenant point de temps pour se divertir ni débânder l'esprit, raconte un contemporain. S'il voulait un peu sortir sur le soir, il était incontinent assiégé de monde pour lui parler d'affaires, de quoi j'ai eu si souvent tant de compassion que, le voyant si abattu de corps et d'esprit, je n'osais l'aborder. »

Il n'y avait d'éclaircie et comme de courant d'air dans sa vie que quand, par rencontres, « venant à toucher en propos de paroles des choses spirituelles, vous le voyez revenir à soi et montrer un visage gai, oubliant

toutes autres choses ». L'oraison était son seul repos, le couvent du Calvaire son seul refuge. Le style de ses entretiens changeait avec le lieu. « Il s'élevait à la vie *unitive* par des chemins égayés d'une végétation envahissante d'allégories. » Le temps qu'il parvenait à dérober aux affaires, « il s'en servait pour s'enfermer davantage et traiter de dévotion avec les bonnes religieuses du Calvaire, pour leur faire des conférences spirituelles, qu'il faisait avec tant de ferveur, de lumière et une si haute doctrine mystique..., que jamais personne de Saint-Benoit n'avait jamais si bien compris l'esprit de saint Benoît comme Dieu le lui avait communiqué... »

L'esprit tendu lorsqu'il n'était point exalté, l'intelligence toujours en travail, de grands desseins qui absorbent, des détails misérables qui encombrant la vie, des obstacles qui impatientent, des passions qui usent l'âme, des efforts continuels qui la rongent; un travail excessif, des austérités déprimantes, une détestable hygiène, le plus effroyable « surmenage » qui se puisse imaginer : son tempérament y résista jusqu'à soixante et un ans. A cet âge, le père Joseph eut une attaque d'apoplexie; il n'en tint compte et continua son labeur. Le 13 décembre 1638, il eut une seconde attaque, au cours d'une exhortation qu'il faisait au Calvaire; il surmonta l'étourdissement et se reprit encore à vivre, c'est-à-dire à travailler. On le crut hors de danger. Le 15, il dit son office, prit sa collation, se fit lire, comme à son ordinaire, *l'Histoire de la conquête de la Terre sainte par Godefroy de Bouillon*. Pendant la lecture, sa tête s'inclina, et il perdit le sentiment. Il ne le recouvra plus.

Les découvertes de M. Fagniez ne modifient point le spectacle de l'histoire ni l'enchaînement des grands

faits : elles en modifient sensiblement le dessous et l'explication. A force de patience, notre auteur arrive à détacher les traits de la figure mouvante, expressive, étrange, « la vraie effigie » du père Joseph, sur un fond historique qui embrasse un quart de siècle, le plus fécond peut-être pour la formation de la France en État national. De pareils caractères, entiers avec tant de contrastes, complexes avec une si puissante unité, amples avec tant de minuties, sincères avec tant de contradictions, ne se voient plus, chez nous, de notre temps. Peut-être en rencontrerait-on encore de pareils dans quelque cabinet du Vatican ou dans quelque couvent de Russie ; mais pour nous les représenter vivants il faut les dédoubler au moins et, pour y trouver des analogues en notre siècle, supposer réuni tout ce qui, malheureusement pour nous, a été séparé, l'imagination chimérique de l'auteur des *Idées napoléoniennes* et le génie d'action du comte de Cavour.

LA

JEUNESSE DU GRAND FRÉDÉRIC (1)

I

« Savez-vous, disait Napoléon, de qui je voudrais lire une histoire bien faite? C'est du roi de Prusse, de Frédéric. Je crois que celui-là est un de ceux qui ont le mieux su leur métier dans tous les genres. »

Il semble, au premier aperçu, que rien ne soit plus facile pour un Français que de comprendre, analyser et juger le grand Frédéric. Nous nous piquons de clarté, et c'était l'esprit le plus lucide du monde; nous nous piquons de logique, et il était la conséquence même; nous nous piquons d'être exempts de préjugés, et jamais homme n'en fut dépouillé à ce point; nous nous piquons de n'être pas dupes, il n'a été la dupe de personne, surtout de lui-même, et il a dupé tous ses contemporains; nous nous piquons d'expliquer les grandes choses par les petits faits et de n'admettre, en histoire comme en politique,

(1) Un volume in-8° par Ernest LAVISSE, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1890.

que des causes à l'usage des gens du monde, il professait que tout dans la politique se fait « par compère et comère », et il affectait de n'admettre d'autres lois pour l'histoire que les caprices de « Sa Sacrée Majesté le Hasard ». Et cependant peu d'hommes ont été plus mal compris en France, j'entends par les gens qui font profession d'expliquer les autres, les diplomates et les critiques. Ils se sont mal trouvés : les premiers, d'avoir pris au sérieux ses boutades sur le hasard ; et les seconds, ses vertus de philosophe. Michelet, par quelques traits inimitables, Sainte-Beuve, dans deux de ses plus profondes études, l'avaient mis à son rang dans l'histoire et dans l'humanité. Aujourd'hui, le courant nous porterait plutôt à le rabaisser, par antipathie de son œuvre, comme il est advenu pour Napoléon I^{er} sous le second empire. Cette tête où Mirabeau découvrait un des plus beaux moules de la pensée humaine se réduirait facilement, à nos yeux, à une sorte de prototype cynique et grimaçant de Bismarck. On retournerait volontiers contre Frédéric ce hasard dont il a tant abusé dans ses propos de table et auquel il se fiait si peu dans sa conduite : la chance aurait opéré toutes ses victoires ; ses défaites seules demeureraient logiques et démontreraient la supériorité de ses adversaires. Prenons-y garde !

En histoire, le vrai doit être vraisemblable. Avec le Frédéric « fin de siècle » d'il y a cent ans, tout s'expliquait dans la carrière de ce roi, sauf le partage de la Pologne, qui y tient cependant une très grande place ; avec le Frédéric « fin de siècle » d'aujourd'hui, rien ne s'explique plus que ce chef-d'œuvre d'intrigue, qui pourtant n'est qu'un épisode du règne.

M. Ernest Layisse, traitant de la jeunesse de Frédéric, a eu l'ensemble de ce règne toujours présent à la pen-

sée ; c'est ce qui fait la force et la vérité de son ouvrage. Il a entrepris d'expliquer le caractère de l'homme en étudiant sa jeunesse, et de faire comprendre l'œuvre du roi en exposant l'état de la Prusse pendant les années où Frédéric n'était encore que prince royal. Le premier volume de l'ouvrage va de la naissance de Frédéric à son mariage, 1712-1733 ; ce sont les années d'éducation, de persécution, d'épreuve et d'apprentissage. M. Lavissee a scruté tous les documents, imprimés et manuscrits, en France et en Allemagne. Il s'est familiarisé, par des lectures et des voyages répétés, avec le temps, les hommes, les lieux. Son livre y a pris une rare intensité de vie et une couleur qui donne l'impression réelle des objets. Il a su rendre, en quelques touches sobres, mais larges et profondes, le charme singulier de la nature de l'Allemagne du Nord, ingrate au premier coup d'œil, qui captive bientôt par sa monotonie même et qui dégage ensuite je ne sais quelle pénétrante mélancolie dont la mémoire ne se détache plus : ces plaines infinies aux ondulations molles, vaguement bordées de forêts de sapins, ces dégradations de la verdure tendre des herbes à la verdure sombre des bois, ces fleuves aux eaux lentes, aux berges plates, ces paysages « en eau et en ciel » que les maîtres hollandais ont si merveilleusement peints.

Les qualités d'historien de M. Lavissee sont des qualités rares et sont bien à lui : l'art des divisions nettes et de la construction forte, le relief constant des idées et du style, une phrase plus ramassée que coulante, plus de saillie encore que d'éclat, plus d'autorité que d'insinuation. Les objets et les hommes sont présentés successivement sous leurs divers côtés, mais toujours en face de l'observateur et en pleine lumière, comme une

statue qui tournerait sur son piédestal : un résumé de quelques lignes, un raccourci de quelques traits concentre et résume l'image totale que l'auteur veut imprimer dans la pensée. C'est un maître. Il enseigne toujours en écrivant; mais c'est le moins pédant des maîtres : il ne cherche ni à étonner ni à éblouir, il sait être familier.

Il est historien et il s'entend à enchaîner les effets et les causes. Il ne nie point le hasard; mais il y voit surtout la rencontre de causes indéterminées et d'effets inexplicables. « Ne nous y trompons point », disait le grand Frédéric quand il parlait pour l'État prussien et non pour la galerie des illustres badauds des lettres, « la fortune, le hasard, sont des mots qui ne signifient rien de réel... Saisir l'occasion et entreprendre lorsqu'elle est favorable... le chef-d'œuvre d'un homme habile est de taire chaque chose en son temps. » C'est la philosophie de l'histoire que Méphisto professe dans le fameux dialogue avec l'écolier. « Le guerrier et la politique, disait La Bruyère, non plus que le joueur habile, ne font pas le hasard, mais ils le préparent; ils l'attirent et semblent presque le déterminer... Ces hommes sages peuvent être loués de leur bonne fortune comme de leur bonne conduite, et le hasard doit être récompensé en eux comme la vertu. »

M. Lavissee s'attache à dégager cette part des occasions qui fait que le génie trouve son élément, et cette part du génie qui fait que l'occasion, toujours passante et flottante, est saisie et employée par l'homme. Ce n'est pas à notre auteur que l'on pourrait reprocher de diminuer la portée des événements qu'il expose. Il possède au plus haut degré une qualité qui le disposait merveilleusement à l'intelligence de son sujet, je veux dire le sen-

timent de la force publique, expression de la santé des peuples, et ce sens des choses de l'État qui est à l'historien ce que la raison d'État est au politique.

II

« Le principal intérêt de l'histoire de la jeunesse de Frédéric, dit M. Lavisce, est qu'elle nous montre la lutte des éléments contraires dont la fusion constituera la Prusse. Depuis que Frédéric est sorti de l'enfance jusqu'au jour où, marié malgré lui, il commence à vivre chez lui, *loin de Jupiter et de sa foudre*, le père et le fils sont en lutte continue. Ils ne sentent que leurs dissemblances. A de rares moments près, où ils entrevoient la justice qu'ils se devaient, ils se haïssent et se méprisent : le fils désire la mort de son père ; le père promet une belle récompense au messager qui lui apportera la nouvelle de la mort de son fils. Ils ne savent pas ce qu'ils valent l'un et l'autre, ni qu'ils travaillent chacun à sa façon, aussi nécessaires l'un que l'autre, à *décider*, comme dira Frédéric, l'être indécis de la Prusse. »

Voilà qui explique pourquoi le père, Frédéric-Guillaume, occupe dans le livre autant de place que Frédéric lui-même. Figure bizarre, expressive, toute en contrastes, que M. Lavisce a su reproduire dans sa vivante complexité et rendre, sinon sympathique, — le personnage est tour à tour grotesque, pathétique et odieux, — au moins intéressante. Sanguin de complexion, Frédéric-Guillaume « était né inquiet et turbulent, prédisposé à

malmener la vie; et la pratique de la vie, renforçant et aggravant le naturel, a fait de lui un des personnages les plus tourmentés de l'histoire. Il a souffert du corps comme de l'esprit. Dans sa figure ovale, à front haut, sérieuse et froide, s'ouvrait un grand œil mobile pour tout voir, mais d'une fixité terrible quand il voulait regarder un objet ou lire dans une âme. La lèvre semblait toujours prête à parler, point pour dire des choses aimables, mais pour interroger avec une expression de dédain, comme si elle eût été sûre que l'interlocuteur fût un menteur ou un coquin. »

Il est laborieux, minutieux et puéril, avec des conceptions puissantes, extravagant parfois; ailleurs, d'un bon sens profond et presque imposant. Il y a en lui je ne sais quoi d'énorme, de pantagruélique, et bien que M. Lavisse ne s'en pique en aucune manière, maintes pages de son livre, justement parce qu'elles sont animées et prises sur nature, évoquent des souvenirs de Rabelais. Voyez, par exemple, pour prendre l'impression du milieu, cette fête que l'électeur de Saxe, roi de Pologne, offre au roi de Prusse :

Trente mille hommes mangèrent et burent sur deux lignes de tables, à l'extrémité de chacune desquelles était un trophée composé de la tête d'un bœuf dont la peau recouvrait comme une draperie les quartiers rôtis de l'animal. Entre les deux rangées chevauchèrent les Majestés de Prusse et de Pologne, et leurs deux fils, salués par les vivats et les bonnets jetés en l'air. Puis les deux rois et les deux princes allèrent prendre place à une table d'où ils dominaient cette ripaille immense. Au dessert des Majestés, apparut la merveille de la journée. Une tente, gardée par des cadets, laissa tomber ses toiles, et l'on aperçut un gâteau long de quatorze aunes, large de six, qui avait absorbé six cents œufs, trois tonnes de lait, une tonne de beurre, etc., etc. Sur un signal donné par le grand architecte de Sa Majesté Polonaise, un charpentier, armé d'un couteau gigantesque dont il portait

le manche sur son épaule, pratiqua des entailles dans les flancs du monstre.

La distribution des gâteaux aux tables des princes et des hôtes de distinction acheva le festin. Alors, les colonels et les officiers de chaque régiment, précédés de leur musique, épée nue, défilent devant les deux Majestés et les deux Altesses. Chaque groupe s'arrête devant la table; à chaque groupe, les rois portent une santé, en vidant un verre de vin (après tant d'autres). Les officiers ont aussi des verres, qu'ils jettent en l'air après avoir bu. Soixante pièces de grosse artillerie accompagnaient les toasts. C'était une fantaisie étrange et colossale, une débauche de royauté en liesse.

Dans son intérieur, Frédéric-Guillaume ne se livre point à des prodigalités de la sorte. Encore que grand chasseur et grand mangeur, il demeure économe, tout en se montrant vorace. Il fume sans relâche. Son palais est une tabagie. Il fonde une « société des sciences », mais il a une façon singulière de traiter ses savants :

Il avait à son service personnel un savant du nom de Gundbling, un vrai savant, un polygraphe, dont il employait les connaissances très étendues en matière de droit et de politique. Il avait fait de lui son commensal et l'habitué indispensable de la tabagie. Entre autres faveurs dont il le gratifia, il lui avait donné la libre disposition de la cave, sachant bien que le docteur en userait et en abuserait. Il le soulait tous les jours; il s'amusait et voulait que l'on s'amusât du pauvre sire par des farces déshonorantes et sales. Il l'avait nommé fou de cour, pour l'affubler ensuite de toutes les dignités qu'il jugeait ridicules. Il le fit grand maître des cérémonies, grand chambellan, baron avec des armoiries grotesques, et président de la Société des sciences, président après Leibnitz !

Un autre président est l'astronome Graben :

Le roi se donna la peine de rédiger le diplôme de nomination. Il y vante les connaissances de Graben en antiquités, monnaies anciennes et nouvelles, en physique, botanique, mécanique,

hydraulique, pneumatique, statique, en la cabale, en l'art de connaître et examiner les mauvais esprits avec l'usage et l'abus qu'on en peut faire, en la doctrine merveilleuse des préadamites, en histoire, en logique, dans l'art combinatoire de l'algèbre, etc. Graben avait l'administration du calendrier. Il devait être circonspect dans ses prédictions, annoncer le moins possible de mauvais jours, le plus possible de bons jours.

Frédéric-Guillaume n'aime point la comédie, qu'il trouve vaine, fade et périlleuse aux mœurs. Il s'amuse à habiller en hommes des oursons et des singes, et leur fait jouer la « comédie humaine » à la manière du moyen âge. Il se plaît aux exercices de saltimbanques. Il admire fort un certain Eckenberg, hercule de foire, qui porte un canon à bras tendu, et il lui donne un diplôme. Il aime la musique, et il s'y entend. Hændel le charme : il goûte les compositions de ce chantre biblique, héroïque et grave, comme il ressent la poésie des psaumes : cette musique et cette poésie répondent à ce qu'il y a en lui de sain et de fort. Mais « comme il ne pouvait s'empêcher de mêler l'ironie au sérieux et de tout pousser au gros comique, il fut ravi le jour où le maître de chapelle lui fit la surprise d'un sextuor de cochons... Le roi se fit répéter le morceau vingt fois, riant aux larmes et se tenant le ventre. » Avec cela, violent, despotique, ombrageux, passant sans réflexion du soupçon à la colère, le bâton toujours à la main, rossant ses gens, ses médecins, son fils même. « Il était souvent pris de mélancolie; pendant des heures il demeurait muet, de grosses larmes lui tombant des yeux. Il avait des terreurs nocturnes, sautait brusquement à bas de son lit, allait réveiller la reine... Ses accès de rage, où l'écume lui venait à la bouche, s'apaisaient dans l'hébêtement. » Il aimait sa femme et l'estimait; toutefois, il ne fallait point qu'elle

contrariât ses caprices ; sinon elle s'attirait des répliques comme celle-ci : « La perte d'une femme ne doit pas être estimée plus considérable que celle d'une dent creuse, qui ne fait de la douleur que lorsqu'on l'arrache, mais dont on est ravi d'être délivré, le moment d'après. » Un pareil homme ne pouvait être aimé.

Mais, dans son atelier de gouvernement, dans son labeur de roi, il faut le respecter et l'admirer. Il se considère comme l'intendant responsable d'un maître idéal et perpétuel : le roi de Prusse. Son fils et ses neveux diront : l'État prussien ; « Je suis, disait-il, le général en chef et le ministre des finances du roi de Prusse. » Toute sa vie, il a travaillé sous l'œil de ce maître qu'il savait redoutable. Il amasse « pour le roi de Prusse » des trésors en espèces ; il rassemble une armée, il crée une bureaucratie, premiers organes de la nation prussienne : la bureaucratie, qui fait une patrie aux Prussiens dispersés ; l'armée, qui rend disponible, toutes les forces de l'État. « La Prusse des bureaux et des casernes, dévote au dieu des armées, obstinée au travail, fière d'elle-même jusqu'à l'orgueil, disciplinée jusqu'à la servitude, est bien celle que Frédéric-Guillaume a enfantée dans la douleur. » Et il n'en a pas joui. Il n'était point né pour l'action. Il craignait de dépenser son or et de faire tuer ses grenadiers. C'est son fils qui mettra en œuvre ces capitaux laborieusement accumulés. Mais ce fils pour qui il dispose tout l'État, Frédéric-Guillaume prétend aussi le façonner à sa guise, et ce fils, qui doit accomplir son œuvre en le dépassant, lui échappe par son génie même. C'est ici que le drame commence.

III

Frédéric était l'être du monde le plus dissemblable de son père. Il tenait de sa grand'mère, Sophie-Charlotte, « malicieuse, sérieuse aussi... avec une inquiétude charmante de femme philosophe et le frisson de l'inconnu ». « Sa curiosité n'était jamais satisfaite; sans cesse elle demandait le pourquoi du pourquoi à Leibnitz, son ami, qui ne savait point le lui dire. Elle aimait les arts autant que la philosophie, la musique surtout. Elle avait du goût pour la poésie. » Il tenait de sa mère, Sophie-Dorothee, qui était orgueilleuse, ambitieuse, passionnée pour les sciences, les arts, la société. « Il lui aurait plu d'être bien logée, royalement, avec de gracieux bibelots autour d'elle, comme les aimait le monde élégant du dix-huitième siècle. Elle s'était fait bâtir dans un faubourg de Berlin, au bord de la Sprée, une maison avec une galerie de porcelaine et des chambres décorées de glaces, si jolie qu'on la nommait Monbijou... » Elle y donnait à jouer, à souper, à danser. « Elle aurait donné des concerts de belle musique et tenu cercle de lettrés et de savants avec qui elle aurait conversé dans la seule langue que l'on pût parler en pareille compagnie, le français. »

Frédéric était fin, beau, délicat. Pour cet esprit merveilleusement « aigu, profond, subtil », comme dit Rabelais, Frédéric-Guillaume concerta une belle discipline, chef-d'œuvre de pédagogie royale qui est demeuré classique. C'est un des morceaux où M. Lavissee a reconnu, ainsi qu'il le relève justement, « des mots, des phrases,

des gestes, des actions que nous entendons et voyons, répétés sous nos yeux ». Point de latin ni d'histoire ancienne, sauf de très haut et en passant; beaucoup d'histoire moderne, au contraire, celle de la maison de Hohenzollern en particulier, et dans cette histoire la recherche constante de la leçon politique, de l'enseignement d'État : discerner, d'après les conséquences, « ce qui a été bien de ce qui a été mal fait ». Le militaire, le métier de soldat appris en détail, cultivé avec prédilection. L'étude de l'allemand et celle du français, de façon à se faire un bon style dans l'une et l'autre langue. L'économie politique, le droit des gens, les mathématiques. Dans toutes ces études, beaucoup de faits, des précédents, peu de doctrines. En morale et en religion, la crainte de Dieu, seul frein des princes, l'horreur de l'athéisme, de l'arianisme, du socinianisme et du catholicisme; l'horreur surtout de la prédestination, dogme dangereux aux États et funeste aux sujets, parce qu'elle supprime la responsabilité et affaiblit le ressort du caractère.

Ce qu'il y avait de trop exclusif dans cette *Realschule* royale, les précepteurs le corrigèrent. Frédéric en eut, ensemble, de deux sortes : des officiers prussiens, qui lui enseignèrent l'histoire vécue, l'héroïsme en action, les devoirs du chef d'armée, et des réfugiés français, entre autres, La Croze, encyclopédie vivante, qui savait tout en un temps où l'esprit humain pouvait se piquer encore de tout embrasser et de tout comprendre; philosophe et lettré, libre esprit et intarissable causeur. Il lui enseigna l'histoire écrite et lui ouvrit l'intelligence de l'humanité. Ce concours de maîtres et ce mélange de méthodes se trouve être le plus favorable à la nature du génie qui couvait en Frédéric.

Mais le cœur, chez lui, manquait de tendresse ; l'âme, encore que l'une des plus riches du monde, ne possédait point cette délicatesse qui chez beaucoup d'hommes a tenu lieu de vertu et que toute la force du caractère ne supplée point chez ceux à qui elle a manqué. Le milieu de cour où il vivait était fait d'ailleurs pour atrophier en lui ce qu'il possédait de nobles instincts et flétrir toute fleur de jeunesse : un étrange milieu, agité, non de scandales à la française, mais d'intrigues, de cabales à l'autrichienne, de complots « à la russe ». Les diplomates étrangers circonviennent le jeune prince et cherchent à le gagner à leur jeu. Il ne leur est que trop aisé de l'animer contre son père. Le père voit en ce fils, incompréhensible pour lui, une sorte de monstre à enchaîner et à dompter. Il l'enferme, il le fait espionner, il le sèvre de lectures, il le prive de plaisirs, il le bat. Les qualités natives de Frédéric se déforment peu à peu sous cette discipline brutale et taquine.

Il se passa en lui quelque chose d'analogue à ce qui advint de Talleyrand quand sa famille le contraignit à entrer dans l'Église. Frédéric n'était pas né hypocrite, il le devint ; quand, plus tard, il se sentit libre de parler à sa guise et selon sa pensée, la mesure était faussée, et, ayant perdu la franchise, il tomba dans le cynisme.

Le voilà vers sa vingtième année : « Il répugne aux grandes fatigues, aux gros vins, à la grosse nourriture, aux grosses gaietés qu'aime son père. Il n'a de goût que pour les plaisirs de l'esprit ; son intelligence est sollicitée par toutes les curiosités. Quelques-uns diraient aujourd'hui que c'est *un intellectuel*. » Il n'a ni religion ni moralité. « A quinze ans, il signe *Frédéric le Philosophe*. Dieu et la religion ne sont bientôt pour lui que des termes obligés de phraséologie royale. . . . A quatorze ans, il pré-

voit la mort ou l'internement de son père, prend ses dispositions, complotte avec des ministres étrangers, auxquels il fait des confidences que ceux-ci ne veulent pas confier au papier. » Il n'a point de bonté. La raison d'État lui a déjà enseigné à se méfier du premier mouvement, celui qui vient du cœur. « Quand il a vu passer Katte marchant à l'échafaud, il a offert, pour le sauver, de renoncer à la couronne, même de mourir; mais quelques semaines après la tragédie, sûr de vivre et hors de son cachot, il est « gai comme un pinson ». Il se dresse à l'intrigue et s'exerce à la dissimulation politique. « Il a grandi parmi un tumulte de passions vilaines, en la compagnie de ministres et de valets vendus à d'autres qu'à leur maître, dans une atmosphère de commérage, d'espionnage, d'intrigues, dans la malpropreté d'une cour où le seul honnête homme est peut-être le roi. Il ne s'y est pas senti dépaysé. Avec les plus roués il joue au plus fin, et il est plus fin que les plus roués. Dans la crise de son mariage, il alterne entre le mensonge raffiné et l'audace de tout dire. Assurément, la tyrannie de son père et le détestable exemple d'un entourage malsain étaient faits pour le corrompre; mais la nature l'avait prédestiné à une maîtrise dans l'art de duper les hommes. »

L'histoire de la fuite de Frédéric, de son emprisonnement, de son procès, les scènes tragiques qui se dénouent sur l'échafaud de Katte sont exposées avec une sobriété magistrale : on croyait connaître ce drame, M. Lavisse le renouvelle par l'intelligence des caractères. Il nous montre Frédéric feignant la soumission pour obtenir le droit d'attendre, dans une liberté relative, la mort de son père, et d'apprendre dans une forteresse de province son métier de souverain. Il l'apprend, et dans

tous les détails. Rien, chez lui, ne sera improvisé que l'application en grand des notions et des expériences acquises dans le laboratoire qui lui sert de prison. Il y trace un projet d'agrandissement de la monarchie par le démembrement de la Pologne, qui sera une des idées maîtresses de son règne. Cependant, il s'y ennuie, et à tel point que, pour rentrer dans la vie commune, il se résigne au mariage. Le manège autrichien qui prépare cette union mérite le jugement qu'en porte M. Lavisse : c'est le fin du fin de la perfidie. Frédéric s'y prête et il s'y abaisse.

Il se venge en raillant lui-même ses humiliations, sa jeunesse sacrifiée, son mariage forcé, tout ce qu'il a perdu d'illusions, le bonheur qu'il ne connaîtra jamais, l'amour qu'il est décidé à méconnaître. « Si encore, dit M. Lavisse, ces plaisanteries sur l'amour, ces obscénités sur le mariage, si pénibles à entendre des lèvres d'un jeune homme, étaient des façons de dire imitées de France ou d'Italie, des réminiscences d'érudit en théâtre ! Mais, la part faite au style et à l'emprunt, il reste je ne sais quoi d'effrayant qui est bien à lui. » Ce je ne sais quoi de hideux et de terrible dans le cynisme, ce sera le mal du siècle, le poison de Voltaire, le venin de Méphisto, et on en retrouvera le virus héréditaire dans la plaie ulcérée de Henri Heine.

M. Lavisse suspend son récit à l'époque du mariage de Frédéric. Le roi tolère son fils à sa cour, parce qu'il le croit avili. Mais sous ce Frédéric de commande se cache le Frédéric de l'histoire que le père ignore, qu'il ne veut point voir et qu'il eût adoré. « Il est prêt pour les hasards et périls de la vie de prince ; il est prêt pour la grande politique. » Il possède l'art de régner et de commander dans l'intérieur de l'État comme au régiment.

Il a appris à se connaître, à se modérer, à vouloir, à vouloir surtout. Ce sera son grand ressort et par où il méritera de dominer son siècle et de lui donner, comme a dit Michelet, « la plus haute leçon : le triomphe de la volonté ». « Volonté terrible... trempée d'un fatalisme dur », qu'il mettra au service de l'intelligence la plus claire, la plus étendue, la plus ouverte et la plus affranchie. Il a l'ambition de régner; son père lui a préparé les instruments du règne. — C'est ainsi que le père et le fils, divisés dans la vie, se retrouvent dans l'œuvre commune : la grandeur de l'État prussien. M. Lavisser nous montrera bientôt Frédéric mûrissant, dans l'ombre, à ce métier de roi pendant les années qui le séparent encore du trône; mais déjà, dit-il, « nous avons entrevu en ce jeune homme un mélange d'épicurien et de stoïque qui se retrouvera dans le roi et, avec son génie, ses vertus de prince, ses défauts et ses vices, son mépris de toute loi, le cynisme de sa perfidie, une sensibilité humanitaire toute de tête, et l'inhumanité indispensable aux conducteurs d'hommes, composera le grand Frédéric ».

FREDERIC AVANT L'AVÈNEMENT (1)

J'aime à rapprocher le *Frédéric avant l'avènement*, de M. Lavisse, de la *Jeunesse de Richelieu* de M. Hanotaux (2). Ces ouvrages sont, dans leur disposition, aussi différents que les deux héros et les deux siècles ; mais je trouve dans l'un et dans l'autre la même conception virile et vaillante de l'activité humaine ; le même goût à n'analyser que pour reconstituer, à ne donner par le détail que l'explication et comme le signe particulier de l'ensemble, à mettre en lumière, dans les hommes, ce qui constitue les volontés fermes et les fait prévaloir ; dans les affaires, ce qui fait vivre les nations et cimente les États : les caractères consistants et les traditions permanentes.

La méthode que Sainte-Beuve a si admirablement enseignée et pratiquée conduit nos historiens à rechercher les hommes dans les instants très fugitifs où ils se forment et se transforment, à les prendre au passage, pour ainsi dire, encore indécis eux-mêmes et comme à l'entrée des événements, incertains encore, qui vont

(1) 1 vol. in-8°, par Ernest LAVISSE, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1893.

(2) Voir ci-dessus, p. 173.

les dégager et qu'ils contribueront à déterminer. « C'est, dit M. Lavisse, un plaisir rare de remonter au principe des choses, et parce que l'intelligence des conduites s'acquiert au prix de la peine que ce plaisir à coûté, j'ai voulu me donner du temps et de l'espace pour étudier la formation d'un esprit clair et d'une volonté forte par lesquels l'histoire fut modifiée », la genèse « d'une des existences les plus agitées, les plus rudes, les plus fécondes en réalité qu'un homme ait vécue depuis qu'il y a des hommes qui agissent ».

M. Lavisse n'a rien écrit où il se montre plus complètement lui-même que dans ce volume, plus en possession de ses rares et puissantes qualités d'historien et d'écrivain. Il n'est pas possible d'unir plus de suite dans le développement avec plus de relief dans l'exposition, de faire saillir sur une texture plus robuste et plus polie en même temps des images plus exactes et plus significatives, d'être magistral avec une plus complète aisance. Je ne le louerai pas de s'être montré impartial : il ne comprend pas l'histoire sans la recherche désintéressée de la vérité. Je le louerai d'avoir échappé à une tentation, la seule qu'il eût à craindre : exagérer dans le passé les origines du présent, rentoiler en quelque sorte et « restaurer » le portrait en y appliquant les procédés et les « taches » modernes, abuser, enfin, de la lumière oblique, si traîtresse en histoire, l'allusion. Son livre procure une des lectures les plus attachantes qui se puissent faire en ce temps ; il honore la nouvelle école qui reconnaît l'auteur pour un de ses maîtres.

M. Lavisse a raconté dans le précédent volume la jeunesse de Frédéric ; il a décrit le roi et le royaume :

C'est la pauvre Prusse élevée de la veille à la dignité de monarchie, et à qui la couronne est lourde comme une tête

grosse à des membres grêles. C'est la maison paternelle, un atelier où peine en geignant, un temple où chante et prie, un cabaret où ribote Frédéric-Guillaume I^{er}, cet étrange artisan, très grossier et très noble. Dans ce milieu grandit un enfant joli, délicat, né avec une moue dédaigneuse et le goût du fruit défendu. Il aime les livres, la musique, la philosophie et les beaux habits... Le père se fâche... Il roue de coups ce joli cœur; il le met au régime de la crainte de la mort; il l'oblige à faire des objets de son dégoût une besogne quotidienne... Frédéric se soumet et s'humilie en propos menteurs de piété filiale; cependant sa nature, qu'il ne connaît pas bien encore, proteste en lui, où croît l'ambition de faire autrement et autre chose que son père. Pour se bien connaître, se résoudre et prendre ses partis, il aspire à la liberté dans la solitude. Le présent volume raconte l'usage de cette liberté. C'est une histoire extraordinaire et, je crois bien, sans exemple. Frédéric entreprend de se donner une éducation d'homme et une éducation de prince.

Le séjour de Frédéric à Neu-Ruppin, où il mène la vie d'un gentilhomme en garnison; son séjour à Rheinsberg, où il mène la vie d'un gentilhomme en son domaine; le joli intérieur qu'il s'y crée, le château de plaisance, dans le dernier goût du temps, avec ses mythologies mignardes et libertines, ses glaces aux cadres enguirlandés d'or, les couleurs claires aux lambris, les statuettes déshabillées sous les charmillles; les hôtes : un Français, Chasot, militaire, homme d'esprit, cosmopolite; Jourdan, philosophe encyclopédique et bibliothèque vivante; la vie très réglée et très intelligente, avec ses intermèdes de conversation et de musique, forment comme le lever de rideau, très brillant, de la pièce. Mais ce n'est que le lever du rideau, le divertissement par lequel Frédéric charme ses loisirs et trompe son inquiétude d'ambition et son impatience d'agir. La véritable pièce se déroule derrière cette toile aux tons rosés, éclairée par la rampe et par le lustre. La « scène à faire » se joue dans le

cabinet où Frédéric travaille, dans le recueillement, « à se composer une âme supérieure à sa destinée, si haute que fût cette destinée ». A côté du Watteau, il y a un Rembrandt (1).

« Frédéric ne vit avec la compagnie qu'à table et quelques moments après le repas. Il tire de chacun de ses hôtes ce qu'il peut de science, de connaissance et de gaieté; mais il se réserve les longs tête-à-tête avec lui-même. Levé à quatre heures, il lisait six heures de suite; puis, pendant deux heures, il prenait des notes... L'après-midi, il se remettait à l'ouvrage; il veillait quelquefois jusqu'à deux heures. Il essaya même de ne pas dormir du tout. » Son cabinet, mélange du boudoir et de la niche féodale, est situé dans la vieille tour du château : des fenêtres profondes dans une muraille épaisse, des meubles argentés et recouverts de soie verte, des vases et des guirlandes sur des panneaux tendres, et, au plafond, Minerve casque en tête et la lance à la main. Frédéric lit, ou bien, le livre fermé, il pense, ses grands yeux fixes, et bientôt sa fine écriture court sur le papier; sa guenon *Mimi*, accroupie, le regarde, tandis qu'en haut, dans le décor du plafond, un génie ouvre un livre où sont écrits les noms d'Horace et de Voltaire. Voilà bien le laboratoire, sans machines et sans magie, du grand diable du siècle, du diable intellectuel, grand seigneur cynique et philosophe, le vrai Méphisto, celui que Goëthe a popularisé et pour lequel ont posé tour à tour Frédéric et Voltaire, Minerve et la guenon.

Frédéric n'en est encore qu'à l'étude, et l'étude est sincère. Jamais homme n'a pratiqué avec plus de clair-

(1) Chap. II : « Le Sanctuaire », p. 99 et suiv.

voyance envers soi le « Connais-toi toi-même » qu'il se donne pour dessein : être un homme avant d'être un roi ; connaître les hommes avant de régner sur eux ; se gouverner avant de gouverner les autres. Il se couche sur la table rase de Descartes, il s'y dépouille et s'y met à nu. Mais, quelque volonté qu'il y porte, il ne se dissèque que par abstraction ; il fait le mort par figure. Au fond, il reste très vivant. Sa table cartésienne n'est point une table de marbre, c'est la Prusse ; le sujet sur lequel il opère est un jeune prince prussien le moins dilettante de « psychologie », le moins distillateur de quintessences, le plus actif, le plus personnel et le plus réaliste qu'il y ait eu au monde. Voilà l'essentiel de l'expérience et la clef du phénomène qui s'accomplit.

Les correspondants de Frédéric concourent au travail d'analyse qu'il entreprend sur lui-même. Ils sont le miroir où il se regarde, le microscope à quoi il se soumet, le réactif qu'il s'applique. A chacun il livre un morceau de lui-même, un membre ou un organe, mais il se réserve la substance, l'âme incommunicable, qui constitue l'ensemble et le fait vivre. Cette âme, il ne la découvre qu'à lui seul, dans le sanctuaire à la Rembrandt. Bien imprudent et malavisé sera celui de ses confidents qui croirait pénétrer et posséder le secret. Il ne tiendra que des abstractions de Frédéric ; le Frédéric réel et vivant lui échappera toujours et se moquera de lui. Ainsi s'expliquent les apparentes contradictions de sa correspondance. Le même jour, à quelques instants de distance, Frédéric paraît, selon le nom du correspondant auquel il écrit, un homme différent ; c'est qu'il est en vérité un homme très complexe, qu'il se tourne, qu'il change de pose et qu'en chaque attitude il lui plaît de faire croire et peut-être de croire qu'il se montre à

chacun tout entier. Il y a en lui un homme qui vit et un homme qui se regarde vivre, s'arrête à sa fantaisie, se dessine, se peint, se découpe en silhouette, sous le rayon qui passe, selon le caprice ou selon le calcul du moment.

Voltaire fut presque toujours dupe de ce jeu d'optique. M. Lavisse montre très bien, même dans l'enchantement de la première amitié, le malentendu qui couve, et la haute comédie de brouilles, d'intrigues, d'embrassades et de perfidies qui se prépare entre eux : « Frédéric était naturellement porté vers l'homme qui excellait en tout ce qu'il aimait, cette grande lumière du siècle des lumières, cette science universelle légèrement portée, vers cette humanité, enfin, qui rêvait le bonheur des hommes, en même temps qu'elle les méprisait.... Voltaire était surpris et ravi de rencontrer un prince qui pensât en homme... Et par ce roi de demain, il commençait à régner sur l'avenir. » C'est le prince seul qui l'intéresse, et il prétend traiter de prince à prince ; pour Frédéric, c'est l'écrivain qui le fascine, et il se pique de traiter d'homme de lettres à homme de lettres. Le jour où ils s'expliqueront, le charme sera rompu ; ni Frédéric ne prendra au sérieux le politique chez Voltaire, ni Voltaire le poète chez Frédéric. Au début, ils sont attirés l'un vers l'autre, comme d'instinct, par une sorte d'affinité de gloire ; dans la suite, ils s'exploiteront l'un l'autre. Ce jour-là, où il s'agira non plus d'éblouir, mais d'agir, ce ne sera pas Frédéric qui sera l'exploité. Il est d'abord disciple, puis émule, très docile, sinon très humble, en littérature et en philosophie. Il renoncera assez vite, mais non sans déception et sans humeur, à rivaliser en poésie avec Voltaire ; il prendra sa revanche dans la politique. Il laissera à Voltaire les livres et les

salons : il gardera les armes, les chancelleries, les hommes. Cependant, la raillerie et le persiflage, appris du maître, demeurent chez l'élève aiguisés, ailés et envenimés aussi.

Frédéric soumit, et il eut bien raison, — quel correcteur valut jamais celui-là? — soumit, dis-je, à Voltaire les épreuves du premier livre de *l'Histoire de mon temps*. C'était en 1746, vers la fin de la guerre de succession d'Autriche, après six années de batailles, de victoires, de surprises, de défections, de machiavélisme l'épée à la main. On lit quelque part cette phrase, réminiscence quasi musicale de la jeunesse du prince, ironie de la maturité du roi : « Notre siècle plus éclairé n'accorde son estime qu'aux talents de l'esprit. » Voltaire écrit en marge ces réflexions où il entre au moins autant de prudence que de flatterie : « Celui qui a gagné cinq batailles est tenu d'estimer un peu sa propre valeur... Il ne faut certainement pas donner l'exclusion. Marc-Aurèle était guerrier comme vous. » La jouissance de Frédéric en recevant ce madrigal philosophique dut être prodigieusement aiguë et exquise. Rien de plus divertissant à suivre que ce chassé-croisé de personnages entre Voltaire et Frédéric, depuis le temps où Frédéric interroge sérieusement le maître sur *l'Être de raison*, de Wolff, jusqu'au temps où il se moque impitoyablement du moqueur et confond la *Sacrée Majesté*, le Hasard de *l'Essai sur les mœurs*, comme Voltaire confondait la Providence de *l'Histoire universelle*. C'est la scène de Méphisto et de l'étudiant qui se dédouble et se retourne, et où Méphisto, à la fin, par le plus malicieux de ses maléfices, installe dans son fauteuil l'étudiant qui se croit le diable, lui met le bâton à la main, lance les guenons et les sorcières en ronde autour de lui, et dé-

montre à la galerie que tout cet appareil fantasmagorique n'est que de la magie blanche à l'usage des gens de lettres.

Frédéric renvoie, du même ton, la métaphysique aux universités. Il a tâté sérieusement de cette métaphysique; il y a cherché le fond des choses : il n'y a trouvé que le fond des métaphysiciens. Il s'affranchit de la métaphysique plutôt qu'il ne s'en dépouilla; il en porta gaiement le deuil. La raison d'État fut pour lui ce que la raison pratique devait être pour son illustre et déférent sujet Kant. Elle l'aida à reconstruire le monde et à y replacer la Prusse. Il conclut qu'ayant conscience d'être prince héritier de ce royaume il devait se conduire comme s'il l'était en réalité, dans un monde aussi réel qu'il croit l'être lui-même. Et le voilà en règle avec la critique de la connaissance. Cette certitude lui semble suffisante. L'action surnagea dans le naufrage de la philosophie; mais cette action fut réfléchie et déterminée par l'expérience des faits humains, qui ne sont que de l'action collective et accumulée. Chez lui, dit très bien M. Lavissee, « l'action sera de la pensée réalisée ».

Il reste à ce disciple de Bayle une méthode : il ne connaît que les faits, mais il les voit tels qu'ils sont, il les classe, il les domine, et il sépare ceux qui sont permanents de ceux qui sont passagers. Il a trop aisément appris de Voltaire qu'il n'existe point de causes premières; il s'en tient d'autant plus énergiquement aux causes secondes. Il laisse Voltaire voltiger sur le hasard, sauf à se heurter aux vitres et à se brûler aux lustres. Le hasard, c'est pour Frédéric l'inexpliqué et l'inexploré; chaos inextricable pour les brouillons, mine inépuisable pour les avisés. Des hasards, il en créa, où les sots se noieront; les sots en créeront où il nagera. Il n'y a pas pour lui de

Providence; il n'y a que des lois très générales et qui, par leur généralité même, laissent une place suffisante à la délibération et à l'action de l'homme. Le grand homme, disait-il, c'est l'esprit perspicace qui saisit entre les choses les rapports que l'homme inattentif discerne à peine; c'est « la force d'esprit qui trouve des ressources en soi-même, et le jugement exquis qui fait toujours prendre le parti le plus avantageux » (1).

Au fond, un grand réaliste et presque un positiviste de la veille, mais foncièrement irrégulier. Son Dieu, raison d'être du monde, est aussi indifférent à l'univers qu'il est inconcevable à l'homme. Il ne s'occupe point des rois; Frédéric ne s'occupe pas de lui. D'ailleurs, ce héros est rebelle à toute croyance d'immortalité. Mais la raison d'État le sauve encore ici de l'aberration logique. La raison d'État est tolérante aux Églises, qui sont un instrument de règne, et aux religions, qui sont une consolation de l'humanité. « Il y a, en Frédéric, de l'Épicure et du Zénon », dit M. Lavis. Il y a aussi du César. César était grand pontife, il présidait aux sacrifices. Frédéric s'en souvient : il récite à ses soldats des sermons de Bourdaloue. Napoléon se souviendra de l'exemple de Frédéric (2).

Frédéric comprend l'utilité de la religion; le senti-

(1) « La science militaire, disait Bonaparte en 1804, consiste à bien calculer les chances, d'abord, et ensuite à faire exactement, presque mathématiquement, la part du hasard... Or ce partage de la science et du hasard ne peut se caser que dans une tête de génie, car il en faut beaucoup où il y a création, et certes la plus grande improvisation de l'esprit humain est celle qui donne une existence à ce qui n'en a pas. Le hasard demeure donc toujours un mystère pour les esprits médiocres et devient une réalité pour les hommes supérieurs. » *Mémoires de Mme Remusat*, t. 1^{er}, p. 330.

(2) Voir *Bonaparte et Hoche en 1797* « Bonaparte »; chap. II : « Bonaparte et Frédéric. »

ment religieux lui demeure impénétrable. De même, il manque de délicatesse morale, j'entends la fleur exquise d'indulgence et de sympathie, l'abdication du *moi*, la divination et l'intelligence du cœur, à la Marc-Aurèle. Mais il pratique la morale de sa raison d'État. Sa religion, c'est la foi d'autrui; sa morale, c'est l'honnêteté des autres. Il s'en moque, il la méprise et il s'en sert.

Il commente l'*Anti-Machiavel* par des *Considérations sur l'état présent de l'Europe*, d'après l'intérêt bien entendu de la Prusse. Après avoir achevé la reconnaissance de son âme, il entreprend la reconnaissance du terrain où il opérera. Il voit la guerre, il étudie les cours, les traditions, les forces des États. Il les compare à celles de la Prusse. Ceci nous ramène à son père, qui a concentré ces forces et les a multipliées, mais qui les laisse se perdre, dans la crainte où il est de mutiler à la guerre un soldat de son armée, d'user au frottement un écu de son trésor.

Frédéric-Guillaume, son caractère et son règne, sont le chef-d'œuvre de M. Lavisse. C'est un portrait en pied, au milieu d'un grand tableau d'histoire; figure massive et tourmentée, puissamment expressive, laide et pourtant attirante; c'est une peinture large, à grands traits, à grands reliefs, en magnifique lumière. Cet homme de second plan semble remis en sa place au premier. Ainsi le Louis XIII de Saint-Simon, dans le *Parallèle des trois rois Bourbons*. M. Lavisse nous fait assister à la réconciliation du père et du fils, au testament politique de Frédéric-Guillaume, à son agonie majestueuse et brutale, à ses disputes suprêmes avec son Dieu, sorte de suzerain^e céleste avec lequel il prétend régler ses comptes, en vassal dans l'empire d'en haut, mais en roi sur ses terres d'en bas, comme avec l'empereur dans l'empire d'Allemagne. Il se

heurte à la résistance des pasteurs, qu'il veut contraindre à lui garantir, sans toutefois qu'il se repente, son salut éternel, et qui lui opposent le souvenir de ses emportements et de ses injustices : « Votre Majesté n'a pourtant pas toujours tout fait pour l'amour de Dieu ! — Mais si ! — Mais non ! » Et quand le pasteur insistait sur la nécessité d'un changement d'esprit, le pénitent se taisait, d'un profond silence... Ce silence effrayait le pasteur. Une seule fois, au cri : « Ah ! je suis un méchant homme ! » le pasteur répondit : « Sire, voilà un aveu qui m'édifie beaucoup. » Frédéric-Guillaume se résigna enfin, et, par un de ces contrastes dont il était rempli, il se composa à lui-même, et minutieusement, de nobles et modestes funérailles : le cortège d'un roi pauvre et d'un roi chrétien. « Le chrétien, dit-il, sort de ce monde comme un homme sobre et vertueux se lève de table, non par dégoût et par ennui, mais comme satisfait de ce qu'il y a pris. » Scènes grandioses et singulières, où se rassemble, comme en symboles, tout ce qui fit la puissance de la vieille monarchie prussienne.

La « Veillée du règne » est finie, et le livre s'arrête au seuil du cabinet de travail d'où Frédéric va occuper, remuer et souvent gouverner l'Europe pendant près d'un demi siècle. Ses années d'apprentissage ont donné ce qu'il en attendait. Il est homme avant d'être roi ; homme parce qu'il a souffert dans son génie, dans ses affections, dans sa dignité, dans son orgueil, surtout parce qu'il a conscience de valoir, par lui-même, quelque chose et d'être quelqu'un. Mais cet homme, très grand, n'est que médiocrement humain. « Sans doute, comme le dit M. Lavisser, il trouve en lui le sentiment de la dignité de l'homme ; il a le respect de l'intelligence, la passion des lumières, et cela, c'est aussi de l'humanité. »

Je dirais volontiers : ce sont surtout « des humanités » ; on les apprend au collège, et le cœur peut n'y entrer pour rien. On concilie trop aisément cette humanité hautaine, l'humanité privilégiée des maîtres du monde, avec le mépris de la race humaine et avec la tyrannie. Frédéric, en son for intérieur, raille et avilit la bête humaine qu'il assujettit ou exploite. Il semble qu'en sortant du christianisme il soit sorti même de la pitié antique.

Si je n'aime, je ne suis rien.

Il est roi et ne connaît point de destinée supérieure. Il est le premier roi de son temps, et le roi selon le génie de son siècle. Ce n'est plus le roi de Bossuet, lieutenant préposé par Dieu même à l'exécution des conseils d'État de sa Providence. Frédéric n'attend rien de ce Dieu, il n'y croit pas. Il ne veut point d'une majesté de reflet : « Sa majesté réside toute en lui-même ; sa fortune sera l'œuvre de sa sagesse. » Cependant, il a son Dieu, dont il parle à ses sujets dans ses manifestes : ce Dieu selon sa raison d'État est fait selon ses besoins et fait à son image. En cela, le roi libre penseur se rattache, encore que par un anneau grêle et très aminci, à la série des rois d'ordre divin, et ne rompt pas la lignée qui va de Frédéric-Guillaume I^{er} à Guillaume II.

S'il a perdu la confiance dans une autre vie, il demeure constant en celle-ci. « Ce sera un grand spectacle de le voir, force isolée qui n'a pas de recours hors d'elle-même, cheminer par les chemins les plus rudes, sur des bords de précipices, sans attendre du ciel obscur et muet une lumière ni une voix. » « Cet égoïste terrible et superbe » se donne tout entier à son devoir de roi. Son *moi* n'absorbe point l'État, comme celui de Louis XIV ; il s'iden-

tifie l'État et s'y confond. La simplicité souveraine de sa pensée règle ses desseins. Il se jugera toujours clairement, sans préjugés et sans prédilection : « Génie froid, comme la raison pure, sûr de lui, maître de lui, sincère envers lui-même et d'autant plus capable de tromper les autres... impartial, comme il dit, c'est-à-dire indifférent à tout ce qui n'est pas lui et l'intérêt de la Prusse ; ferme héroïquement, extrêmement hardi, mais point aventureux ni chimérique, ni chercheur d'impossible, qui sait à la fois ce qu'il veut et ce qu'il peut, et voudra ce qu'il pourra, tout, mais rien de plus. »

Arrêtons-nous à ce passage : « Un front haut et noble, de grands yeux bleus pénétrants, qui deviendront hautains et durs et qui ne sont encore que profonds, doux et graves à la fois ; un sourire léger, moqueur et mélancolique tour à tour, qui deviendra bientôt sardonique ; une grâce qui captive sans que la froideur déconcerte encore ; des manières de gentilhomme et par-dessus tout, dans les traits, dans la démarche, dans ses habits de moire céladon, un étrange air de jeunesse et comme une caresse de génie frais et régénérateur. » Il sera à ses amis, comme il les aime, par surcroît ; il sera séduisant, décevant, charmeur. Il a l'effusion docile et cette sensibilité des paupières que possédait Richelieu ; « homme sensible » à ses heures, comme Napoléon sera « petit caporal » aux siennes, mais toujours à l'heure opportune, sans effort, sans affectation, d'une sincérité aussi communicative qu'elle sera mobile et passagère.

Dès le lendemain de la mort de son père, il se met à l'œuvre. Il abolit la torture, établit la liberté de conscience, supprime la corvée, rappelle les philosophes exilés, restaure l'Académie, convertit les terrains de chasse en terres de labour, tient solennellement une

loge maçonnique, vérifie l'encaisse de son trésor et l'état de situation de son armée, passe des revues et écrit à Voltaire pour se plaindre de son métier de roi, qui lui ronge ses chers loisirs. L'armée est sur pied, les diplomates sont aux aguets, les philosophes sont sous le charme. L'empereur Charles VI meurt. « Tout était prévu, dit Frédéric, tout était arrangé. » Et la guerre commença.

LA GUERRE DES CALABRES

Une gracieuse communication m'a permis de lire les souvenirs, quasi inédits (ils n'ont été imprimés qu'à quelques exemplaires), du sous-lieutenant Remy d'Hauteroche. Ils appartiennent à la classe des *petits mémoires*, qui sont aux grands ce que la nouvelle est au roman. Point de drame, ici, point de grandes machines, point de héros, meneur ou au moins confident de toutes les grandes affaires et sur lequel tout paraît se concentrer parce qu'il tire tout à lui; c'est un figurant fort modeste et fort effacé de la pièce, une voix perdue dans le chœur où elle faisait sa partie, et qui du grand opéra n'a conservé que sa note. Mais la note est juste, et, pour l'intelligence du temps, pour le sentiment surtout et l'impulsion, ces souvenirs d'à côté sont infiniment précieux. On ne saurait trop remercier les personnes qui en possèdent de les communiquer au public. Les hommes de mon âge ont encore entendu des survivants de la grande époque conter les épisodes dont ils avaient été témoins.

La génération d'aujourd'hui ne les connaît plus que par la lecture, et, pour que la lecture évoque les visions d'autrefois, il faut d'abord reconstituer le milieu et l'optique d'autrefois, l'état d'âme, l'état d'imagination, l'état de nerfs des hommes du temps. C'est à quoi servent les *petits mémoires*, les aquarelles rapides, les croquis pris au passage, les journaux intimes, les carnets et lettres de voyage : arbustes, brins d'herbe, petites fleurs des buissons qui se perdent dans la grande teinte du paysage et qui cependant font qu'il y a une teinte, créent la couleur par leur masse et la nuance par leur détail. Ainsi, par exemple, la belle publication de MM. Frédéric Masson et de Myrbach : *Aventures de guerre, souvenirs et récits de soldats, 1792-1809* (1).

Les récits de d'Hauteroche se rapportent à l'Italie de 1806 et 1808 et, en particulier, à la guerre des Calabres. Je les ai contrôlés par les lettres de Paul-Louis Courier, qui sont des documents sans pareils, bas-reliefs fouillés et mouvementés, avec cette perfection et cette précision dans la verve qui était l'art des anciens. D'Hauteroche donne comme une suite d'illustrations à ce texte classique; il développe ce que Courier résume; il met en action ce que Courier couche en inscriptions lapidaires. Mais la concordance du texte avec les digressions du commentaire nous est une garantie de vérité. Au premier abord, la forme romanesque donnée par d'Hauteroche à ses récits pourrait éveiller des doutes. Peut-être a-t-il un peu mis en scène, dans les rencontres? Le fond est exact. J'en ai une autre preuve. J'ai un souvenir très présent d'un grand ami de ma famille, ami très bienveillant à ma jeunesse, le D^r Lamare, de Honfleur,

(1) Paris, Boussod-Valadon et C^{ie}, 1895.

homme de savoir, d'imagination, de vaste curiosité, doué d'une mémoire admirable et d'un extraordinaire entrain à la vie. J'ai recueilli de sa bouche, j'ai retrouvé dans ses notes manuscrites ses impressions sur le pays où d'Hauteroche place ses aventures. C'est le même ton, le même rythme, ce sont des couplets divers de la même chanson, plus sérieux, plus politiques et plus scientifiques chez mon vieil ami le docteur, à peu près exclusivement romanesques et amoureux chez d'Hauteroche. Nulle part mieux que dans ces récits, tout personnels et sans arrière-pensée de publicité, on ne saisit la relation de la littérature et des mœurs, comment ceux de la foule vivent le roman de leur temps et mettent, en racontant, leur vie en la forme du roman du temps. D'Hauteroche, né en 1787, ne paraît pas se douter qu'il parcourt les routes où Chateaubriand a promené son ennui et Corinne son enthousiasme. Les orageux, les désespérés, les romantiques, ne lui disent rien. Il n'est pas davantage de l'école des analystes ; aussi peu psychologue qu'il est possible de l'être ; mais s'il n'est point un disciple de Stendhal, il est bien le contemporain de Stendhal, l'un de ces inconnus qui furent légion, dont l'auteur de la *Chartreuse* a tiré ses héros, qui sont devenus des types. D'Hauteroche n'a rien ni de René, ni de Melvil, ni surtout de Saint-Preux : il a beaucoup de Fabrice.

Un trait me frappe chez les jeunes hommes de cette génération : c'est à quel point le latin leur est familier. On a au moins autant disserté sur l'abaissement des études à cette époque que sur la réforme de ces mêmes études en notre temps. Je me demande si, après tant de volumes, de conférences, d'articles de revue, de délibérations des conseils supérieurs et des conseils académiques, tant de programmes, tant d'agrégations, tant

de critique, tant de philologie, tant de grammaires scientifiques et de commentaires érudits, nous approchons, même pour les langues vivantes, de la culture où ces recrues de 1806 étaient arrivées avec les langues mortes, et si un jeune Français sortant de nos écoles les plus modernes, un jeune officier comme d'Hauteroche ou un élève en médecine de deuxième année, arrivant de la province comme Lamare, aurait, en entrant en Allemagne, Goethe et Heine, Hermann et Dorothée et le *Buch der Lieder*, aussi familiers au cœur et à l'esprit que l'était Virgile pour leurs prédécesseurs. « En février 1806, raconte le docteur Lamare, époque si remarquable pour la France, dont les armées venaient de faire à Austerlitz une large moisson de lauriers, la gloire militaire brillait du plus vif éclat. Aussi la jeune génération était poussée vers la carrière des armes avec un grand entrain... Ma jeune imagination rêvait pour l'Italie. » Il avait dix-huit ans, il devance l'appel et part pour Naples avec une commission de chirurgien sous-aide-major, un bistouri dans sa trousse, un microscope dans son sac et l'*Énéide* dans sa poche.

Les souvenirs de d'Hauteroche commencent presque dans les mêmes termes : « J'ai dix-huit ans, des épaulettes de sous-lieutenant toutes neuves, un grand plumet blanc, le plus grand que j'aie pu trouver... Je partis pour Lyon. Ma mère pleura, ma petite sœur pleura... Moi, je pleurais et riais tout à la fois : j'étais si content de partir pour l'Italie ! » Au dernier moment, le cœur lui défaillit. Ce fut sa mère qui le réconforta : c'était une femme forte, dont le mari, légitimiste ardent, avait été guillotiné à Lyon en 1793 : « Il faut partir, dit-elle. Va, mon fils. J'espère que je te reverrai. Dieu me fera cette grâce, je le prierai pour toi. N'oublie jamais qu'il

te voit ; sois bon, honnête, aime-moi toujours. Embrasse ta sœur sans la réveiller... » Il partit le 15 mai 1806. « Qui sait combien dura le chagrin de ma mère ? Le mien ne survécut pas au dîner que firent les voyageurs à moitié du chemin... J'étais jeune, j'avais devant moi un avenir couleur de rose. A dix-huit ans officier, à quarante ans je devais au moins être général. » Et, en attendant, les « myrtes », comme on disait alors. Notre sous-lieutenant en était au moins aussi avide que de « lauriers ». Ils ne lui manquèrent pas. Les routes militaires de l'empire en étaient bordées ; les jardins des garnisons en foisonnaient : il n'y avait qu'à cueillir, que dis-je ? souvent même qu'à recevoir. Les fleurs étaient fraîches, on n'en demandait point davantage, et d'Hauteroche, qui s'en composa un beau bouquet, ne cherche à nous en faire accroire ni sur la rareté, ni sur la qualité des plantes.

Avant même d'avoir franchi la frontière, d'Hauteroche avait mieux fait que remarquer une jolie et peu farouche personne que le hasard lui avait donnée pour voisine dans la diligence. Aux montées, les voyageurs marchaient ; les montées étaient lentes. Notre sous-lieutenant offrait son bras à sa compagne ; ils prenaient par les sentiers ombreux, retrouvant au sommet la voiture et les voyageurs. Sur le mont Cenis, ils s'exaltèrent tout à coup et s'attendrirent. « Je suis persuadé que, dans ce moment, elle éprouvait un sentiment réel d'amour pour moi et pour tout ce qu'il y a de bon, de bien et de beau dans la nature : ses yeux se remplirent de larmes. Nous étions près de la cabane d'un pauvre homme... Elle la regarde, puis se jetant à mon cou : « Avec toi, « je voudrais rester ici toute ma vie ! » « C'est un des moments heureux jetés dans ma vie, ajoute-il. Il dura

peu. La diligence vint nous rappeler, à moi que j'allais à Bologne, et à mon amie qu'elle allait... je ne sais où. Car je n'ai jamais bien su qui elle était ni le but de son voyage... » Ce qu'il sut pourtant, c'est qu'à toutes les stations, à Chambéry, « qui rappelle des souvenirs philosophiques », à Suze, à Milan, où finirent leurs amours, il « paya pour deux. Je trouvais que ce n'était pas à beaucoup près aussi sentimental que les battements de cœur, les serremments de mains et les douces paroles de la montagne... » Les doutes qu'il conçut sur la qualité de la personne font honneur à sa jeunesse. J'avais raison de dire qu'il n'était pas « psychologue ».

Il ne s'arrêta point, d'ailleurs, à y réfléchir. Il aimait les roses pour les cueillir, en respirer le parfum, non pour les effeuiller ou les dessécher dans un herbier. « On dit que l'on n'aime qu'une fois ; j'ai bien peur que la maxime ne soit fausse, car voilà bien des fois que j'aime, et mon cœur est tout aussi enflammé la dernière fois que la première. » Les *souvenirs* en donnent des preuves réitérées ; l'auteur s'y complait et le lecteur ne s'ennuie point. Chez d'Hauteroche tout est franc, gai, avec une petite pointe de libertinage sentimental, à la Chérubin. Je ne trouve de « littérature » à relever que dans un passage ; mais il est curieux. A Bologne, d'Hauteroche devient l'amant heureux de la jeune femme d'un Bartholo podagre, mais encore plus travaillé par la jalousie que par la goutte. Ce mari surprend, dans le jardin, Ninetta et Remy. Ninetta s'évanouit, Bartholo se précipite à son secours, Remy s'enfuit, se jette dans un couloir, grimpe un escalier, arrive au grenier, ouvre une porte et se trouve dans un oratoire. « Les rayons de la lune y jettent une lueur pâle et me montrent un crucifix tenant toute la hauteur de la pièce... Mille réflexions se succèdent dans mon esprit ! La paix

était troublée dans cette maison et j'en étais la cause; je détestais ma faute et j'aimais plus que jamais... J'aurais voulu me venger de ce mari que j'outrageais, et je me trouvais seul à minuit devant l'image du Dieu de miséricorde. Je me jetai à genoux... Dieu m'entendit, le calme revint dans mon âme, je sentis renaître mes esprits; mais aussi tout le danger de ma situation m'apparut, et je cherchai le moyen d'y échapper. » Virgile a dit :

Nimum ne crede colori;

d'Hauteroche médita cette maxime, qu'il aime à citer, et il s'en trouva bien. Il eut des aventures plus dangereuses. Il les prit moins au tragique, ou du moins y mêla moins de méchante littérature. A Ancône, où Napoléon avait attiré tous les juifs qu'il avait pu rassembler, il séjourna dans la demeure d'un vertueux israélite. « Il avait une femme superbe, un fils bon garçon et une fille charmante. » Remy plut à la fille; mais tout se borna à un échange... de romans. « J'avais un exemplaire de *Joseph*, par Bitaubé; je me fis un plaisir de le lui offrir. En retour, elle voulut absolument me donner *Amélie de Valmont, ou le Divorce nécessaire*. » A Pescara, les choses se passèrent avec moins d'innocence et faillirent tourner mal. « Carolina était jolie, spirituelle et me resta fidèle tout le temps que je demeurai à Pescara. Étais-je son premier amour? C'est là ce que j'ignore; mais, en conscience, aurais-je pu l'exiger? »

Peu de temps après qu'il l'eut quittée, pour une autre garnison où il trouva d'autres amours, il reçut d'elle une lettre brûlante : « Ame de ma vie, je t'aimerai éternellement... Rappelle-toi qu'il est une femme qui pense à toi et qui mourrait volontiers pour te revoir un seul

instant ! » Il répondit dans le même style : « La mort seule mettra fin à notre amour ! » Cet amour finit autrement. Quinze jours après le départ de cette lettre, arrive un détachement venant de Pescara. D'Hauteroche se précipite chez l'officier qui commandait cette troupe, espérant recevoir de lui des nouvelles de Carolina. « Vous logez un officier ? dit-il à la maîtresse de la maison. — Oui, monsieur... mais il vient de sortir avec sa femme. » D'Hauteroche s'élançe à leur poursuite. Il ne rejoint pas l'officier, mais il reconnaît la femme... C'était Carolina ! Elle se jette à terre, sans mouvement ; mais elle demeure rose et fraîche, et d'Hauteroche n'est point dupe de l'évanouissement. Il l'accable de reproches ; elle ne bouge pas ; il se fatigue d'attendre qu'elle reprenne ses sens. Il s'en va plein de mépris et rencontre une Bettina qui le console.

Quelques mois se passent ; rentrant un soir à Reggio, il entend des cris ; une femme se débat aux bras d'un Calabrais qui veut l'enlever. D'Hauteroche accourt, tue le Calabrais, emmène l'héroïne éperdue, l'assoit sur un banc, au-dessous d'une madone éclairée par une lampe, se jette à ses pieds, lui déclare un amour éternel, la décide à le suivre et, entrant avec elle dans sa demeure, reconnaît... Carolina ! Tout est oublié. Carolina n'a jamais aimé que lui. Vainement suivait-elle un autre officier : « Il sentait instinctivement que je ne l'aimais pas. » Au bout d'un mois, Carolina fit un héritage et offrit sa main à d'Hauteroche, qui la remercia ; elle partit. « Depuis lors, je ne reçus plus de ses nouvelles, et j'imagine qu'elle sera, comme tant d'autres, surtout à cette époque troublée, devenue une femme estimable. » Je m'arrête... En voici plus qu'il ne faut, sans doute, pour justifier ce jugement de Paul-Louis : « Le pays fournit en abondance de

quoi satisfaire tous les appétits : du vin plus qu'on n'en peut boire, des femmes plus qu'on n'en veut. Elles sont noires dans la plaine, blanches sur la montagne, amoureuses partout... »

Ses propres aventures ne sont pas les seules que rapporte d'Hauteroche, et son récit, comme les anciens romans, est traversé d'épisodes dont plusieurs ont leur marque stendhalienne.

« A Valla di Novi, mon hôte se nommait don Michel et sa femme dona Pepina. Leur fille, la signorina Maria, d'une beauté merveilleuse, mais d'une coquetterie achevée; mit tout en œuvre pour m'induire en tentation;... mais, la croyant vertueuse, je résistai... Elle voulait, à toute force, me suivre déguisée en homme. » Elle pleure, elle menace de se tuer; une nuit, des cris réveillent d'Hauteroche; il s'informe... Son amoureuse se mourait : elle venait d'accoucher ! « Don Michel, le poignard à la main, assiste à l'agonie de sa fille et jure de se venger. » A quatre heures du matin, le séducteur était étendu mort sur le seuil de la porte, le père de la jeune fille avait gagné les montagnes, et la mère pleurait seule sur son enfant. A quelque temps de là, dans une troupe de brigands capturés, d'Hauteroche reconnaît don Michel : « C'est moi, lui dit le pauvre homme, je suis un brigand, un misérable brigand... Je n'ai pas eu la chance de me faire tuer... Au surplus, ma fille est morte, je me suis vengé; qu'ai-je à faire désormais en ce monde? Pourquoi ne me fusille-t-on pas? » D'Hauteroche le sauve et le rend à sa femme.

C'était un brigand par désespoir. C'était le cas de plus d'un, par exemple de ce Ferranti qui tira d'Hauteroche d'un très mauvais pas. « Ah ! seigneur français, lui dit-il, si vous connaissiez ma position, elle est ter-

rible... Je fais ce métier avec dégoût, je m'y déplaïs, et je ne sais comment le quitter. Je me suis vengé, j'ai tué l'assassin de mon père; j'ai rempli mon devoir, mais je ne puis plus vivre tranquille. Les Français occupent mon pays, la justice me poursuit, et, pour lui échapper, il m'a fallu devenir chef de ces insurgés, de ces brigands. » Celui-là était mûr pour la « contre-guérilla ». Les Français en embauchaient le plus possible, mais en tiraient assez peu de parti : « Ces brigands légitimes faisaient la guerre aux autres... mais ils aimaient mieux fraterniser que de se battre. »

Les autres étaient féroces; la guerre qu'on se faisait était une guerre d'atrocités. Les Français du roi Joseph retrouvaient les choses et les gens au point où Championnet les avaient laissées en 1799. « J'étais épris de la Calabre; quand tout le monde fuyait cette expédition, moi seul j'ai demandé à en être », écrit Paul-Louis Courier. Et il ajoute : « C'est une histoire qui commence mal et dont peu de nous verront la fin.... Ces Calabrais me font oublier la Grande-Grèce. C'est encore aujourd'hui la *Calabria ferox*. Remarquez que depuis Annibal, qui trouva ce pays florissant et le ravagea pendant seize ans, il ne s'est jamais rétabli... Le paysan loge en ville et laboure la banlieue : partant le matin à toute heure, il rentre avant le soir, de peur... En un mois, il y a eu plus de douze cents assassinats. » Et quels assassinats! quels raffinements de torture, tant qu'il reste un souffle de vie à la victime, quelles mutilations odieuses du cadavre! Les bandes, « tant paysans que bandits, forçats déchainés, déserteurs, commandés par un sous-diacre, bien armés, bons tireurs », guettent les Français au passage, les tuent pour s'exercer l'œil et la main; ils surprennent les postes qui se gardent mal et les détachements

qui ne s'éclairent pas. Ces détachements s'en vont en désordre, le long des rochers pleins d'embuscades. Il faut traverser les torrents, avec l'eau jusqu'aux aisselles ; l'eau est glacée ; les nuits sont froides, la terre suinte la fièvre : on meurt beaucoup de maladie, lorsqu'on n'est pas massacré. « Heureux ceux qui meurent sur place ; les autres, durant quelques jours, servent de jouet à leurs bourreaux. Cependant, le général, colonel ou chef, n'importe de quel grade, qui a fait partir ce détachement sans songer à rien... s'en prend aux villages voisins ; il y envoie un aide de camp avec cinq cents hommes. On pille, on viole, on égorge, et ce qui échappe va grossir la bande du sous-diacre. Me demandez-vous à quoi s'occupe ce commandant dans son cantonnement ? S'il est jeune, il cherche des filles ; s'il est vieux, il amasse de l'argent. Souvent il prend l'un et l'autre : la guerre ne se fait que pour cela. Mais, jeune ou vieux, bientôt la fièvre le saisit : le voilà qui crève en trois jours, entre ses filles et son argent. Quelques-uns s'en réjouissent : personne n'en est fâché ; tout le monde en peu de temps l'oublie, et son successeur fait comme lui. » Voilà l'eau-forte de Courier ; l'album de d'Hauteroche n'y ajoute que des épisodes, mais saisissants, en leur tracé rapide par ce jeune homme de vingt ans qui ne pense qu'à la vie, à l'amour, à la gloire.

Il escortait un convoi de poudre. Les brigands se figurent que c'est un convoi d'argent, et parviennent à s'emparer d'un fourgon. Cependant les Français se retirent. Dès qu'ils se sentent à l'abri, les brigands se précipitent sur un caisson : il était fermé ; ils le brisent, une étincelle se produit, le caisson saute. « Tous ceux qui étaient à portée furent lancés à une prodigieuse hauteur et leurs membres palpitants dispersés aux alen-

tours... plusieurs débris de chair humaine vinrent tomber au milieu de nous. Il périt ainsi plus de cinquante de ces malheureux : le reste se dispersa... abandonnant les infortunés qui ne pouvaient marcher. Le commandant envoya un détachement sur les lieux du sinistre avec ordre d'achever les mourants, ce qui fut exécuté... » Paul-Louis signale l'incapacité des chefs. En voici un trait. « Le colonel commandant la place de Pescara était un homme sans éducation, bête et ivrogne, un de ces officiers supérieurs qui, s'ils étaient à leurs places rempliraient tout au plus les fonctions de soldat, encore les rempliraient-ils mal. » Il avait une femme, poissarde la plus mal embouchée, une fille rebondie, qui lorgnait les officiers et trichait au loto. Le colonel, qui prenait le Rhin pour une grande route et les échelles du Levant pour des échelles à monter à l'assaut, ordonna une opération qui, naturellement, échoua. La troupe fut surprise, manqua de munitions, pensa être massacrée et faillit mourir de faim.

D'Hauteroche raconte des expéditions plus brillantes ; plusieurs rappellent les sanglantes aventures des corsaires. Il était, en mai 1808, à Reggio, la ville embaumée et enchantée. Un matin, une ordonnance vient le querir de la part de son chef :

« J'ai, lui dit le général, une expédition à confier à quelqu'un ; elle demande de la prudence, du courage, de la bravoure, peut-être même de la témérité ; vous sentez-vous capable de vous en charger ? »

« — Oui, mon général, je m'en sens capable ; donnez-moi vos ordres, je les exécuterai. »

« Il sourit d'un air satisfait, et me faisant approcher de lui :

« — Voilà, me dit-il, la carte de la côte qui est en face

de nous. Voyez, dans ce petit renforcement, à l'est de Messine, il y a un poste de quinze hommes, séparé des autres postes... Il y a trois sentinelles... Je vais vous donner un détachement de cinquante hommes montés sur une barque légère... Vous débarquerez silencieusement, à la faveur des ténèbres, à deux cents pas du poste, sur la plage; vous laisserez vingt hommes, un sergent, pour garder votre embarcation; vous diviserez les trente hommes restant en trois pelotons de dix hommes chacun... A la tête du premier peloton, un sergent se dirigera sur la sentinelle du chemin; il tombera sur elle à l'improviste et la poignardera... Poignardées, aussi, les autres, grâce au bruit de la mer qui permettra de les surprendre en rampant dans les roches. Après un coup de sifflet, que vous donnerez, vos deux détachements viendront vous rejoindre, et le poste entier sera massacré; alors vous planterez votre drapeau tricolore sur la cime du rocher, vous jetterez des proclamations sur la plage et vous remonterez dans la barque...

« Le général avait parlé avec une telle assurance que, en vérité, je ne doutai nullement de la réussite; je le saluai et me retirai. »

Les ordres furent exécutés point par point. Les sentinelles tombent. « Je donne le coup de sifflet, mes soldats accourent et le poste, stupéfié, saisi de terreur, est massacré sans avoir eu le temps de se reconnaître. » C'étaient des soldats anglais. « Je monte sur le rocher, poursuit d'Hauteroche, le silence n'avait été troublé que par les cris, aussi vite étouffés, des malheureuses victimes. — O guerre impitoyable! Ces hommes venaient d'être massacrés par des gens qui ne les connaissaient pas!... La nature était toujours la même, les vagues continuaient à blanchir le rivage et les éclairs de chaleur à briller à

l'horizon. Je plantai le drapeau tricolore, je semai les proclamations sur la plage... » Tout à coup un soldat laisse tomber son fusil; le coup part et résonne au loin dans les rochers. Une patrouille de cavalerie anglaise accourt. Les Français se précipitent vers le rivage, s'arrêtent brusquement, font demi-tour, déchargent leurs armes, tuent plusieurs Anglais et s'embarquent en hâte. Mais d'Hauteroche, qui avait commandé le feu, a reçu sur la tête, au moment où il s'embarquait un coup de sabre qui l'a étourdi. Il tombe à la mer. La fraîcheur de l'eau le ramène à lui. Il gagne la plage : elle était déserte, les Anglais étaient partis et la barque s'éloignait, poursuivie par les canonnières anglaises. « Cette guerre était-elle juste, et le ciel voulait-il me punir du sang que j'avais versé? Mais, au même instant, la brise agitait le drapeau tricolore sur le rocher, son frémissement me rappela que j'avais une patrie pour laquelle je combattais et des ordres auxquels je ne faisais qu'obéir... » Il dépouille son uniforme, se déguise comme il peut et s'en va, cherchant un refuge. Il arrive devant une maison de paysan; il frappe et demande asile. Une servante lui ouvre, et il reconnaît une de ses amies de naguère, une certaine Bettina, sœur de deux brigands qui, le surprenant chez elle, avaient voulu l'assassiner. Bettina n'était pour rien dans l'affaire, et comme le fugitif, à ses genoux, la suppliait de le sauver : « Je tiens, lui dit-elle, à vous prouver que je ne suis pas une scélérate. » Elle le présente à ses maîtres comme un pêcheur calabrais jeté à la côte et craignant d'être pris pour un espion.

« — Bonjour, lui dit un Sicilien. Bonjour, seigneur calabrais; comment diable avez-vous fait pour échouer sur la côte par un temps si calme? » Je ne savais que lui répondre, quand son fils entra tout essoufflé, et sans même

se donner le temps de me regarder. « — Bonne nouvelle, s'écria-t-il, la garnison de Messine est consternée, tous les Anglais sont sous les armes, et on s'attend à une descente des Français. Déjà, cette nuit, ils ont débarqué et massacré un poste de quinze hommes. Vous savez bien, mon père, ce poste qui nous met à contribution chaque fois que nous rapportons du poisson, le poste du rocher, enfin. Ils ont planté un drapeau tricolore et jeté des proclamations où ils annoncent qu'ils viendront bientôt délivrer la Sicile. Je voudrais que ce soit demain, ces chiens de rouges me payeraient les coups de bâton qu'ils m'ont donnés. »

D'Hauteroche connut ainsi l'objet de l'expédition qu'il avait dirigée, il apprit qu'il était chez des amis de la France et qu'il était sauvé. Il se fit connaître et tomba dans les bras des Siciliens. « En ce moment parut la femme d'Antonio — le propriétaire de la maison. « — Je viens pour voir un Français », fit-elle en jetant les yeux sur moi. Et tout ébahie elle reprit : « — On nous a dit qu'ils sont si laids et si petits ; peut-on nous tromper ainsi ? » Bettina, la servante, savait depuis longtemps à quoi s'en tenir : elle combla d'attentions son ami. Francesca, la femme d'Antonio, était enjouée ; sa fille, Maria, était une brunette de quinze ans, innocente, naïve et curieuse. Elle demandait s'il y avait des arbres en France, si les femmes y étaient faites comme en Sicile et si Paris était au bord de la mer. D'Hauteroche resta quatre jours cachés chez ces braves gens et, grâce à eux, regagna Reggio. L'aventure, commencée en tragédie, se finit en opéra-comique, ou plutôt l'horreur et la gaieté, la mort et l'amour, s'y succèdent et s'y mêlent, sans transition ; c'est le mélodrame de la guerre, et ce genre qui passe pour faux au théâtre est ici la vie même et la réalité.

Paul-Louis, tout classique, en jugeait avec ironie : « De quoi pourrais-je vous entretenir ? De folies, tantôt barbares, tantôt ridicules, auxquelles je prends part sans savoir pourquoi ; tristes farces qui ne sauraient faire qu'horreur et pitié, et dans lesquelles je figure comme acteur du dernier ordre... J'ai noté en courant les horreurs et les bouffonneries... Si les traits, en raccourci, de ces exécrables farces ne vous inspirent que du dégoût, je n'en serai pas surpris. Cela peut piquer un instant la curiosité de ceux qui connaissent les acteurs ; les autres n'y voient que la honte de l'espèce humaine. C'est là néanmoins l'histoire dépouillée de ses ornements. C'est sur ce canevas qu'ont brodé les Hérodote et les Thucydide. » A-t-on retrouvé le « petit cahier » de Paul-Louis ? Si on le publie, il laissera l'impression de l'amertume, de l'ironie sèche et brûlante de l'auteur. C'est alors que, pour n'être point injuste envers ces temps de grandes aventures et ne point méconnaître nos anciens, impétueux, frivoles avec un détachement si chevaleresque de la vie, tendres avec une résolution si implacable dans la lutte, il sera bon de lire des « souvenirs » comme ceux du sous-lieutenant d'Hauteroche ; ils apporteront à la chronique un éclat de voix fraîches, quelque chose de touchant, d'ingénu, d'enjourné, d'humain, en un mot ; moins du génie de Rome sans doute, mais beaucoup plus du cœur et de l'esprit de la France (1).

(1) Capitaine et chevalier de la Légion d'honneur en 1813, d'Hauteroche fut, en 1815, un de ceux qui portèrent Napoléon dans leurs bras jusqu'en haut du grand escalier des Tuileries. L'Empereur trouva même que, dans son zèle, d'Hauteroche, qui le tenait par une jambe, le serrait un peu trop, et, lui posant la main sur la tête, il lui dit tout bas : *Là ! là ! mon enfant, doucement, doucement.* — Le même zèle conduisit, après 1815, d'Hauteroche à faire partie des *brigands de la Loire* et à occuper la haute police de ses moindres démarches. « J'étais rentré dans

ma ville natale — Issoire — et j'espérais y trouver le repos. Je n'y trouvai que dégoût et amertume. J'y fus traité de brigand, de jacobin, de révolutionnaire et de traître, moi qui étais victime en ma fidélité!... L'ennui me gaguait, l'oisiveté me tuait... Ma mère, en me voyant traité si injustement, s'écriait dans ces moments de découragement : — Faut-il donc que les miens soient persécutés sous tous les régimes? — Mon père avait été guillotiné à Lyon en 1793, comme partisan de l'ancien régime, et moi, peu s'en était fallu que, en 1816, je ne passasse devant une cour prévôtale. » Il pensait à se marier ou à partir pour l'Amérique. Il se maria, malgré les dénonciations de la police à son futur beau-père, et le mariage fut heureux. Il finit ses Souvenirs, écrits en 1829, par cette déclaration que le récit de ses aventures ne rend pas superflue : « Le 11 avril 1817, je fus l'heureux époux de ma charmante future, et certes, sans crainte d'être démenti par ceux qui me connaissent, je puis me targuer d'être mari fidèle et tendre père. »

LE MEMORIAL DE NORVINS (1)

I

En 1853, lorsque j'entrai au collège, tout était à la résurrection de l'empire et de la légende napoléonienne. On jouait, au théâtre impérial du Cirque, *le Consulat et l'Empire*; on recevait, en étrennes, Émile Marco de Saint-Hilaire; *l'Histoire de Napoléon* par Laurent de l'Ardèche disputait la faveur à *l'Histoire de Napoléon* par Norvins. Je me souviens que la première passait pour moins orthodoxe et avait la préférence des pères libéraux; la seconde avait pris je ne sais quel air universitaire et officiel; c'était un panégyrique et la pâture des bien pensants. Je n'ai rien retenu ni de l'une ni de l'autre, sauf par ce qui m'y attachait déjà et ce qui m'en paraît, de loin, la meilleure part, les croquis d'Horace Vernet dans l'une, les illustrations de Charlet et de Raffet dans l'autre. Je me méfiais un peu du *Mémorial* de Norvins, et, lorsque l'historien fort distingué et très bien informé qui s'en est fait l'éditeur, M. de Lanzac de

(1) Trois volumes in-8°. Paris, Plon, 1896-1897.

Laborie, m'en parla pour la première fois, je lui découvris sans détour mon préjugé. Il me rassura. Les trois volumes du *Mémorial* lui donnent amplement raison.

Ils ont des longueurs, mais ils sont éminemment vivants, vécus, personnels, remplis de traits qu'on ne trouve pas ailleurs, sur la vie du temps et sur les mondes si divers qu'a traversés l'auteur : l'ancienne magistrature, le château de Brienne; l'émigration à l'armée des princes avec Calonne; Coppet avec Mme de Staël, Benjamin Constant, Narbonne, Mathieu de Montmorency; les prisons de Fructidor avec des chauffeurs, des anarchistes, des chouans, des assassins; les salons du Consulat avec Joséphine et Mme de Rémusat; l'expédition en Haïti avec Leclerc, « le Bonaparte de Saint-Domingue », les horreurs de l'insurrection noire, le harem de blanches du vieux Toussaint-Louverture et le sourire enchanteur de la « divine Paulette »; les bureaux de *la ville* sous Frochot; la campagne de Friedland; la cour de Cassel au temps de Jérôme, ce prince d'opérette que Napoléon avait promu roi et doté de quelque chose de plus rare qu'une couronne, une femme vertueuse et charmante, une véritable reine, Catherine de Wurtemberg; enfin, la direction générale de la police à Rome, avec Fouché, qui se montre, au petit lever, surnois, féroce et goguenard.

Cette carrière fantasque est semée de déboires. L'homme, en Norvins, ne ressemble ni à l'historien, ni au portrait que nous en donne le premier volume. Le personnage placé au frontispice du livre se présente avec une belle tête de préfet qui se serait fait peindre au moment de poser sa candidature à l'Institut : bouche mince et autoritaire, yeux noirs et inquisiteurs, un toupet en coup de vent sur un front qui brave les orages

politiques, le toupet d'un homme destiné à se reposer sous Louis-Philippe des agitations de l'empire; le visage encadré de favoris surgissant d'une ample cravate, reposant sur un collet d'habit majestueux, et la main, bien entendu, enfoncée dans la redingote boutonnée, à la parlementaire. Qui dirait, à contempler cette figure académique de haut fonctionnaire de 1830, que ce personnage « considérable », selon une expression chère à M. Thiers, fût un coureur de fortune, surtout de bonnes fortunes, romanesque, amoureux, incapable de se fixer, incapable surtout de subir longtemps une discipline quelconque; plein d'idées en administration, mais aussi peu hiérarchique que possible; plein d'ardeur à la guerre, mais sacrifiant par dépit les avantages conquis par vaillance? Cet ancien conseiller-auditeur au Châtelet, ce futur secrétaire de préfecture et directeur de police avait la passion du sabre, du panache, des éperons. A trente-sept ans, en 1806, après avoir vainement espéré une place de maître des requêtes, il s'engagea dans les « gendarmes d'ordonnance », corps d'élite dont Napoléon pensait à tirer des gardes du corps. Il était né garde national à cheval, avec une sabretache battant dans ses jambes.

Sa manière d'écrire, je ne puis dire son style, présente la même incohérence que sa vie, les mêmes contrastes de couleurs que l'uniforme chamarré dont il rêvait, les mêmes caracoles, les mêmes courses à fond, sauts de barrières et brusques écarts que ses aventures de cavalier. Il devait causer brillamment, par anecdotes, mots piquants, récits de verve avec, tout à coup, une sortie émue, vibrante, un trait de couleur qui surprenaient. Quand il s'applique, il est solennel, emphatique, d'un effort pénible vers les mots à grand effet, à la Chateau-

briand; puis, à côté, sans transition, des phrases heureuses, des trouvailles d'écrivain. Tout cela est très humain et donne du charme à ses Mémoires. Il était de cette espèce de peintres dont les carnets contiennent des merveilles et dont les tableaux sont ennuyeux, qui ne sont artistes que quand ils ne travaillent pas. Le Napoléon de son histoire est un dieu de Panthéon, un dieu officiel; le Napoléon du *Mémorial* est un homme prodigieux, mais un homme très vivant. Norvins, conteur et chroniqueur, aime les détails, sait les croquer, les grouper, les vivifier. Il ne fait ni portraits, ni caractères, à proprement parler : il en donne les traits, les notes, les nuances. Enfin, il apprend beaucoup, et pour qui ne cherche dans un livre qu'un compagnon de voyage ou un hôte aimable, il n'est personne de meilleure compagnie. L'homme qui perce sous les récits est aussi intéressant que les récits mêmes : c'est un causeur comme ceux que Balzac a dû entendre et qu'il a si souvent mis en scène (1).

On croit tout savoir sur la société de Paris à la veille de la Révolution; Norvins y ajoute je ne sais quoi d'intime; on s'imagine avec lui, sinon y revivre, au moins avoir connu ceux qui y vivaient. Il y a des historiettes

(1) Ainsi, sans parler de Marsay, de Rastignac, et pour nous renfermer dans les seconds rôles, M. Gravier, receveur des contributions, avec sa terrible anecdote du chirurgien en chef du corps de Murat, en Espagne. « M. Gravier était un petit homme gros et gras qui, sous l'Empire, chantait admirablement la romance et qui dut à ce talent le poste éminent de payeur général d'armée. Mêlé à de grands intérêts en Espagne avec certains généraux en chef... Il suivait les modes, il se montrait en gilet jaune, en pantalon gris, en petites redingotes serrées, il avait au cou des cravates de soieries à la mode ornées de bagues à diamants... » *La Muse du département*. Ainsi encore, dans le même roman, Lousteau, Bianchon contant, chez Mme de la Baudraye, l'aventure de la *Grande Bre-tèche*, qu'il avait déjà eotée chez Mlle des Touches, et qui était un des morceaux de choix de « son fonds de narration ».

singulièrement divertissantes, entre autres celle de M. d'Ormond et de son bougeoir, que l'éditeur prudent a reléguée en appendice, mais où les amateurs sauront bien la trouver. Il y a des jugements qui ont de la portée. Norvins note comme un double athéisme qui monte autour de lui : incrédulité religieuse, incrédulité monarchique. Le culte de la royauté était réduit à l'état de tradition historique, et Louis XVI n'était point fait pour le ressusciter. « Il n'avait rien du roi, rien aussi qui pût parler aux esprits et aux âmes ; il était sourd et muet sous ces deux rapports ; il était né désarmé, neutre, indifférent à sa propre majesté souveraine dont il n'appréciait que l'indépendance... Il se sentait de trop à sa propre cour... Un étrange ridicule s'attachait à son mariage. » Voilà du Norvins chroniqueur et causeur ; voici le Norvins qui veut écrire : « La couronne et la Révolution se trompèrent, l'une en se posant sur sa tête, l'autre en la faisant tomber. »

A l'armée des princes, en 1792, un soir, par une pluie battante, il s'approche d'un feu de bivouac où se séchaient les gentilshommes-soldats. Il demande la permission de s'arrêter un instant : « Bien volontiers, camarade. Vous, vous n'êtes pas de ces officiers d'état-major, de ces aides de camp fringants qui nous écla-boussent au grand galop de leurs chevaux. Pour ceux-là, leur compte est bon. Ces messieurs de la cour trouveront bientôt à qui parler. Nous autres gentilshommes de la province, nous ne voulons plus de ces privilégiés qui obtiennent les grades et les faveurs sans les avoir mérités. Une fois rentrés, il faudra bien qu'on fasse maison nette de tous ces freluquets. » Et là-dessus, un autre : « Qu'est-ce qui a causé la révolte actuelle ? C'est le luxe de la cour. » Sur quoi un troisième, qui venait

du Midi : « Nous allons les remettre sur leur trône, mais qu'ils s'y tiennent bien ! car, je le déclare, je ne *rémigre* plus. » Et tout le monde de faire chorus. C'est toute l'émigration avec ses divisions, ses haines intestines, ses jalousies, son indiscipline fondamentale et son impuissance. Ces gentilshommes, armés pour refaire la royauté, mûrissaient, en réalité, pour l'armée impériale.

Je recommande aux curieux, dans le second volume, l'histoire du suicide (?) de Benjamin Constant, « qui avait toujours avec lui ce qu'il fallait pour se tuer et pour s'empêcher de mourir ». L'anecdote prouve que, si le mot de *cabotinage* n'existait pas encore, la chose était connue et que l'on y raffinaît, dans la comédie de société aussi bien que dans la comédie politique.

II

Bien qu'ayant quitté la France et servi dans l'armée de Condé, Norvins ne se considérait pas comme légalement émigré : il possédait même un certificat de non-émigration et un passeport parfaitement en règle. Il osa rentrer dans l'été de 1797. Survint Fructidor ; en novembre, il fut arrêté, traduit devant une commission militaire comme prévenu d'émigration, et il se trouva fort heureux d'échapper au poteau de Grenelle, pour être enfermé à la Force. Il y resta deux ans. Singulière prison, à la fois ignoble et drolatique, prison de roman et antichambre de guillotine, où l'on était mal logé, bien

nourri, où l'on pouvait s'isoler une partie du temps avec ses amis politiques, où l'on rencontrait au préau les détenus de droit commun, d'où l'on était exposé, tous les jours, à sortir pour aller à l'échafaud, où l'on recevait la visite de belles dames éplorées, sensibles, secourables, d'où l'on s'échappait même parfois, la nuit tombée, pour aller souper au faubourg, chez de bons citoyens, en compagnie du guichetier. « Les Directeurs, dit très bien Norvins, se montrèrent impitoyables et prouvèrent que les esprits faux sont plus implacables que les esprits violents ; car les proconsuls de 1793 ne le furent pas toujours. »

Cette Terreur sournoise de Fructidor, sorte de danse macabre de la République déroutée et emprisonnée, a fourni à Norvins des pages qui, pour l'intérêt, le romanesque, le tragique aussi, se rapprochent de celles de Hyde de Neuville. Il dut à Mme de Staël de n'être pas fusillé sur le coup de son arrestation, et à Réal d'être oublié à la Force. Il y trouva, entre autres détenus de marque et ci-devant royalistes ou constitutionnels, un M. de Bécave, grand, maigre, sec, stoïque, taciturne, qui n'ouvrait la bouche qu'aux échecs, pour prononcer les coups. Norvins passa deux ans sans apprendre pourquoi ce Bécave était détenu. Il trouva surtout des amis : Saint-Charles, Méjean, Lacreteille, que l'on mit sous la même clef. Il trace des croquis de prisonniers, de ceux qui formaient la foule et le fond du tableau. Il y rencontre d'étranges originaux : un nommé Génois, beau, jeune, de tenue élégante, d'air mélancolique sous ses vêtements noirs, avec je ne sais quoi de réservé, d'abstrait qui trahissait son défroqué romanesque, une sorte de des Grieux républicain ; il correspondait par signes avec une jeune femme détenue en même temps que lui

et qui se montrait à une fenêtre quand Génois était au préau. Il parlait bien, savait Horace par cœur, portait sur lui un *Émile* qu'il envoya à sa femme. Il raconta « avec une simplicité infinie » qu'il avait été l'ami intime de Saint-Just, le plus beau, disait-il, le plus éloquent et le plus vertueux des hommes. A ce souvenir, il s'exalta tout à coup, « se volcanisa ». Le fait est qu'ex-séminariste, acoquiné à une ex-religieuse, il avait été un des fureteurs de refuges et dénonciateur de prêtres les plus acharnés. Le 9 thermidor l'ayant laissé sans ouvrage, il ouvrit une école populaire dans le quartier du Temple, visita les vieilles femmes, les vola et en tua plusieurs, ce qui le conduisit à la Force d'abord, puis à la guillotine.

Une des distractions des détenus, c'étaient les passages et les départs des galériens. Norvins distingua un forçat, ci-devant directeur de loteries, condamné pour avoir fabriqué un quaterne de huit cent mille francs. Il se nommait Comant, de taille moyenne, mais très robuste, les traits accentués, de grands yeux d'un noir brûlant, sourcils épais, grand nez, énorme bouche, teint basané, quelque chose du sauvage, du flibustier. Dix ans après, faisant campagne en Prusse, Norvins entendit parler d'un corsaire français, nommé Desmoulands, qui était débarqué près de Dantzig avec une bande d'*enfants perdus de Paris* dont les exploits tenaient du chauffeur et du chouan. Ces *enfants perdus de Paris*, qui rappellent le corps de forçats destiné par le Directoire à opérer en Angleterre, étaient une invention de Fouché. Ce ministre avait fait la « presse » des voleurs et des vagabonds, les avait encadrés d'officiers assez énergiques pour les commander et assez peu scrupuleux pour vivre en leur compagnie. Quant au

corsaire qui les amenait, le capitaine Desmolands, il n'était autre que le galérien de la Force, Comant.

Norvins était destiné à renouveler connaissance avec cet homme ondoyant. Après 1810, il occupait le poste de directeur de police à Rome, lorsqu'on lui annonça l'arrivée d'un Français assez qualifié pour qu'il l'invitât à sa table de haut fonctionnaire impérial. Ce Français était l'ex-capitaine Desmolands, marié à la plus grande et à la plus belle fille de Tilsitt, ex-maîtresse délaissée et disponible d'Alfred de Lameth. Au dessert, Desmolands révéla au directeur de la police son identité avec le ci-devant forçat Comant. Homme d'avenir d'ailleurs et toujours, comme on dit, à la hauteur des circonstances. Norvins le revit à Paris, sous la Restauration, costumé en colonel et décoré de la cocarde blanche (1).

La Terreur royaliste était représentée à la Force par un compagnon de Jéhu, le Lyonnais Perussel, « espèce d'Hercule-Apollon, de cinq pieds huit pouces, jeune, blond, superbe », au costume élégant et singulier : dolman bleu de ciel, pantalon de tricot de soie blanche collant et dessinant merveilleusement ses formes athlétiques. La tête, où de grosses tresses se perdaient dans

(1) C'est l'écume de l'ancien régime, secouée par la Révolution. Elle engendra, quand les eaux se retirèrent, une prodigieuse végétation de plantes de cette sorte. Comparez Pierre Coignard, le fameux comte de Sainte-Hélène, condamné aux galères pour vol, en 1801 ; chef de bataillon à Sarragosse en 1813 ; fait lieutenant-colonel dans la garde nationale de Paris par Louis XVIII, qu'il avait suivi à Gand. Ces aventuriers furent légion. Balzac en a donné le type en son Vautrin, élevé à l'Oratoire, condamné pour faux au bague de 1810 à 1815, qui reparait à Paris, chanoine honoraire au chapitre de Tolède en 1820, se mêle de diplomatie et finit chef de la police de sûreté sous Louis-Philippe. Les personnages de Balzac, plus romanesques, plus significatifs, sont, pour nous, plus vivants que les originaux historiques : c'est que Balzac les a tirés de l'histoire vivante dont il avait recueilli, directement, la chronique.

un énorme catogan, était coiffée d'un vaste béret qui complétait ce costume théâtral. » Près de lui, en repoussoir et en contraste, la Terreur révolutionnaire, en la personne du tanneur Metge, ci-devant administrateur du Mont-Terrible : pauvre vêtement, pauvre figure, qui dénonçaient la ruine de l'homme, le désastre du parti. Metge poursuivait son rêve ou son apocalypse de régénération de la société par les supplices ; fataliste et fanatique, mais bienfaisant, secourable, ayant recueilli dans sa misérable chambre les deux enfants d'un ami guillotiné ; défenseur gratuit des proscrits, colportant de porte en porte ses brochures révolutionnaires pour répandre la bonne parole et nourrir ses enfants adoptifs. Ce babouviste était le complot incarné. Norvins l'avait gagné. Un jour, Metge lui dit : « Il y a un complot pour renouveler les massacres des prisons. La justice du peuple se fatigue de ce qu'elles regorgent d'assassins, de voleurs et de conspirateurs. Les formes des tribunaux sont trop lentes. Nous avons naturellement pensé à vous sauver, vous et ceux que vous désignerez. Nous viendrons nous-mêmes vous chercher. — Je connais Metge, dit Réal à Norvins, qui lui confia l'étrange confiance : c'est un vrai Spartiate, et il vous sera fidèle. Qui sait ce qui peut arriver ? Le Directoire ne tient à rien, et Metge pourra vous être utile. » Norvins le revit le 19 brumaire. Metge, sorti de prison, apportait des nouvelles : « Vous êtes content ? dit-il à Norvins. — Oui, parce que je vais être bientôt libre. — C'est juste », répliqua Metge, et l'entretien finit là. Metge fit un complot, fut arrêté par la police consulaire et guillotiné. Réal était alors en place et Norvins en liberté.

« Je ressens un peu d'orgueil de pouvoir dire, le seul peut-être en France, que j'ai dû la vie à Mme de Staël

et la liberté à Napoléon. » C'est un mot que Norvins aime à répéter et qui explique singulièrement la popularité de ce qu'il appelle « l'heureux attentat » du 18 brumaire : ce fut un 9 thermidor pour les victimes du Directoire. Les prisons s'ouvrirent ; on jouit de biens inconnus depuis six ans : l'ordre, la sécurité, la liberté d'aller et de venir. Norvins ne se lasse pas de célébrer « cette époque de réparation, de régénération et de rajeunissement dont le règne républicain de Bonaparte donna le signal ». « On venait d'être plus ou moins mis en liberté par Bonaparte. » On se retrouvait, on s'embrassait ; on célébrait les vertus de Washington, apothéose anticipée du premier consul : « En guerre avec l'ancien monde, en paix avec le nouveau ; l'amour de la liberté américaine et la haine de l'Angleterre ! » Cet enthousiasme d'émigrés rentrés ou élargis de prison ne laissait pas de sembler suspect aux « vieux républicains de bonne foi », dont le patriotisme, « tout brumairien qu'il était devenu », demeurait soupçonneux. Norvins donne ici une contre-partie fort intéressante de Thibaudau, qui personnifie fort bien ce « patriotisme brumairien ».

C'eût été chose surprenante si, ayant vécu deux années parmi tant de conspirateurs, brigands, mouchards, scélérats et coquins de toute provenance, Norvins n'avait pas recueilli quelques notes de caractère sur Fouché. En voici une. Quand Fouché était proconsul à Lyon, il faisait porter sur sa table des petites guillotines dont on se servait pour couper la tête des petits oiseaux. Puis il se fit faire une guillotine en breloque. Sa verve était inépuisable : il déridait la férocité de Collot. Le ci-devant acteur se prenait au sérieux dans son personnage ; le ci-devant oratorien n'oublia jamais qu'il jouait un

rôle. Il prenait son café, voluptueusement, à la fenêtre, en regardant les mitrillades. Norvins, après se l'être fait raconter, à la Force, par Gâteau, « qui avait, disait-il, bu du sang avec lui », rencontra Fouché dans le monde consulaire. « Tous les serpents changeaient de peau. Rien n'était plus doux que le jovialisme étourdi et abandonné de la bonhomie de Fouché, bonhomie sous laquelle le tortionnaire couvait toujours. »

Norvins le retrouva à Rome, à la fin de 1813. Il le visita, à l'hôtel, le matin, dans sa chambre à coucher. Il le trouva « vêtu de sa chemise de nuit, à travers laquelle se faisait jour un gilet de flanelle qui enchâssait largement son cou décharné, et d'un pantalon de molleton jauni dont les pieds se perdaient dans des pantoufles verdâtres et éraillées, et au-dessus de tout cela rayonnait un visage de vieil albinos... Le bonnet de coton sur la cheminée, à côté d'un morceau de savonnette dont la boîte rouge figurait près d'une cuvette... Fouché repassait sur un mauvais cuir un vilain rasoir qui sentait son oratorien, et il allait tondre sa barbe rare et du même teint que son visage, devant un petit miroir accroché à la fenêtre. Il était impossible de voir rien de plus ignoblement laid... »

Fouché invita Norvins à dîner; à table il apprit que son fils — on nommait ce jeune homme le comte d'Otrante — avait été volé de sa montre. Fouché s'écrie que l'on arrête tout l'hôtel. Norvins fait appeler l'hôte, qui dit ne rien savoir. Sur quoi Fouché s'impatiente. « Oh ! si Pâques était ici !... Vous vous rappelez ce Patagon qui était l'assesseur de mon juge de paix, à l'entresol, dans l'escalier du ministère?... Cet homme-là m'arrangeait de suite toutes mes petites affaires. Je faisais arrêter un monsieur; on le menait chez mon juge

de paix; celui-ci l'interrogeait; l'autre ne voulait rien avouer. Le juge de paix m'envoyait un petit mot; je descendais, j'appelais Pâques et je lui disais: « Donnez la main à monsieur! » L'autre donnait sa main avec confiance... et comme il persistait à rester silencieux, je faisais signe à Pâques, qui la lui serrait comme dans un étau, et l'autre avouait. — Mais cela s'appelait jadis la question? dit Norvins. — Le nom ne fait rien à la chose. L'homme avouait, et j'avais mon affaire. »

Le nom, en effet, ne faisait rien à la chose, et c'est ainsi que le duc d'Otrante devint restaurateur du trône, ministre de Louis XVIII et sauveur patenté du faubourg Saint-Germain.

LE ROI DE ROME ⁽¹⁾

I

Je ne puis penser au roi de Rome sans me rappeler la déclamation fameuse qui fait l'ouverture romantique de la *Confession d'un enfant du siècle* :

Pendant les guerres de l'Empire, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs... Ils sortirent des collèges, et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent où étaient leurs pères. On leur répondit que la guerre était finie, que César était mort... Tous ces enfants étaient ces gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre... Quand ils parlaient de la gloire, on leur disait : Faites-vous prêtres; quand ils parlaient d'ambition : Faites-vous prêtres; d'espérance, d'amour, de force, de vie : Faites-vous prêtres.

« Il paraît, écrivait en 1818 l'ambassadeur de Louis XVIII à Vienne, M. de Caraman, que l'intention est de *le réserver à l'état ecclésiastique* » ; à quoi le duc

(1) *Le Roi de Rome*, par Henri WELSCHINGER. 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1897.

de Richelieu répondit : « L'intention qu'on paraît avoir de le destiner à l'état ecclésiastique serait de nature à nous convenir parfaitement. »

Tous les virtuoses se sont évertués à varier à l'infini le thème de Musset. Les historiens de la littérature, les critiques, les romanciers, les médecins, chirurgiens, charlatans et empiriques du *mal du siècle* ont analysé, décrit sous toutes ses formes la souffrance surhumaine d'une époque où chaque jeune homme de vingt ans se mourait de cette obsession insupportable : ne pouvoir être Napoléon, n'avoir pas en sortant de l'École polytechnique, de l'École de droit, voire de l'École normale ou de l'École de médecine, même et surtout fruit sec de toutes les écoles, n'avoir pas pris Toulon, gagné la bataille de Lodi, surpris le sphinx des Pyramides, fasciné la France, mâté l'Europe, épousé une archiduchesse ; sans songer un instant que, si Bonaparte avait été de leur complexion et de leur caractère, s'il avait jamais été terrassé par l'horrible désespoir de n'être ni Louis XIV, ni Frédéric, ni le prince Eugène de Savoie, ni Maurice de Saxe, ni au pis aller Potemkine, il se serait, comme eux, rongé de psychologie morbide, usé dans les analyses de soi-même, épuisé dans l'ennui ; il aurait dépensé sa jeunesse en des adultères bêtes, et tout au plus, s'il avait gardé de ses lectures de Jean-Jacques le besoin d'occuper le monde de sa personne, il aurait transformé en lamentations universelles ses mécomptes de carrière et ses déceptions de garnison. Avec du talent littéraire, il aurait écrit *Adolphe* ; il n'aurait signé ni le décret de Berlin sur le *blocus continental*, ni même le décret de Moscou.

Au temps où Musset publiait ses *Confessions*, on s'en prenait au régime étouffeur et bourgeois qui défendait

au génie d'éclorre, et à la passion de s'épancher en gloire. Le suicide de Rolla, la guillotine de Julien Sorel, la paralysie générale dans une maison de santé, la consommation dans une mansarde ou dans un palais, c'était la destinée fatale de ces méconnus de la vie, du moins dans les romans, et ils mouraient, sinon du mal du siècle, au moins des divertissements qu'ils se donnaient pour s'en distraire.

Voici quelqu'un qui en est mort, et tout simplement, sans appoint de littérature, de psychologie, de mode. Il n'a gagné cette fièvre ni dans les collèges, ni dans les chambres d'étudiant. Il en souffrit plus dans son secret et dans son isolement qu'aucun des héros emphatiques des livres ne s'est vanté d'en souffrir. Il portait ce *mal du siècle* en lui-même, en son sang, car son père était celui que l'on appelait l'*homme du siècle*. Il était né, réellement, pour être Napoléon : le mal du siècle, pour lui, fut une vraie nostalgie.

II

Admirable sujet à tenter les historiens et les dramaturges. Ils s'y sont peu risqués. Je ne retrouve guère, dans ma mémoire, que le livre de Prokesch-Osten, en allemand, et, en français, quelques pages vraiment étonnantes d'Alexandre Dumas, dans les *Mohicans de Paris*, puis tout récemment l'essai très distingué d'un jeune homme, M. Émile Dard, qui, ou je me trompe fort, promet du talent (1). Les abords du sujet étaient très

(1) Dans les *Annales de l'École des sciences politiques*, 1896. Paris, Alcan.

difficiles. Il fallait, pour ainsi dire, parcourir à nouveau toutes les routes de l'histoire et battre tous les buissons avant d'arriver au retraits mystérieux où se dérobaient la vie et la mort du roi de Rome. Arrivé là, que trouverait-on? Peut-être bien un pavillon abandonné, des meubles moisissés, des bouquets desséchés. M. Henri Welschinger n'a pas reculé devant ces difficultés. Il a ce caractère — qui fait sa marque personnelle — d'être à la fois un chasseur infatigable, adroit, heureux de documents, et un avocat généreux des nobles victimes, ou simplement des grands méconnus de l'histoire. Il se compose minutieusement des dossiers gonflés de pièces, nourris de détails, et il en appelle des fameuses injustices du passé à l'histoire mieux informée, à la postérité pitoyable. C'est ainsi, et l'on n'a pas oublié avec quel succès, qu'il a plaidé la cause du duc d'Enghien, dénoncé le sophisme et l'injustice du divorce de Napoléon.

Son *Roi de Rome* est fait pour toucher les gens de cœur, émouvoir les gens à imagination, éclairer les historiens, intéresser tout le monde. Il a pris le sujet largement. Quelques-uns, impatientes d'arriver au drame intime, à l'histoire d'âme, qui est, à proprement dire, l'attrait supérieur du livre, trouveront peut-être que, dans la première partie de l'ouvrage, le héros, le petit héros, l'enfant de quatre à cinq ans, est comme écrasé et effacé dans sa propre histoire, où il ne figure que de nom. Une miniature comme celle qui est au frontispice du volume se perd dans ce cadre immense de politique, ce fond de diplomatie et de batailles. M. Henri Welschinger répondra qu'il a voulu être complet, et il ne l'aurait pas été s'il n'avait montré comment le roi de Rome, avant d'être séquestré de l'Europe, avait occupé

l'Europe de sa personne; comment, tout enfant, il fut jeté dans le courant, emporté par l'inondation, alors qu'il ne pouvait ni savoir ce qu'on faisait de lui, ni comprendre ce qu'on faisait autour de lui.

Il y a donc dans le livre de M. Henri Welschinger une histoire autour du roi de Rome qui précède l'histoire même du roi de Rome. Parmi ces chapitres d'histoire générale, la partie la plus remarquable est celle où M. Henri Welschinger raconte le départ de Marie-Louise pour Blois et l'étrange bifurcation qui la conduisit de la Loire au Danube, puis en Savoie, au bras du général Neipperg. On sait par les *Mémoires* du chancelier Pasquier les étranges soupçons qui traversaient alors l'esprit de Napoléon (1). « Il accusait Joseph d'avoir fait auprès de l'impératrice les tentatives les plus odieuses. » Il avait, de Reims, où il combattait, prescrit à Savary d'exercer la plus étroite surveillance dans l'intérieur des Tuileries. Et Pasquier ajoute, après avoir reçu les confidences de la duchesse de Montebello, qui était fort avant dans les confidences de l'impératrice, que « le soupçon n'était que trop fondé et que l'impératrice, à cette époque, avait été très importunée et avait eu beaucoup à se plaindre des empressements de son beau-frère ». Joseph, en sa qualité d'ainé, de chef du clan, considérait que son frère avait tout usurpé sur lui, le génie d'abord, puis la gloire et la toute-puissance. Il était prêt à rentrer dans ses droits de famille en occupant le trône où Napoléon avait par trop compromis les intérêts des Bonaparte. Il aurait volontiers ajouté à la revanche de l'ambition le ragoût du libertinage en prenant sa part de l'archiduchesse.

(1) *Mémoires*, t. II, p. 229 et 237-238.

Un autre chapitre, fort touffu, mais où M. Henri Welschinger a singulièrement défriché le fourré, c'est celui qu'il consacre aux intrigues de Fouché pendant les Cent-jours.

III

L'anglais Chaucer rapporte, en un de ses poèmes, que Cressida, laissant à Troie son époux Troïlus, est emmenée au camp des Grecs. Elle s'évanouit à la nouvelle de ce départ forcé : pourtant elle va revoir son digne père, Calchas ! Elle part ; le beau Diomède l'accompagne... Elle aimait le brave Troïlus au-dessus de tous les autres hommes quand elle était à lui ; elle aime aussitôt le beau Diomède au-dessus de tous les autres hommes y compris Troïlus (1). Aimer ou n'aimer pas, être ou ne pas être, c'était la question pour Cressida ; ce fut la question pour Marie-Louise, qui renouvela cette histoire et en fit un épisode de la moderne épopée.

Ses aventures, son inconscience, ses amours, toute cette chronique d'égoïsme et de frivolité sensuelle et répugnante, n'avait pas encore été débrouillée avec autant de sagacité. M. Henri Welschinger est sévère : il ne l'est pas trop. Ce faux ménage auguste s'étala impudemment à Parme, pour la plus grande joie et tranquillité des dynasties très chrétienne, très apostolique, très catholique. A Parme, où régnait Marie-Louise, son appartement n'était séparé de celui de son « chevalier d'honneur (*sic*) » que « par la chambre d'une demoiselle de

(1) J'emprunte cette citation au livre très savant d'un écrivain très délicat, M. JUSSEMAND, *Histoire littéraire du peuple anglais*. Paris, 1894.

compagnie. Le soir, lorsque tout le monde est retiré, le général de Neipperg ferme les portes de cet appartement et en retire les clefs. » C'est un diplomate, l'agent français à Parme, qui mande ces détails à son gouvernement. Et ce gouvernement qui se pique de restaurer, avec le droit des souverains, la religion et les bonnes mœurs, se trouve édifié. Il congratule la duchesse et le chevalier d'honneur. Napoléon est plus que mort; sa ci-devant femme est plus que veuve; il n'y a plus même d'ex-impératrice. « En toutes circonstances, écrit Caraman en 1819, on ne retrouve jamais que la duchesse de Parme. Le comte de Neipperg la seconde bien franchement dans la marche qu'elle a adoptée. Toutes les tentatives qui ont pu être faites pour rappeler d'anciens souvenirs ont été écartées avec soin. » Et, en 1820, le chargé d'affaires français à Florence écrit : « Le comte de Neipperg est un ministre qui, par ses bons principes, sa fermeté et l'influence persistante qu'il exerce sur la volonté de madame l'archiduchesse, mérite une grande confiance. »

Cet adultère officiel passait pour une des garanties de l'ordre européen, comme une sorte d'article secret, inavouable, mais reconnu pourtant de la « Sainte-Alliance ». Neipperg était, selon le mot célèbre de Chateaubriand, « homme de bon ton », et les cours le laissaient, en tout bien tout honneur, « déposer ses œufs dans le nid de l'aigle ». Ce fut lui qui annonça à François II la mort de Napoléon, en évitant toutefois de faire mention du titre d'empereur et même du nom de Bonaparte, « inadmissibles, en tout cas, et qui auraient froissé ou le cœur de Sa Majesté ou les principes de politique en vigueur ». « J'en ai été très affligée, écrivit Marie-Louise, quoiqu'on doive être heureux qu'il ait fini son

existence malheureuse d'une manière chrétienne; je lui aurais cependant désiré encore bien des années de bonheur et de vie, pourvu que ce fût loin de moi. »

La mort de Napoléon permit cependant à Marie-Louise de faire aussi, à sa façon, une fin chrétienne : elle épousa Neipperg. Ce chevalier d'honneur, alors âgé de plus de quarante-six ans — il était né en 1775 — avait toujours été fort galant. En 1824, il commença de tousser horriblement, puis il s'affaiblit de plus en plus. « Quelle triste vie ! » s'écriait Marie-Louise en pensant, bien entendu, à sa propre existence. En février 1829, Neipperg s'éteignit. La duchesse le pleura abondamment, lui fit élever un superbe mausolée et le remplaça dans la charge de cour et de boudoir par M. de Bombelle, qu'elle épousa après un stage de cinq ans. Ces amours réalistes et bourgeoises se déroulent dans un cadre de cour italienne, du temps de Ranuce-Ernest et du comte Mosca : galas, musique de chambre, réceptions, parades. L'impression que laisse Marie-Louise est celle d'une reine de théâtre qui, après s'être fait une réputation européenne dans le fameux opéra-ballet d'*Iphigénie*, s'est retirée en province, s'est réfugiée dans la galanterie légitime, a épousé un ancien commandant de cavalerie célèbre par ses bonnes fortunes et, dans son château, reçoit le général, le préfet et l'évêque à diner. Cette prétendue victime ne prit jamais au sérieux que ses consolateurs. Le prince de Ligne l'avait jugée d'avance, d'un mot très cru, mais que je puis bien reproduire puisque je le retrouve sous la plume d'une femme, qui plus est, d'une chanoinesse de l'ancien régime : « L'Autriche fit au Minotaure le sacrifice d'une belle génisse (1). »

(1) *Mémoire de Mme de Chastenay*. Paris, 1896-1897. Plon et C^{ie}.

Elle eut beaucoup d'enfants. Elle ne fut mère que pour ceux qui venaient du « cher défunt », c'est-à-dire Neipperg.

IV

Il n'est pas possible que Napoléon ait ignoré la vérité. Ce grand homme était vraiment prédestiné, et il est étrange qu'ayant répudié la ci-devant maîtresse de Barras pour épouser une nièce de Marie-Antoinette, il n'ait pas été traité avec plus de considération par l'une que par l'autre. L'éducation pieuse de Marie-Louise eut pour lui les mêmes conséquences que le libertinage de Joséphine. Il avait su, au retour d'Égypte, prendre son parti en politique, à la romaine, des infidélités de Joséphine. La raison d'État le rendit sinon indulgent, au moins muet sur le compte de Marie-Louise. Il parla d'elle comme il lui convenait que la postérité parlât de la femme de César, n'admettant point qu'elle eût pu faillir à ses devoirs de mère et d'épouse.

Mais il aimait son fils, si ardemment souhaité, si orgueilleusement présenté au monde, et s'il y eut pour lui une pire souffrance que l'internement, l'impuissance, l'exil, un pire retour des choses humaines, ce fut le sort de ce fils, ravi non seulement à son affection, mais à la destinée qu'il lui avait préparée. Il en avait eu le pressentiment; il avait mesuré l'abîme : « Je préférerais qu'on égorgéât mon fils, plutôt que de le voir jamais élever à Vienne comme prince autrichien, et j'ai assez bonne opinion de l'impératrice pour être persuadé qu'elle est

de cet avis, autant qu'une femme et une mère peuvent l'être. Je n'ai jamais vu représenter *Andromaque* que je n'aie plaint le sort d'Astyanax survivant à sa maison, et que je n'aie regardé comme un bonheur pour lui de ne pas survivre à son père. » (A Joseph, 8 février 1814.)

Que de fils, et nés de toutes les femmes d'Europe, il avait enlevés à leur mère et semés sur les champs de bataille ! Il n'y songeait pas plus, à Sainte-Hélène, qu'il n'y avait songé aux Tuileries, et il n'en avait point de remords. C'était la guerre, c'était la nécessité. Mais il lui semblait que les douleurs communes ne devaient pas l'atteindre. On raconte que Sémonville, mandé à la cour, s'excusa de n'y point paraître : il venait de perdre sa fille, il était au désespoir. Maret, qui apportait ses excuses et qui l'avait quitté dans les larmes, en était bouleversé : « C'est singulier, aurait dit Napoléon devenu très grave, je croyais Sémonville homme d'esprit ; je le croyais homme supérieur. Il est désespéré ! Je viens à y penser : si l'on venait à m'annoncer à moi la mort d'Hortense, eh bien, je travaillerais encore ! Que de fois j'ai vu partir, que de fois j'ai fait partir des hommes que j'envoyais au feu et qui ne pouvaient en revenir ! Je n'étais pas du tout ému. Ce Sémonville, il est désespéré ! Peut-être je l'envie, peut-être est-il plus heureux. Travaillons, reprit-il brusquement, travaillons et n'en parlons plus ! »

Il éprouva l'aiguillon de ce « bonheur » qu'il enviait à Sémonville ! Et, d'ailleurs, ce jeune homme que l'on tenait captif à Vienne, c'était son fils, c'est-à-dire un enfant différent des autres enfants des hommes, en dehors, au-dessus de l'humanité comme il estimait l'être lui-même ; destiné à vivre, puisque les autres enfants étaient destinés à mourir pour qu'il régnât. La politique le lui avait donné, la politique le lui avait repris : c'était la fatalité ;

mais il lui parut aussi révoltant, aussi contre nature de la subir qu'il lui semblait naturel de l'imposer aux peuples. Enfin il n'avait plus le prodigieux travail de gouverner le monde pour se distraire de cette vision lamentable, de ce symbole vivant et douloureux de son immense désastre. Son fils! C'était pour lui, au temps de sa puissance, un commencement encore tout humain de l'immortalité, sa vie qui se prolongeait, la résurrection, la revanche de la mort inévitable. Il ne lui restait plus désormais que l'histoire, la postérité abstraite, des livres, des poèmes, des mots écrits ou chantés, des lettres imprimées, froides et mortes.

V

Marie-Louise ne fut jamais pour le roi de Rome que la duchesse de Parme, une princesse de la maison d'Autriche, une parente dont il avait le portrait dans sa chambre, à laquelle il adressait des lettres officiellement respectueuses, qui lui répondait en phrases affectueusement officielles, dont on lui parlait quelquefois et qu'il rencontra rarement. Elle le visita quelques mois en 1830, puis en 1831, quand elle vint pour le voir mourir.

En l'emmenant à Vienne, on l'avait soustrait à Méneval, la fidélité, le dévouement même; à Mme de Montesquiou, qui était pour lui sa vraie mère. On lui laissa quelques mois les subalternes : Mme Soufflot, la sous-gouvernante, Mme Marchand. Il ne fallait pas de Français autour de cet enfant condamné, par raison d'État européenne, à ne point aimer la France, à ne la

point connaître, à n'en être point connu, à être plus qu'un exilé, un dépaycé. L'empereur, son grand-père, lui composa une maison tout allemande, ayant décidé que le fils de Napoléon serait élevé en prince allemand.

M. Henri Welschinger tient beaucoup à être juste; en général, il ne pêche pas par excès d'indulgence pour ceux qu'il accuse ou soupçonne de mauvais vouloir envers ses héros. Ici, par extraordinaire, je le trouve de trop facile composition. Il défend, et à plusieurs reprises, la cour de Vienne, Metternich même, d'avoir travaillé, de parti pris, à étouffer sous le vernis autrichien cette âme ardente, à étioler cette intelligence, à paralyser dans ce jeune prince toute volonté de vivre, de s'élaner, d'agir. Je veux bien que la cage ait été dorée, voire aérée, qu'on y ait multiplié les rochers postiches et que l'on n'ait point coupé les ailes à l'aiglon; ce n'en était pas moins une cage où il ne pouvait prendre son vol sans se heurter aux barreaux, d'où il ne pouvait considérer le monde, les passants, que de loin, du dedans, sans les toucher, sans les entendre, sans se mêler à eux. M. Welschinger, un peu, je crois, sous l'influence de l'excellent Prokesch-Osten, qui a été son guide, récuse le témoignage de Gentz. Je suis porté à en faire plus de cas. Le plaisir que Gentz trouve à ses méchancetés n'empêche pas toujours les méchancetés d'être vraies, et l'on ne risque point de calomnier un Metternich en lui prêtant des perfidies, même atroces, pourvu qu'elles soient polies dans les motifs et correctes dans l'exécution.

La correspondance où se trouve le passage que je vais citer était officieuse, faite avec l'approbation de Metternich, souvent sous sa dictée, exposée à être lue en minute ou interceptée à la poste par les agents autrichiens, et adressée à des hospodars qui n'étaient point

assez riches pour se donner le luxe de chroniques de fantaisie. C'est un plan d'éducation que Gentz expose aux princes valaques (1) ; il l'expose pour en louer la cour de Vienne ; il l'expose comme cette cour désire qu'on le connaisse et l'approuve en Europe, où on la soupçonne de calculs machiavéliques sur l'avenir du jeune Napoléon. C'est donc un document à méditer, car tous les mots y ont leur portée :

Cet enfant, rempli de charmes et de grâces, mais rien moins que facile à traiter, puisqu'à beaucoup d'esprit naturel il réunit une aversion prononcée pour tout ce qui est contrainte et assujettissement, cet enfant qui, avec une éducation d'un genre élevé, deviendrait peut-être un homme remarquable, est naturellement destiné à languir dans la médiocrité. Le petit Napoléon est un objet d'alarmes et de terreur pour la plupart des cabinets européens... L'empereur, voulant écarter jusqu'aux derniers germes de ces terreurs paniques, veut que rien ne rappelle un jour à ce prince l'état de grandeur dans lequel il était né... On a choisi pour lui un gouverneur, le comte Maurice Dietrichstein, d'une grande famille et d'un caractère respectable, mais de peu de moyens, et tellement timide qu'il craindrait de se compromettre par les progrès mêmes de son élève... Enfin, si la maison d'Autriche avait pris l'engagement sacré, non seulement de combattre la dynastie de Napoléon, mais encore de calmer quiconque en Europe pourrait s'inquiéter de son nom ou de son ombre, on n'aurait pas pu adopter un système plus conséquent... Si l'empereur de Russie avait pu marier une de ses sœurs à Napoléon, j'aurais été curieux de voir s'il eût sacrifié les intérêts de sa famille avec la même facilité, avec la même candeur que François II.

Ainsi fut fait. Je reconnais d'ailleurs très volontiers, avec M. Welschinger, que « l'éducation qu'on donna au roi de Rome était la même que celle des archiducs ». Ce n'est pas beaucoup dire : éducation de commérages,

(1) *Dépêches inédites du chevalier de Gentz aux hospodars de Valachie.* Paris, Plon, 1876, t. 1^{er}, p. 227.

de parades, de processions, de coulisses d'opéra, étrangement mêlés, le tout accommodé pour faire des princes peu gênants, peu curieux, peu turbulents surtout, et portant dans les affaires la seule discrétion parfaite, celle de l'indifférence. Encore le roi de Rome fut-il, et intentionnellement, traité en archiduc de seconde classe, qui non seulement ne semblait point appelé au trône, mais était déshérité d'avance, et qui devait réaliser ce paradoxe, étant fils de l'homme qui remplissait le monde de sa légende après l'avoir rempli de ses actions, de passer officiellement pour fils de père inconnu, à qui la recherche de la paternité est interdite.

Seulement, Dietrichstein était un brave homme, doux et zélé, en son emploi de mentor en lisières; son adjoint, le capitaine Foresti, était instruit dans les mathématiques, savait de l'histoire, aimait la guerre, parlait français. Enfin et par-dessus tout, l'enfant était merveilleusement curieux et intelligent, mélancolique et résolu, l'imagination emportée, le cœur aimant, sachant se contenir, exercé de bonne heure à la réserve, à la dissimulation même; il voulait savoir, il sut, et ce qu'il n'apprit point il se le figura.

VI

Des souvenirs vagues de son enfance, de paroles, d'anecdotes recueillies çà et là, de lambeaux de journaux, de livres d'histoire achetés en cachette, lus à la dérobée, comme de mauvais livres, il apprit peu à peu l'histoire de son père et se fit, dans l'isolement de son âme, sa

légende napoléonienne. Ce fut tout le roman de sa jeunesse. M. Welschinger est très formel sur cet article. La chronique des amours précoces du prince, tolérées, si ce n'est encouragées par Metternich, ne repose sur rien. Il n'y en a aucun témoignage. Tous les contemporains, au contraire, montrent le prince réservé, timide, farouche, une sorte d'Hippolyte perdu dans ses rêves. Il connut un moment l'amitié, et ce fut la seule douceur de sa vie. Sa liaison avec Prokesch-Osten, qui après avoir été son confident, son consolateur, s'est fait son témoin devant l'histoire, est racontée par M. Welschinger avec une émotion communicative. Les efforts du prince pour voir des Français, les efforts des Français pour se rapprocher de lui; des mois et puis des mois de velléités contenues, de complots avortés, et cependant une fièvre sourde de consommation qui dévore cet être frêle et nerveux remplissent les derniers chapitres du livre : le *Duc de Reichstadt et M. de Metternich*, le « *Fils de l'homme* », le *Chevalier de Prokesch-Osten*, le *Duc de Reichstadt et la révolution de 1830*, le *Duc de Reichstadt et les maréchaux* et en font une lecture des plus attachantes.

J'y relève ce trait. Ce prince rêveur était doué, dit son maître Foresti, « d'une faculté logique très intéressante ». Il avait des échappées surprenantes de politique. « Si nous commençons, écrit-il, à juger par l'impulsion de nos passions et non d'après la raison, notre esprit perd le sentiment de la vérité, et nous devenons le jouet de nos désirs. Ceci est contraire à notre dignité. » Enfant, il songeait à délivrer son père de l'île mystérieuse où ses ennemis le retenaient captif. Plus tard, il rêva de délivrer l'Italie, la Grèce, la Pologne. L'idéal de la politique dont il se berce, la

destinée qu'il s'imagine, à laquelle il se prépare, se rencontrent étrangement avec celle que son père lui traçait dans un testament qu'il ne lut jamais et qui devint le bréviaire de Napoléon III. Et comment ses rêves ne l'auraient-ils pas emporté? Comment se fût-il refusé à l'illusion, à l'espérance d'être un homme, d'occuper le monde de sa personne, de faire de grandes actions; comment n'eût-il pas écouté cette voix du sang, le sang de César, qui fermentait en lui, lorsqu'il voyait l'Europe si inquiète de ses paroles, de ses moindres actes, des visites qu'il recevait, et que les plus petits incidents de sa vie monotone de prisonnier d'État devenaient des affaires politiques?

On raconte qu'à Paris, en 1812, lors de la conspiration de Mallet, quelqu'un dit à un haut fonctionnaire qui avait comme tous les autres perdu la tête : « Comment, à la nouvelle de la mort de l'empereur, aviez-vous oublié le roi de Rome? » Le fonctionnaire répondit : « Ce diable de roi de Rome, on n'y pense jamais. » Tout le monde y pensait après 1815. La Restauration ne cessa de redouter l'éveil de la conscience politique chez ce jeune prince. « Il est impossible de ne pas s'arrêter au moment où il acquerra la connaissance de tout ce qui s'est passé, et du rôle qu'il était appelé à jouer dans l'avenir », écrivait Caraman. « Je crains qu'il n'arrive une époque où la position de ce jeune prince deviendra embarrassante. » Elle le devint bien davantage, après 1830, sous la monarchie de Juillet.

Pour Louis XVIII et Charles X, le roi de Rome était un antagoniste; pour Louis-Philippe, il était un concurrent. La révolution de 1830 s'était faite autant contre la Sainte-Alliance et les traités de 1815 que contre les ordonnances de Charles X. La reprise des limites natu-

relles, l'émancipation de la Pologne, de l'Italie, de la Belgique étaient les articles principaux du programme, et les plus populaires. C'était un 18 brumaire libéral qui réunissait à tous les survivants de la république consulaire tous les survivants de l'empire. Les constitutionnels avaient écrit, discours, voté; parmi les combattants on retrouvait les conspirateurs de la Restauration, qui avait coalisé, dans une haine commune du trône et de l'autel, les jacobins et les bonapartistes; enfin, la monarchie de Juillet avait pour soutien dans le pays cette masse de braves gens qui rêvaient l'empire sans la guerre, la paix avec la limite du Rhin, la république sans les révolutionnaires, la monarchie sans émigrés et sans prêtres. Si cette combinaison menait à quelque chose, c'était à un rappel de Napoléon II. La révolution de 1830 était grosse d'un second empire. Napoléon était partout, dans les livres, aux théâtres, aux vitrines, en statues, en estampes. On glorifiait tous les souvenirs, tous les survivants du régime. Les poètes, Victor Hugo en tête du cortège, Barthélemy et tout son orchestre, Béranger et tous ses chœurs de grognards et de bourgeois voltairiens, patriotes de 1792 et francs-maçons de 1820 associés, ne faisaient que prédire et préparer les temps à venir, plus clairvoyants que l'homme d'État et l'historien qui écrivait le Consulat et l'Empire, et croyait satisfaire à la force des choses en ramenant pompeusement un cadavre aux Invalides.

Ceux qui gouvernaient alors et essayaient de louvoyer entre tant d'écueils, sur un courant traversé de tant de remous, savaient bien qu'ils n'auraient pu tenir tête à la fois à une sédition bonapartiste dans l'Est, à une insurrection de chouans dans l'Ouest, à des barricades républicaines dans Paris. La duchesse de Berry et le roi

de Rome étaient de trop. Metternich le savait aussi, et il en profita. Il tenait un moyen de forcer, par la peur, le gouvernement de Paris à se montrer prudent là où il le redoutait, c'est-à-dire en Italie, et il en usa.

VII

Il ne se contenta point d'insinuer aux envoyés de Louis-Philippe, de faire insinuer par ses officieux qu'il se rendrait aux désirs des bonapartistes plutôt que de tolérer le retour de l'anarchie en France ou de laisser le gouvernement français reprendre la politique de conquête. « Le sentiment profond, irrésistible de l'empereur est que l'ordre de choses actuel en France ne peut pas durer, disait-il au général Belliard... Jamais nous ne souffrirons d'empiétement de sa part. Il nous trouvera, nous et l'Europe, partout où il exercerait un système de propagande. » « Attaqués dans nos derniers retranchements, écrivait-il à Apponyi, et forcés de nous battre pour notre existence, nous ne sommes pas assez anges pour ne pas faire feu de toutes nos batteries. »

Le fait est que les émissaires se multipliaient à Vienne, que la police de Metternich ne les arrêtait point et qu'elle s'accommodait même de façon que toute l'Europe fût avertie de leurs manœuvres.

On fit plus. L'empereur, jusque-là si réservé avec son petit-fils sur le chapitre de la politique, s'en ouvrit avec lui. Il lui parla de l'effet que produirait d'un bout à l'autre de la France son apparition sur la frontière. « François, que n'as-tu quelques années de plus? Si le

peuple français te demandait et si les alliés y consentaient, je ne m'opposerais pas à te voir monter sur le trône de France. » Le prince se sentait vivre, s'exaltait. « Tout son être était comme enflammé, rapporte son confident Prokesch. Ses rêves enfin prenaient corps et se changeaient en espérances. »

Mais le gouvernement de Juillet s'assagit. Il comprit à demi-mot; il se rendit compte que, ne pouvant faire la guerre de révolution sans s'anéantir, et la guerre de conquête sans coaliser l'Europe, gouvernements et peuples à la fois, s'il voulait vivre il devait être pacifique. Metternich, rassuré, retint le roi de Rome sur la terre autrichienne. L'Europe l'avait exclu de tous les trônes! Ce qu'il pouvait entrevoir de plus brillant, c'était, au service autrichien, la destinée du prince Eugène de Savoie. « Que pense-t-on de moi dans le monde? disait-il à son ami; me reconnaît-on dans cette caricature que font de moi tant de feuilles qui s'évertuent à me représenter comme un être à l'intelligence étiolée, et comme estropié à dessein par l'éducation? »

Non, certes, et on se le représentait, au contraire, ainsi qu'il parut, en janvier 1831, à une soirée de lord Cowley : rayonnant de beauté, avec sa jeunesse au teint mat, les plis mélancoliques de sa bouche, son regard pénétrant et plein de feu...

C'était trop de secousses pour cet être frêle, qu'une croissance anormale, une disproportion entre le développement excessif du cerveau, du cœur, des nerfs, et celui de la poitrine et des muscles, prédisposaient à la fois à une activité désordonnée et à des fatigues irréparables. Il abusa du cheval, il abusa de la lecture; il s'absorba dans l'étude de la vie de son père; il rêva et ne dormit plus. Ses organes, sauf le cerveau, semblaient

frappés de caducité. La politique avait énervé son enfance; elle avait empoisonné sa jeunesse; elle le tua.

S'il n'est peut-être pas le plus pitoyable, il est le plus séduisant, le plus environné de mystère et d'espérance de ces héritiers de France attendus avec tant d'impatience, nés au milieu des feux d'artifice, bercés comme une illusion nationale, puis balayés par la tourmente, voués à la prison, à l'exil, à la mort lointaine : Louis XVII et le comte de Chambord, le roi de Rome et le prince Louis-Napoléon. Nous avons tous pu voir, dans une exposition récente, le masque de mort du fils de Napoléon à côté du masque de mort de l'empereur. La ressemblance est poignante, dans l'ensemble et du premier coup d'œil; elle n'en accentue que davantage le trait de séparation : le pli de douleur sur le visage du fils, la lippe autrichienne. Mais le masque de Napoléon a gardé sa majesté romaine; le masque du roi de Rome est ravagé, émacié par la phtisie. Le masque du père impose; celui du fils attendrit. Tous deux sont morts faute d'air, mais l'un foudroyé sur la montagne, l'autre haletant le long du sentier; le père d'avoir trop vécu, le fils de n'avoir pu vivre.

LE PROCÈS DU MARECHAL NEY (1).

M. Henri Welschinger, qui a débuté dans les études historiques par des travaux sur le *Théâtre de la Révolution* et la *Censure sous le premier Empire*, semble s'être consacré à la revision des grands procès politiques du commencement de ce siècle. Il a repris de toutes pièces le procès du duc d'Enghien devant la commission militaire de Vincennes, l'instance en nullité de mariage de Napoléon devant l'officialité de Paris, et, en dernier lieu, le procès du maréchal Ney devant la Cour des pairs. On peut dire qu'il instruit ces grandes causes, qu'il les plaide et qu'il les juge ; mais il ne les instruit point seulement en juge d'instruction, il ne les plaide point seulement en avocat, il ne les juge point seulement en juré ou en magistrat. Il demeure, à tous les degrés du procès, surtout historien. Ce qui l'occupe principalement, ce sont les causes et les circonstances des actes, le caractère des acteurs ; il se règle moins sur la légalité que sur cette justice supérieure qui se dégage de l'histoire et qui en fait la morale.

Il a eu, en ce qui concerne le procès de Vincennes, la

(1) *Le maréchal Ney*, par Henri WELSCHINGER, 1 vol. in-8°. Paris, Plon, 1893.

satisfaction, très précieuse, de voir ses récits confirmés sur le point même où ils avaient été contestés avec le plus de vivacité, la participation de Talleyrand, par le témoin le plus récemment entendu et l'un des plus considérables, à coup sûr, le chancelier Pasquier.

Il suffit de jeter les yeux sur le volume consacré au procès de Ney pour voir combien ce grave épisode de l'histoire de la seconde Restauration était encore mal connu. Il restait, et c'était l'essentiel, à dépouiller les archives de la Cour des pairs. M. Welschinger dégage de tous les détails accessoires et ramène à toute sa simplicité élémentaire l'acte du maréchal Ney. Il reconstitue le milieu politique, social, très complexe et très passionné et où s'engagea et se débattit le procès. Il acquitte le maréchal; il condamne ceux qui l'ont poursuivi. On ne trouverait à lui reprocher — et qui pourrait élever aujourd'hui ce reproche? — qu'un excès d'enthousiasme pour son héros et quelque véhémence peut-être dans l'expression de sa réprobation pour l'égoïsme, le calcul, les passions haineuses et les rancunes. Mais si l'on rapproche ce volume des deux autres qui l'ont précédé, on en reçoit une impression qui honore au plus haut degré l'esprit d'équité et le caractère d'indépendance de l'auteur. Il est toujours du parti des victimes. Comment pourrait-on découvrir autre chose que de l'impartialité dans sa défense généreuse du duc d'Enghien, lorsqu'on le voit, avec la même chaleur de conviction qu'il avait déployée contre les auteurs de l'enlèvement d'Ettenheim, reprocher aux émigrés rentrés en France et redevenus les maîtres l'âpreté de leurs sentiments de vengeance envers Ney?

I

Tout le secret de la conduite de Ney, en 1815, est dans son caractère. Il ne faut point chercher dans cette conduite de calcul intéressé, ni de trahison méditée, encore moins de concert et de complot. La raison n'y entre pour rien; le tempérament et les circonstances ont presque tout fait. En octobre 1810 et en mars 1811, en Portugal et en Espagne, placé sous les ordres de Masséna, il refusa de marcher. En 1812, en Russie, il donna les plus admirables exemples de vertu militaire : la constance dans une lutte désespérée et l'abnégation de soi-même. Le péril faisait son génie, qui était tout d'inspiration et d'élan. En politique, les âmes comme la sienne demeurent, dans les détours, perplexes et comme étourdis. Ne sachant où charger, il perdait le sang-froid, brandissait son épée dans le vide, donnait de l'éperon, lâchait la bride et fonçait à l'aveugle, sauf à s'abattre au pied d'un mur, au fond d'une impasse et à rouler dans un fossé.

Il n'avait qu'à s'écouter pour s'abuser lui-même, s'emporter et s'égarer. Impressionnable à l'excès dans la vie commune et hors de l'atteinte des balles; irritable, jaloux, ombrageux, avec des caprices et une mobilité d'enfant; bavard, inconsidéré, glorieux et colère, il était incapable de dissimuler, et, quand il le tentait, c'était grossièrement, de façon que ses partenaires le tenaient à la fois pour un fourbe et pour un sot.

S'il s'en apercevait, il ne gardait plus de mesure. II

s'était formé, d'après les exemples illustres qu'il avait eus sous les yeux, les Talleyrand et les Fouché, une conception très trouble de la politique : il se figurait que, pour devenir homme d'État, il suffisait de cesser d'être homme de cœur.

Très soupçonneux et très crédule, il gardait, dans ses ambitions comme dans sa vaillance, son âme élémentaire d'enfant de la Révolution. Héros épique dans ses actes, tout populaire et primitif dans ses pensées, pauvre tête et grand cœur, il était toujours l'homme d'une seule passion, qui le dominait alors tout entier, et, pour qu'il fût lui-même, c'est-à-dire le grand soldat que la nature l'avait fait, il fallait que cette passion fût très simple et très droite. Ainsi l'enthousiasme patriotique dans sa jeunesse, l'honneur des armes et le salut de l'armée en 1812. En Portugal, il n'écouta que son esprit d'indépendance, et il désobéit; en 1814, il ne songea qu'à ses dotations, à ses titres, à la paix dont il était avide. Quelques jours après la journée de Fontainebleau, on le voit, aux portes de Notre-Dame, acclamer le comte d'Artois et agiter en l'honneur de « Monsieur » son grand chapeau de maréchal encore décoré de la cocarde tricolore.

La paix assurée, on pourrait croire qu'il en eut quelque gêne. Il éprouva plus d'une fois que mieux valait encore, pour un duc de la Révolution, jouer son duché au grand jeu de Napoléon que de l'épargner obscurément sous les Bourbons. Relégué au rang de soldat de fortune, maréchal d'occasion et prince de parade, admis par force, toléré par nécessité, il apprit, à la cour de Louis XVIII, ce qu'il en coûte, aux fondateurs de lignée, d'être leur propre ancêtre et de devancer l'œuvre du temps, père de toute noblesse. Que ne pouvait-il s'effacer dans un assez long recul de sa gloire, pour qu'on

oublîât, avec ses prouesses, l'humilité de ses origines, qu'Elchingen passât pour une abbaye d'empire sécularisée jadis au profit de quelque courtisan, et la Moskowa pour une principauté attribuée autrefois par une impératrice à quelque favori?

Ajoutez sa femme. Ce qui n'est qu'une piquûre pour un homme s'envenime en blessure et en plaie chez une femme, et d'autant plus douloureusement que la femme possède un tact plus délicat et a été mieux préparée à saisir les nuances, c'est-à-dire à souffrir davantage. C'était le cas de la maréchale Ney. Quand il faisait la grosse voix, roulait les yeux et levait le bras, Ney imposait encore; la maréchale se troublait et elle faisait sourire. C'était le pire des sourires : il n'y entraît point de moquerie, car la tenue de Mme Ney était parfaite; il n'y entraît que de la hauteur et une sorte de condescendance embarrassée et affectée, plus humiliante que les dédains. C'est que cette duchesse sortait des antichambres. « Sans aucun doute, dit très bien M. Henri Welschinger, elle était à tous égards digne de tous les respects. Fille distinguée et charmante du receveur général des finances Auguié, elle avait eu pour mère une des femmes de chambre les plus dévouées de Marie-Antoinette. A la nouvelle de la mort de la reine, elle devint folle et se jeta par une fenêtre. »

A la cour de Joséphine, ces liens, encore qu'obliques et indirects, avec la cour de Marie-Antoinette, la distinguaient; elle était d'ailleurs amie de jeunesse de la reine Hortense. A la cour plus officielle et byzantine de Marie-Louise, elle demeurait encore, au milieu des ci-devant grandes dames, rentrées, ralliées et costumées de nouveaux atours par Napoléon, une personne du premier rang, « la compagne du premier soldat du monde ».

Aux Tuileries des Bourbons, il ne resta plus que Mme Ney, la femme d'un soudard dont il avait fallu payer la défection, dont on avait besoin et dont on avait peur; moins encore, si c'était possible : la fille d'une suicidée et la fille d'une femme de chambre, qui se faufilait en intruse au salon de ses anciens maîtres.

En janvier 1815, le maréchal partit brusquement avec elle pour leur terre de Coudreaux. « Je ne veux plus, dit-il à Lecourbe, voir ma femme rentrer en pleurant, le soir, de toutes les humiliations de la journée. » Situation fausse, où tout le froissait. Il n'y aurait eu pour lui qu'une situation plus fausse encore, c'était celle où il risquait de se trouver devant Napoléon. Lorsqu'il apprit le débarquement de l'empereur au golfe Jouan, il oublia tous les déboires de la Restauration pour ne songer qu'à sa défection de 1814 et à la vengeance que Napoléon pourrait en retirer. Les mêmes passions, les mêmes colères, les mêmes intérêts qui l'avaient, un an auparavant, poussé à Fontainebleau, le poussèrent à Paris. Comme il avait exigé l'abdication, il résolut d'empêcher le retour. D'ailleurs, il se sentait suspect à la cour; il voulut forcer l'estime par l'emportement de son zèle.

Il reçoit, le 6 mars, du maréchal Soult, ministre de la guerre, l'ordre de se rendre immédiatement dans son gouvernement de Besançon. Il arrive à Paris le 7. Il demande à voir le roi. « N'y allez pas, répond Soult, Sa Majesté est souffrante. Elle ne reçoit pas. » Ney se pique : « Vous ne m'empêcherez pas de voir Sa Majesté. » Il court aux Tuileries, à onze heures du soir. Il trouve Louis XVIII entouré des grands officiers de la couronne, le prince de Poix, le duc de Gramont, le duc de Duras; au milieu d'eux Berthier. Ils payent de contenance;

mais Ney les devine inquiets et il se sent nécessaire. Ce sont les « moments psychologiques » des soldats. Ney se voit le sauveur de la monarchie ; mesurant son ardeur à la reconnaissance qu'il attend, il ne se ménage pas. Fougueux, s'exaltant de ses propres paroles, les traits contractés, la voix saccadée, « des rayons de colère dans les yeux », la main levée comme pour attester à la fois de la sincérité de son dévouement et de la portée de ses menaces, tel qu'il avait paru à Fontainebleau, lorsque Napoléon le prit pour un Pahlen ou un Benningsen, il s'écrie : « La démarche de Bonaparte est insensée ; Bonaparte a rompu son ban ; il mérite, s'il est repris, d'être mis à Charenton et ramené à Paris dans une cage de fer (1). » Puis il baise la main du roi et se retire convaincu que, cette fois, il est vraiment duc et vraiment pair de France. « Messieurs, dit Louis XVIII quand le maréchal eut disparu, nous ne lui en demandions pas tant. » Ney se croyait Duguesclin sortant du palais de Charles V. Il n'était que Mack, sortant du palais de Marie-Caroline et jurant de ne faire qu'une bouchée de Championnet et de ses républicains. Il se grise de rodomontades. « Si nous le rencontrons, il faudra le frotter », dit-il à Bourmont, le 11 mars ; puis, à M. de Bourcia : « Il faudra courir au Bonaparte comme sur une bête fauve ou un chien enragé. » Le 12 mars, au marquis de Soran : « Les troupes se battront. Je tirerai, s'il le faut, le premier coup de fusil ou de carabine, et si un soldat bronche, je lui passerai mon épée au travers du corps, et la poignée lui servira d'emplâtre. » Matamore et Rodrigue sont frères jumeaux, nés du même poète.

(1) Louis XVIII dit à Macdonald : « Je compte beaucoup sur le maréchal Ney ; il m'a promis de se saisir de lui et de l'amener dans une cage de fer. » *Souvenirs du maréchal Macdonald*, p. 357.

Reprendre contre les grenadiers de la vieille garde le fusil de la Bérésina ! Ney était sincère quand il le disait aux Tuileries : les grenadiers étaient loin, et il ne voyait ni leur bonnet à poil, ni le drapeau tricolore. Il était également sincère, à Besançon, lorsque, les grenadiers approchant, il éprouva que ce qu'il avait dit, il ne l'accomplirait jamais.

Tirer le premier sur la vieille garde, c'était pourtant la seule condition du succès. Macdonald prétend que, si on l'eût fait, « si les troupes de Napoléon avaient rencontré la moindre résistance, le moindre obstacle, enfin, un seul coup de feu, elles eussent abandonné leurs armes et demandé merci ». Mais Macdonald ne l'essaya point, et personne ne fut en mesure de l'essayer. « Nous n'avons, dit le comte d'Artois à Macdonald, quand ce maréchal le rejoignit à Lyon, nous n'avons ni munitions, ni canons ; les troupes manifestent hautement qu'elles n'opposeront aucune résistance, et la plus grande partie de la population se prononce contre nous. » Macdonald se présenta devant les troupes : il les trouva noyées dans une foule de peuple, hostile et exaltée. « Comme j'arrivais à l'entrée du pont, des cris de : « Vive l'empereur ! » éclatèrent de l'autre côté ; sur les quais, la foule les vociférait à nous étourdir. J'exécutai sur-le-champ la résolution que j'avais prise d'essayer d'entamer une affaire. Je comptais gagner la tête du pont avec l'état-major qui me suivait, arrêter les premiers qui se présenteraient, m'emparer de leurs armes et faire feu..... Mais à peine étions-nous au quart du chemin, que des hussards du 4^e, éclaireurs de la troupe de Napoléon, apparaissent à l'entrée du pont ; à cette vue, officiers et soldats mêlent leurs acclamations aux cris de la foule, les shakos s'agitent au bout des baïonnettes, en

signe d'allégresse ; ces faibles barricades sont franchies ; on court, on se précipite, pour introduire les survenants dans la ville. Dès lors tout était fini. »

Macdonald laissa son armée se débander et revint à Paris avec son état-major. Ney se débanda lui-même avec son armée, voilà toute la différence : elle est grave pour qui juge du seul de point de vue de l'honneur, du serment et de la discipline militaires ; elle est vaine pour qui ne considère que l'ensemble et l'enchaînement des événements historiques. « Que vouliez-vous qu'il fit ? » ... Qu'il ne mourût point, qu'une sage prudence alors l'éclairât et qu'une retraite opportune le secourût. En se retirant vers Paris à grandes guides et en continuant la course jusqu'à Gand, Ney eût conservé sa pairie, ses titres, ses dignités et ses dotations.

Ce serait mal connaître cette âme tumultueuse, héroïque et naïve, que de la supposer capable de précaution et de ménagements. Les défilés n'étaient pas ses chemins. Il vit la partie perdue pour le roi, il la jugea dès lors coupable ; il vit la guerre civile menaçante et la jugea odieuse ; il vit la guerre étrangère prochaine, et il n'hésita plus. Le revirement fut subit, violent, entier. « Les événements ont été si rapides, une tempête si furieuse s'est formée sur ma tête que, chacun m'abandonnant, chacun cherchant à se sauver à mes dépens et en me sacrifiant, j'ai été entraîné (1)... » Ce fut tout ce qu'il trouva à dire plus tard pour sa défense, et c'était, en effet, tout ce qu'il y avait à dire. Ajoutez la routine des révolutions depuis qu'il avait âge d'homme, la suprématie du fait accompli, le pli d'obéissance à qui

(1) Sur cet abandon d'eux-mêmes, cette panique des royalistes et des agents de la cour, voir M. WELSCHINGER, p. 26, 48. — M. Henry HOUSAYE, 1815, et Macdonald, *passim*.

ordonne, l'instabilité des choses, le mépris de la politique et la vanité des serments, qui n'étaient plus que des mots d'ordre périodiquement changés par les commandants de place.

Cette « tempête » de Besançon est, en soi, dans son décor et sa mise en scène naturels, une poignante scène de drame. Thiers l'avait retracée à grands traits, et sa gravure reste dans toutes les mémoires. M. Welschinger l'a reconstituée dans un cadre dramatique, dans ses réalités intimes, dans ses détails vivants. M. Henry Houssaye y a trouvé quelques-unes des pages les plus émouvantes de son récit du retour de l'île d'Elbe. Ney se rendit à lui-même et se conserva à la France plutôt qu'il ne se donna à Napoléon. Il parut encore, aux Quatre-Bras, l'homme des marches forcées et des grands coups de vaillance. Que n'y trouva-t-il la mort ? Cette belle fin eût fait oublier sa double défection de 1814 et de 1815. Sa destinée le jeta en épave au pied d'un mur de Paris, un matin de décembre, et il y tomba sous des balles françaises, en costume civil. Il n'avait pas su porter la fortune. Il se retrouva, aux Quatre-Bras, devant la Cour des pairs, devant le peloton d'exécution, ce qu'il avait été sur tous les champs de bataille, le guerrier qui s'estimait sans reproche parce qu'il avait toujours été sans peur. Fontainebleau et Besançon ne sont qu'une même scène retournée; l'exécution du 7 décembre ne fut qu'un dernier épisode de vingt-trois ans de guerre. « Pénétré de l'idée que tous les militaires devaient mourir sur le champ de bataille, dit Fezensac, il trouvait tout simple qu'ils remplissent leur destinée. » Il fit ses adieux à sa femme et à ses enfants, comme au matin d'une bataille; mais c'était la bataille froide, où l'on ne se défend point, où l'on sait que l'on ne peut vaincre et d'où

l'on sait que l'on ne reviendra pas. Lorsque le greffier de la Cour des pairs, Cauchy, lui lut l'arrêt et lui annonça que l'exécution aurait lieu le matin même : « Quand on le voudra, dit Ney, je suis prêt... Je paraîtrai devant Dieu comme j'ai paru devant les hommes. Je ne crains rien. »

II

Toute l'explication du procès est dans les passions de la société de ce temps-là ; ce sont les moins nobles de toutes, la peur et la vengeance. M. Welschinger les peint au naturel et ne les atténue pas. « Les gens des mœurs les plus douces », écrivait le duc de Richelieu, qui avait engagé le procès et réclamé le châtement, qui voulait un exemple, mais répugnait aux violences, « les gens des mœurs les plus douces ne parlent que de supplices, vengeances, bourreaux. » Les « furies » de salon, comme les qualifie le doux Viel-Castel, trouvent les formes juridiques trop lentes et traitent Richelieu de jacobin. Enfin, les alliés exigent cette preuve que le gouvernement de Louis XVIII est capable de commander et de se faire obéir. Louis XVIII comprendrait peut-être l'utilité de la clémence : il obéit aux alliés, il obéit aux salons, il obéit à sa cour ; il redoute trop d'être comparé à son frère Louis XVI, ce qui, pour un roi, est, depuis 1792, la plus humiliante des comparaisons.

Était-il possible de juger autrement, de plus haut, du haut de l'histoire de France et en vue de l'avenir qui s'ouvrait ? Je réponds : oui, sans hésiter, car nous

avons un témoin, le plus pur, le plus sûr et le plus irrécusable de tous, le duc Victor de Broglie. M. Welschinger a très heureusement encadré dans son pathétique récit du procès les *Souvenirs* du duc de Broglie. Replacés ainsi au milieu des passions que le jeune pair dominait si noblement, ils prennent je ne sais quoi de plus imposant encore.

« Point de crime sans intention criminelle », répondit le duc quand le chancelier l'interpella. « Point de trahison sans préméditation. Je ne vois dans les faits justement reprochés au maréchal Ney ni préméditation ni dessein de trahir. »

On a beaucoup raconté et sous plusieurs formes que la duchesse d'Angoulême, entendant de la bouche d'un vieux soldat le récit de la retraite de Russie, ou le lisant dans le livre de Ségur, se serait écriée : « Mon Dieu! pourquoi ignorions-nous tout cela (1)? » L'Europe ne l'ignorait pas, à coup sûr, si les princes français et les émigrés se piquaient de ne pas le savoir. Lorsque les ministres des souverains alliés requéraient à titre d'exemple et à titre de gage l'exécution de celui qu'on appelait le duc d'Elchingen, prince de la Moskowa, ils savaient bien ce que signifiaient ces noms dans le passé d'hier et ce qu'ils rappelleraient bien longtemps dans l'histoire. La cour ne le pouvait ignorer. Au mois d'août, Moncey, désigné pour juger son ancien compagnon d'armes, se refusa; il s'en expliqua dans une lettre adressée au roi et qui semble une page détachée des mémoires de Ségur : « Ah! si la Russie et les alliés ne peuvent pardonner au vainqueur de la Moskowa, la France peut-elle oublier le héros de la Bérésina? C'est

(1) WELSCHINGER, p. 374. Comparer PONTMARTIN, *Mes mémoires, enfance et jeunesse*. Paris, Dentu, 1882, p. 15-26.

au passage de la Bérésina, sire, c'est dans cette malheureuse catastrophe que Ney sauva les débris de l'armée; j'y avais des parents, des amis, des soldats enfin qui sont les amis de leurs chefs. Et j'enverrais à la mort celui à qui tant de Français doivent la vie, tant de familles leurs fils, leur époux et leurs parents (1)! » La lettre passa si peu inaperçue et parut si probante que la police en interdit l'impression et que Moncey fut, le 29 août, pour motif d'indiscipline, destitué et frappé de trois mois d'incarcération.

On savait, et l'on agit sciemment, par passion, mais aussi par calcul. Ce que les ci-devant émigrés, les *ultras* d'alors, avaient le moins oublié, c'étaient leurs projets de vengeance de 1792; ce qu'ils avaient le moins appris, c'était la magnanimité. On les avait contenus en 1814, et ils s'étaient soumis; ils se déchainèrent en 1815.

D'ailleurs, tout en satisfaisant leurs haines, ils crurent faire acte de haute politique, et, jugeant d'après eux-mêmes, ils se figurèrent qu'ils allaient répandre dans tout le corps des administrateurs mal soumis, dans toute l'armée irritée contre les Bourbons, l'espèce de terreur, très efficace d'ailleurs, que l'exécution du duc d'Enghien avait jetée, en 1804, parmi les émigrés rentrés et les royalistes admis à la cour de Bonaparte. Ils se trompaient sur les hommes et sur les temps. L'exécution de Vincennes produisit son effet sur les hommes qu'elle était destinée à frapper : elle fit peur au comte d'Artois, qui

(1) C'est précisément ce trait qui, en 1822, aurait tant surpris et ému Madame, d'après le récit de Pontmartin. « Vous avez fait tuer mon général... mon maréchal, Michel Ney, dit le grognard. — Il avait trahi! — C'est possible, Madame; mais il m'a sauvé, moi et bien d'autres. — Où? Quand?... », etc.

ne cherchait que des motifs de craindre; elle arrêta des conspirateurs royalistes, qui se virent, sinon désavoués, du moins abandonnés par ce prince; elle assujettit, par l'horreur et par l'effroi, des royalistes très conciliants, très intéressés et très pusillanimes, qui, ayant le choix entre la ruine et l'exil, des espérances incertaines d'un côté et, de l'autre, des places bien rétribuées et les plaisirs de Paris, optèrent pour le service de Napoléon dans le présent; ils s'accommodèrent des réalités profitables qui n'interdisaient d'ailleurs en aucune façon, pour l'avenir, l'arrière-pensée de défections sans péril.

La mort de Ney produisit un effet tout opposé : les gens qu'elle devait terrifier étaient de ceux qui n'avaient jamais eu peur de rien, surtout peur d'une balle; ils n'avaient rien à perdre à la chute de la Restauration; ils avaient tout à gagner à une révolution, et ils avaient depuis un quart de siècle l'habitude de donner leur vie comme enjeu. L'exécution de Ney leur fit simplement horreur. Leurs rancunes, leurs passions, leurs intérêts lésés s'exaspérèrent de ce qui leur parut une grande injustice. Comme leurs complots portaient d'une sorte de religion patriotique, cette religion s'exalta par l'indignation. Ney devait, dans la pensée des gouvernants, demeurer comme un exemple terrible aux yeux de l'armée : il fut, pour l'armée, plus qu'une victime, un martyr. L'armée, ne se rappelant que son héroïsme, ne vit en lui que le grand parvenu, le glorieux enfant de la Révolution, sacrifié aux vengeances des émigrés et aux rancunes des ennemis de la France. Son supplice n'étouffa pas les souvenirs de l'empire; il les vivifia et les ranima pour ainsi dire de l'esprit de 1792. « Si nous avions su! » disait Madame; et elle pensait sans doute : « Nous aurions pardonné. » L'armée savait, et elle ne pardonna point. Ney

entra dans la légende, et son image, flottant dans les imaginations, donna je ne sais quoi d'épique et de symbolique à la fois à ces chants de Béranger — le *Vieux Caporal*, par exemple — qui répandirent dans tout le peuple le levain de 1830.

UNE SOIREE A SÈVRES

PENDANT LA COMMUNE

Un soir du mois de mai 1871, nous quitions Versailles par la route de Sèvres. Un médecin de nos amis, qui était de service aux avant-postes de l'armée, nous avait invités à dîner avec lui.

— « Vous trouverez, nous avait-il dit, médiocre souper, médiocre gîte; mais le reste vaut la peine que vous vous dérangiez. »

Il était cinq heures. La tombée d'un jour de mai répandait sur la nature sa fraîcheur et son repos, au charme extrême. La nature ne connaît pas nos misères : la nuit jette son voile sur nos champs de carnage, la verdure étend son manteau sur nos ruines. Cependant, de temps à autre, une maison abandonnée aux fenêtres béantes, un trou d'obus dans un mur décrépit, un convoi de prisonniers qui passait sur le chemin défoncé, nous rappelaient que le calme de ce beau soir était trompeur, comme la surface unie de la mer, qui reflète l'image du ciel et cache en ses profondeurs les épaves de tant de tempêtes.

Nous traversâmes le village de Sèvres. Avec ses mai-

sons malsaines, entassées, difformes, il semble une bordure d'écume au pied des coteaux où les villas s'étagent, blanches et roses, dans la verdure. Nous gravissons la colline et nous arrivons bientôt devant une maison bâtie sur la croupe la plus avancée, au-dessus de la vallée de la Seine. Cette maison, toute neuve, n'était pas meublée au moment de la guerre; notre ami s'y était installé.

Il nous fit entrer dans une salle à manger, où se trouvaient cinq chaises de paille et une table de bois blanc; puis il nous présenta à ses compagnons : ils étaient trois, deux Français et un Anglais. Chacun de ces hommes avait sa page dans l'histoire de l'année qui s'écoulait.

Notre ami d'abord : il était médecin, mais il n'exerçait pas sa profession. Après des études approfondies à Paris, Londres, Padoue, Vienne, Prague, Berlin, il s'était retiré dans son pays natal, à Luxembourg, et ne s'occupait plus que de science. Il venait de publier un traité de philosophie, que les maîtres de la critique en France et en Allemagne avaient salué comme une des œuvres les plus originales de ce temps. La guerre éclata. Notre ami était Français dans l'âme. Il partit à la tête d'une ambulance. Sa famille était une famille d'élite. Un de ses frères, un magistrat, alla porter des vivres aux affamés de Sedan; un autre, après la capitulation, vint avec trente charrues labourer les champs dévastés autour de Metz : les paysans lui baisaient les mains; un de ses valets de ferme fut tué par un obus qui éclata sous le soc. Le docteur était à Gravelotte, à Mars-la-Tour, à Bazeilles, à Sedan, autour de Paris, sur la Loire. Le gouvernement de la Défense nationale lui offrit une récompense : il demanda à devenir Français. Après l'invasion, la guerre civile commence; notre ami accourt à Versailles, il est le premier aux avant-postes : sur le plateau de Châtillon, le

ministre de la guerre le voit pansant les blessés au milieu du feu ; il le remarque, demande son nom et lui envoie la croix d'honneur.

L'Anglais était un officier de la milice ; on l'appelait *le Capitaine*. Il avait rempli la mission souvent périlleuse de conduire à l'armée de la Loire des convois d'ambulance. Après la guerre, il fut délégué par les sociétés agricoles d'Angleterre, qui envoyaient à nos compatriotes des semences pour leurs champs. Il s'était établi à Paris ; la guerre civile éclata, et il reprit à Versailles son service d'ambulancier.

Des deux Français, l'un était un jeune médecin qui s'était distingué au Mexique et venait de déployer, pendant la dernière campagne, un infatigable dévouement. Le second appartenait à une des plus nobles familles de notre pays normand. Il avait toutes les qualités primitives de sa race : le courage calme, la résolution patiente, l'esprit entreprenant, avec la douceur du caractère et un tour d'imagination mélancolique. C'était, de plus, un lettré et un artiste. Lié avec *le Capitaine*, il l'avait suivi dans toutes ses pérégrinations. En ce moment, il représentait aux avant-postes la Société de secours aux blessés. Les deux médecins l'accompagnaient au champ de bataille, et *le Capitaine* lui servait de second.

Les présentations achevées, le médecin français, qui remplissait les fonctions de maître de maison, s'informa du diner.

« Il n'est pas encore sept heures, dit une vieille paysanne qui faisait le ménage des quatre amis ; l'obus n'est pas arrivé. »

Ces mots demandaient une explication ; le vicomte nous la donna.

« Vous voyez ce petit camp de nos troupes, de

l'autre côté de la vallée. Tous les jours, à midi et à sept heures, les gardes nationaux y envoient un obus. Il est inoffensif et ne blesse jamais personne ; les soldats l'attendent au passage, et il sert d'horloge aux gens du pays. Tenez, le voici. »

Un sifflement se fit entendre ; c'était comme l'approche d'un serpent invisible à travers l'espace. Un bruit sourd éclata : nous vîmes un petit nuage de fumée s'élever entre les tentes.

« Le diner est servi », dit la paysanne.

Le menu était modeste ; on causa pour l'assaisonner. La nuit vint ; on alluma des chandelles fichées dans des obus et la conversation reprit son cours. Aucun de ces hommes ne parlait de soi ; c'était le dévouement sans phrases et le patriotisme sans déclamation.

Le médecin français était de la jeune école scientifique, réaliste et positive. Il se flattait de posséder des explications nettes et des solutions précises pour tous les problèmes. Il était de ce temps et de cette terre : il ne cherchait ni à s'élever plus haut ni à se pousser plus loin.

Le docteur luxembourgeois, avec son esprit encyclopédique, nourri de la moelle d'Aristote et du suc de saint Thomas, planait au-dessus des questions, des hommes et des peuples. Les crises auxquelles il assistait, et dans lesquelles il jouait sa vie avec un détachement absolu, n'étaient pour lui que des accidents transitoires ; il en cherchait la cause profonde, la loi générale, et se demandait ce qu'en aurait pensé Pascal.

Le vicomte, catholique et gentilhomme, montrait plus de tristesse et moins d'ardeur confiante ; il ne sentait pas les blessures plus vivement que ses amis, mais il ne croyait point aux solutions du premier et ne suivait pas

le second dans ses élans métaphysiques : le fantôme de la patrie déchirée restait toujours devant ses yeux.

L'Anglais, *loyaliste* et religieux, s'étonnait de nos discordes, de nos aspirations confuses, de nos volontés chancelantes ; il indiquait le remède appliqué par ses compatriotes ; il ne comprenait pas que l'on n'y recourût point.

Tous les quatre s'entendaient pourtant ; c'est qu'ils avaient un même amour pour le blessé, un même désir de le sauver.

« Il faut élever le peuple à la science, disait le médecin français.

— Il faut apprendre à penser et dégager les rapports des choses, disait le Luxembourgeois.

— Il faut revenir à la foi, disait le vicomte.

— Il faut rentrer dans la tradition », disait l'Anglais.

Ils s'encourageaient et se consolait l'un l'autre. Ils se rapportaient tant d'exemples de courage et d'abnégation dont ils avaient été les témoins ! Ils avaient suivi l'armée dans toutes les étapes de sa voie douloureuse, et ils venaient de retrouver, l'un ses blessés de Sedan, l'autre ses mobiles de la Loire, accourant avec leurs capotes en lambeaux et leurs fusils rouillés, prêts à de nouveaux sacrifices pour la patrie. Ils avaient vu se dégager de la conscience du peuple de nos provinces un sentiment simple et vrai des nécessités sociales, et cela leur faisait oublier tant de discordes misérables, de prétentions égoïstes et de sophismes impertinents. Tous, enfin, étaient d'accord sur le remède : le travail à tous les degrés et l'exemple surtout, seule morale efficace, seule discipline profitable aux nations.

« Que les classes qui s'intitulent dirigeantes diri-

gent, que les classes qui se prétendent instruites s'instruisent, que ceux qui parlent de science deviennent savants, que ceux qui se parent du titre de travailleurs travaillent, que ceux qui se plaignent des convoitises d'en bas cessent de convoiter au-dessus d'eux, que ceux qui veulent une religion pour le peuple la pratiquent, que ceux qui veulent un peuple moral, patient, résigné, sans passions, sans vices, soient eux-mêmes vertueux, respectueux, sans caprice, sans préjugés et sans vanité.

« La liberté, pour être bienfaisante, ne doit être que le pouvoir de mieux faire. Nos guerres sociales ne sont que le résultat de notre impuissance à nous connaître les uns les autres, à nous convaincre, à nous aider. Nous sommes condamnés à devenir meilleurs ou à périr.

« Dès qu'un peuple s'arrête dans son essor, qu'il cesse de s'élever à des mœurs plus pures, à des découvertes plus étendues, à des sciences plus parfaites, tous les efforts de la vie sociale se concentrent dans le raffinement des idées acquises et des jouissances présentes; les arts se corrompent, les mœurs se relâchent, les convoitises surgissent; au lieu de continuer l'œuvre des ancêtres, le peuple emploie son activité à la détruire; il raille ses héros, sape ses monuments, renie son passé, ruine tout ce qui faisait jusqu'alors la grandeur de la patrie. A mesure que le fonds moral et intellectuel de la nation s'appauvrit, les luttes des partis deviennent plus ardentes, la pensée se rapetisse et se corrompt à ce point que les mots tiennent lieu des choses, que l'on se bat pour des formules, que l'on croit vaincre avec des discours et fonder avec des phrases. C'est le règne des rhéteurs et des sophistes. Malheur aux peuples qui le supportent!

« La question est posée pour nous : ou nous profi-

terons de nos malheurs pour apprendre à mieux penser et à mieux agir, ou nous userons l'énergie qui nous reste à rêver un retour de fortune politique impossible au milieu de nos luttes intestines; — et, dans la dissociation des idées et le conflit des convoitises, ces luttes se multiplieront et hâteront la déchéance. »

Ainsi moralisait le philosophe de Luxembourg. La nuit était venue. Le vicomte nous conduisit au premier étage; les lumières étaient éteintes : il ne fallait pas désigner la maison aux canonnières de la Commune. Nous nous assimes sur le balcon et nous regardâmes.

Le ciel était d'un bleu foncé, avec des myriades d'étoiles. Au-dessous de nous, la vallée s'élargissait jusqu'à la Seine, qui coulait comme un ruban de métal miroitant dans la nuit. Au loin dans la plaine, Paris s'étendait : des lumières indiquaient le rempart; on voyait se dessiner dans l'ombre le profil romain du viaduc d'Auteuil; au-dessus de la ville, une nuée opaque planait; dans les ombres d'en bas, un dôme doré se détachait comme un reflet d'étoile.

Nous songions à tout ce que cette ville renfermait de misères et de passions, à l'effroyable épidémie sociale qui s'était abattue sur elle, à tout ce qu'il y avait là, pour un peuple consciencieux de son histoire, de fautes accumulées et d'erreurs à réparer.

Cependant un pétillement se fit entendre; dans le lointain confus de la plaine, des étincelles se détachaient; elles allaient, venaient, comme sur un papier brûlé qui se tord et se calcine : c'était la fusillade qui commençait aux avant-postes. Tout à coup une lumière rouge se détacha du rempart; on entendit une détonation, suivie d'un sifflement sinistre : un obus était parti de Paris. Un coup de tonnerre éclata sous nos pieds, un nuage

blanc s'éleva au-dessus des masses sombres des bois de Bellevue : nos batteries avaient répondu.

Cela dura près d'une heure, puis la canonnade cessa. Alors ce fut toute la douceur d'une nuit de mai : le parfum des fleurs rafraîchies, les murmures charmants du soir ; à nos pieds, des enfants jouaient en riant dans les jardins, et, dans le bosquet voisin, les rossignols chantaient.

Chacun de nous se sentait ému jusqu'aux larmes. Ces étoiles au ciel, ce calme de la nuit, ces rires d'enfants, ces chants dans l'air, il nous sembla que c'était l'avenir : nous nous reprîmes à espérer.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Vues sur l'histoire

	Pages.
LES DÉTAILS ET L'ENSEMBLE.	1
L'ART ET LA SCIENCE.	11
FATALISME ET LIBERTÉ.	19
L'ACTION DES HOMMES SUR LEUR DESTINÉE.	31
HISTOIRE ET MORALE.	39
DE L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES POLITIQUES.	45
DE L'ENSEIGNEMENT DES SCIENCES SOCIALES.	53
DE L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE DIPLOMATIQUE.	75
L'INDIVIDU ET L'ÉTAT.	85
DÉMOCRATIE ET NATIONALITÉS.	99
LA LANGUE FRANÇAISE ET L'ALSACE.	109

Essais d'histoire et de critique

HIPPOLYTE TAINÉ.	119
CHALLEMEL-LACOUR — MEILHAC — LÉON GAUTIER — FRANÇAIS — BRAHMS — VACHEROT.	145
LE DUC D'AUMALE.	153
LA PAPAUTÉ AU MOYEN AGE ET AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.	159
LA JEUNESSE DE RICHELIEU.	172

	Pages.
LE PÈRE JOSEPH.	187
LA JEUNESSE DE FRÉDÉRIC.	201
FRÉDÉRIC AVANT L'AVÈNEMENT.	217
LA GUERRE DES CALABRES.	229
LE MÉMORIAL DE NORVINS.	249
LE ROI DE ROME.	263
LE PROCÈS DU MARÉCHAL NEY.	283
UNE SOIRÉE A SÈVRES PENDANT LA COMMUNE.	299

A LA MÊME LIBRAIRIE :

- Le Roi de Rome** (1811-1832), par Henri WELSCHINGER. 2^e édition. Un vol. in-8^o avec un portrait d'après Isabey. Prix. 8 fr.
- Le Maréchal Ney, 1815.** par Henri WELSCHINGER. 2^e édition. Un vol. in-8^o avec portraits d'après GÉRARD. Prix. . . . 8 fr.
- Souvenirs d'un historien de Napoléon. — Mémorial de J. de Norvins,** publié avec un avertissement et des notes par L. DE LANZAC DE LABORIE. Tome I^{er} : 1769-1793. Un vol. in-8^o avec un portrait en héliogravure. Prix. 7 fr. 50
Tome II : 1793-1802. In-8^o avec un portrait en héliogr. 7 fr. 50
Tome III : 1802-1810. In-8^o avec un portrait en héliogr. 7 fr. 50
- Richelieu et la monarchie absolue,** par le vicomte d'AVENEL. 2^e édition. Quatre vol. in-8^o. Prix de chaque vol. . . 7 fr. 50
(*Couronné par l'Académie française, grand prix Gobert.*)
- L'homme et sa destinée,** par Th. FUNCK-BRENTANO, professeur à l'École libre des sciences politiques In-8^o. 7 fr. 50
- La Science sociale.** Morale politique, par Th. FUNCK-BRENTANO, professeur à l'École libre des sciences politiques. In-8^o. 7 fr. 50
- L'Économie politique patronale.** Traité de l'OEconomie politique dédié en 1615 au Roy et à la Reyne mère du Roy par Antoyne DE MONTCHRÉTIEN, avec introduction et notes par Th. Funck-Brentano. Un vol. in-8^o. Prix. 40 fr.
- Le duc d'Aumale (1822-1897),** par Ernest DAUDET. Un vol. in-8^o avec deux portraits. Prix. 7 fr. 50
- Souvenirs d'un cavalier du second Empire.** par le capitaine H. CHOPPIN. Un vol. in-18. Prix. 3 fr. 50
- Campagnes d'Afrique (1835-1848).** Lettres adressées au maréchal de Castellane par les maréchaux Bugeaud, Clauzel, Valée, Canrobert, Forey, Bosquet, et les généraux Changarnier, de Lamoricière, Le Flô, de Négrier, de Wimpffen, Cler, etc. Un vol. in-8^o avec un fac-similé d'autographe. Prix. 7 fr. 50
- Le comte de Vergennes. Son ambassade en Suède (1771-1774),** par L. BONNEVILLE DE MARSANGY. Un vol. in-8^o avec un portrait en héliogravure. Prix. 7 fr. 50
- Lettres inédites de Napoléon I^{er}** (An VIII-1815), publiées par Léon LECESTRE. Tome I^{er} : An VIII-1809; Tome II : 1810-1815. 2^e édition. Deux vol. in-8^o. Prix. 15 fr.
- Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe.** par PONS (de l'Hérault), publiés d'après le manuscrit original par Léon G. PÉLISSIER. Un vol. in-8^o avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50



LIBRARY OF CONGRESS



0 018 498 731 4